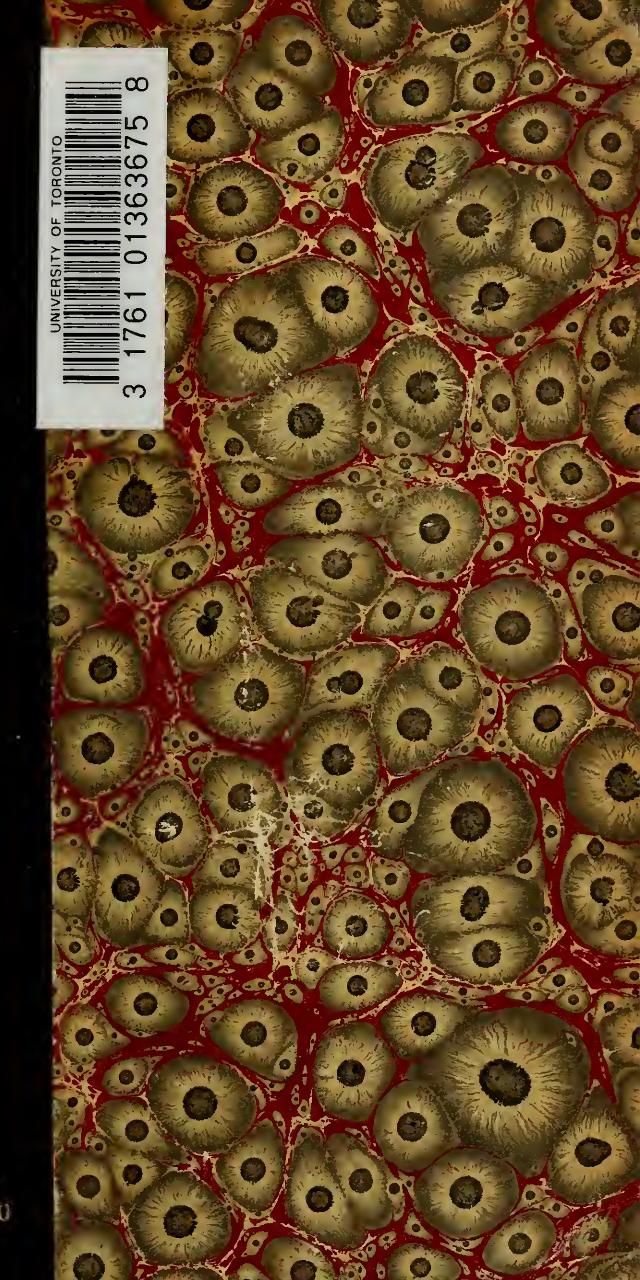
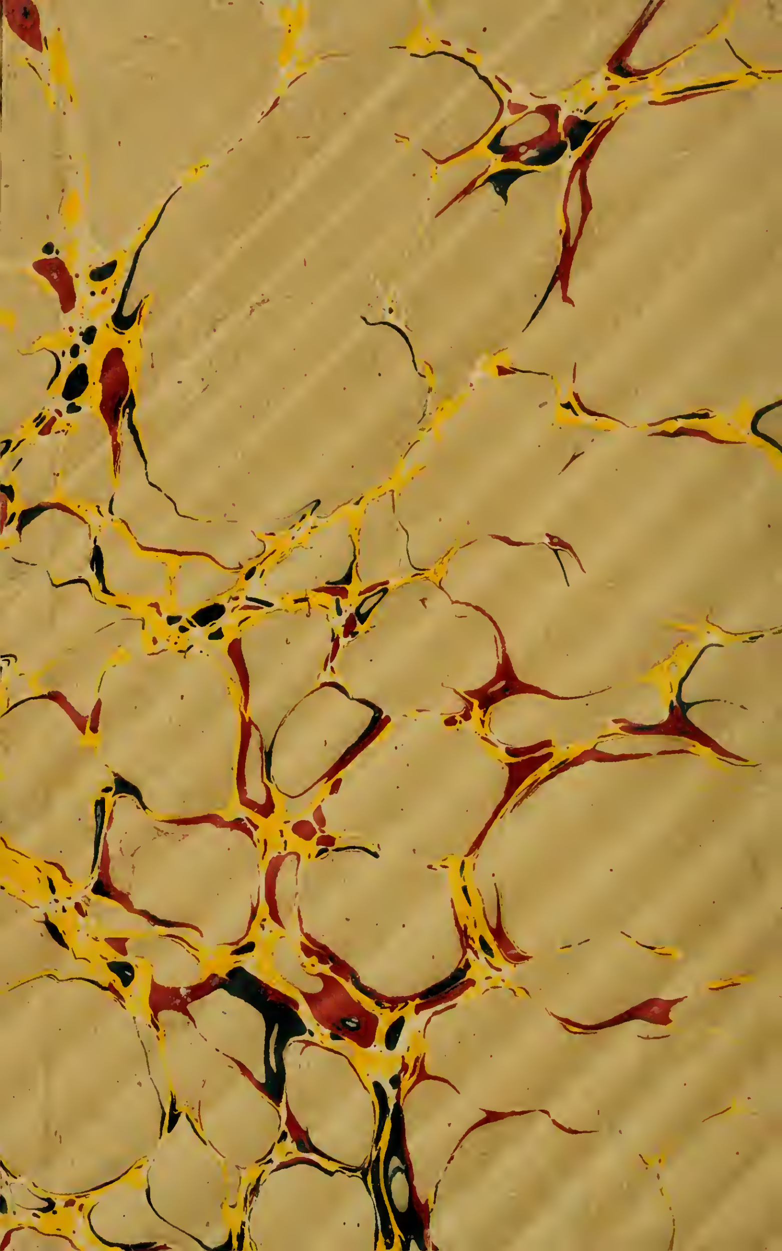
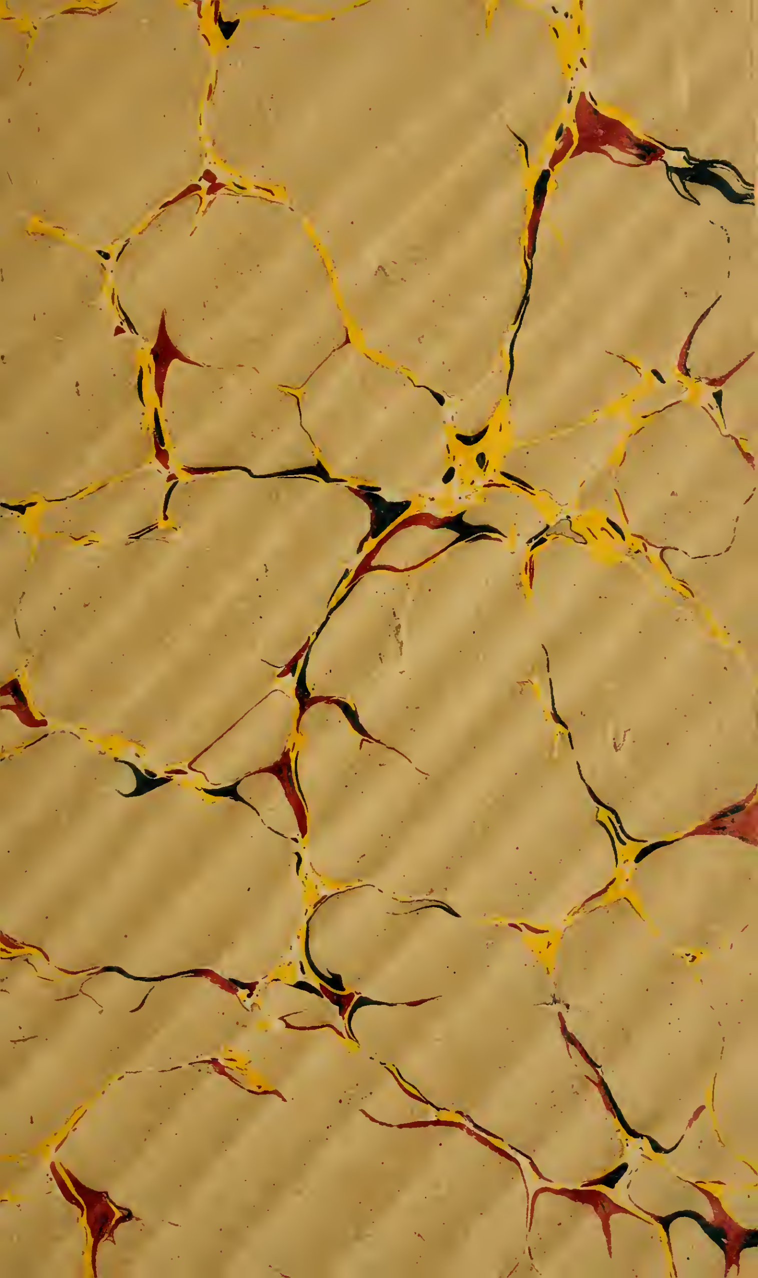

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01363675 8







ŒUVRES COMPLÈTES

# D'ALEXANDRE DUMAS

---

THÉATRE

XX

# ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté. . . . . . . . 1
Amaury . . . . . . 1
Ange Pitou. . . . . 2
Ascanio. . . . . . 2
Une Aventure d'amour. . . . . . . 1
Aventures de John Davys . . . . . . 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black . . . . . . . 1
Les Blancs et les Bleus. . . . . . . 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac . . . . 1
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries. . . . . . 2
Cécile . . . . . . . 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine . . . . . . . 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental . . . . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . . . 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu. . . . . . . 3
Le Comte de Monte-Cristo . . . . . . 6
La Comtesse de Charny. . . . . . 6
La Comtesse de Salisbury. . . . . . 2
Les Confessions de la marquise. . . . . 2
Conscience l'Innocent . . . . . . . 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
— La Fille du Marquis. 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93 . . 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. . . . . . 2
Emma Lyonna . . . 5
La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande . . . . . . 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges . . . . . . 1
Un Gil Blas en Californie. . . . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: César. . . . . . . 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette. . . . . . 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope . . . . 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage: En Suisse. . . . . 3
— Une Année à Florence. . . . . 1
— L'Arabie Heureuse. . . . . . 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena. . . . . . 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo. . . 2
— Le Midi de la France. . . . . 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. . . . . . 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue . . . . . . 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. . . . . . . . . 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution . . . . . 2
Les Louves de Machecoul. . . . . . 3
Madame de Chamblay. 2
La Maison de glace. 2
Le Maître d'armes. . 1
Les Mariages du père Olifus . . . . . . 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle. . . . . . . . 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. . . . . . 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon . . . . . 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie . . . . . . 3
Parisiens et Provinciaux. . . . . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno . . . . . . 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. . 1
Propos d'Art et de Cuisine. . . . . . 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. . . . . 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . . . . 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs d'une Favorite. . . . . . . 4
Les Stuarts. . . . . 1
Sultanetta . . . . . 1
Sylvandire. . . . . . 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. . . . . 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. . . . . . . 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne . . . . . . 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY.

# THÉATRE COMPLET

DE

# ALEX. DUMAS

XX

LA CONSCIENCE

L'ORESTIE — LA TOUR SAINT-JACQUES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉYY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1890

# LA CONSCIENCE

DRAME EN SIX ACTES

Odéon – 4 novembre 1854.

---

## A VICTOR HUGO

C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie mon drame de *la Conscience.*

Recevez-le comme le témoignage d'une amitié qui a survécu à l'exil, et qui survivra, je l'espère, même à la mort.

Je crois à l'immortalité de l'âme.

ALEX. DUMAS.

---

DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| ÉDOUARD RUHBERG | MM. | LAFERRIÈRE. |
| STEVENS | | |
| ALDEN | | TISSERANT. |
| LE CONSEILLER BENAZETTI | | KIME. |
| LE MINISTRE | | REY. |
| LE BARON KARL DE WARDEN | | GUICHARD. |
| RUHBERG père | | LAUTE. |
| MEYER | | SAINT-LÉON. |
| CHRÉTIEN | | BARRÉ. |
| LE BARON DE RITAN | | HARVILLE. |
| FRÉDERIC ALDEN | | MÉTRÈME. |
| NEBEL | | THIRON. |
| SALOMON | | GRENIER. |
| UN VALET | | ÉTIENNE. |
| CHARLOTTE | MI | BÉRENGÈRE. |
| LA COMTESSE SOPHIE | | LOUISE PÉRIGAT. |
| LA COMTESSE LOUISE | | ISABELLE CONSTANT. |
| HENRIETTE | | SOLANGE. |
| MADAME RUHBERG | Mme | DESSAINS. |

**Les trois premiers actes, à Mannheim; les trois derniers, à Munich. 1810.**

---

# ACTE PREMIER

A Mannheim, chez Ruhberg. — Un salon à pans coupés. Au fond, une porte donnant sur un jardin; dans le pan coupé de droite, la porte de l'extérieur; dans le pan coupé de gauche, une porte qui, en s'ouvrant, laisse voir un cabinet où se trouve une autre porte sur laquelle est écrit le mot CAISSE : la porte du pan coupé doit être très en vue du public. Au premier plan à droite, la chambre de madame Ruhberg; au deuxième plan, un piano; une table à gauche; chaises et fauteuils, une cheminée garnie.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

ALDEN, seul.

Oh! oh! serait-ce un parti pris de me faire attendre? Ces Ruhberg sont fiers comme des chevaliers du Saint-Empire! et, sans doute, cela blesse M. le receveur de l'État Ruhberg, d'être soumis, chaque trimestre, au contrôle du vérificateur Alden.

## SCÈNE II

ALDEN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, entrant et courant à Alden.

Oh! pardon, monsieur le vérificateur! j'ignorais que vous fussiez là.

ALDEN.

Oui, mademoiselle, j'y suis, et depuis... (il tire sa montre) depuis dix-sept minutes, même.

CHARLOTTE.

Depuis dix-sept minutes! Mais comment se fait-il que ni mon frère, ni ma mère, ni mon père ne soient près de vous?

ALDEN.

Je m'étonnais précisément de leur absence lorsque vous êtes entrée.

CHARLOTTE.

Avez-vous demandé mon père?

ALDEN.

Oui, mademoiselle; et Chrétien, le valet de chambre, m'a répondu que je pouvais attendre, que M. Ruhberg allait rentrer; j'attends, et, vous le voyez, il ne rentre pas.

CHARLOTTE.

Il ne faut pas en vouloir à mon père; je suis bien sûre que, s'il vous savait ici, il hâterait son retour.

ALDEN.

Hum! hum!

CHARLOTTE.

Il ne faut pas en vouloir à ma mère; je suis certaine que, si elle avait été prévenue...

ALDEN.

Votre mère dormait encore, mademoiselle; elle a daigné me le faire dire.

CHARLOTTE.

Oui, ma mère se lève tard... C'est une habitude...

ALDEN.

D'aristocratie.

CHARLOTTE, timidement.

Quant à mon frère...

ALDEN, posant sa canne et son chapeau sur la table à gauche.

Oh! je ne me suis pas même enquis de lui; je sais que sa coutume n'est point de rentrer de si bonne heure.

CHARLOTTE.

Hélas! monsieur, c'est vrai; mais, moi, me voilà, et, si je pouvais vous offrir quelque chose...

ALDEN.

Oui, je sais cela : vous, vous êtes le bon génie de la maison; vous restez au logis quand les autres sont dehors; vous veillez quand les autres dorment; vous priez quand les autres se damnent. Vous, vous êtes une bonne et excellente fille, et ce n'est point votre faute si votre père est un homme faible, votre mère une dépensière, votre frère un joueur.

CHARLOTTE.

Monsieur!

ALDEN.

Allons, bon! je fais pleurer les anges, moi; brutal que je suis! Excusez-moi, mademoiselle, j'ai tort; mais je suis un ancien militaire, et j'ai pris au camp l'habitude de dire tout

ce que je pense. Quant à accepter ce que vous m'offrez, merci. Il y a déjà assez de gens qui prennent dans la maison.

CHARLOTTE.

Monsieur Alden, ne me faites pas de peine, je vous aime tant!

ALDEN.

Vous m'aimez, vous? et vous m'avez vu trois ou quatre fois!

CHARLOTTE.

Il est vrai que c'est moins que je n'eusse voulu.

ALDEN.

Vous m'aimez et vous me connaissez à peine!

CHARLOTTE.

Je vous connais comme le plus honnête homme et comme le meilleur cœur de la ville.

ALDEN.

Honnête homme, c'est possible; mais bon cœur, vous vous trompez. Je suis dur, brutal, entêté; il n'y a que les niais qui aient bon cœur. Ah çà! mais pourquoi me regardez-vous ainsi, mon enfant? (Charlotte lui prend la main et veut la baiser.) Ah! par exemple!

(Il l'embrasse au front.)

## SCÈNE III

Les Mêmes, FRÉDÉRIC ALDEN.

FRÉDÉRIC.

Mon père embrassant Charlotte!

ALDEN.

Bon! voilà que vous faites surprendre le père par le fils; mais c'est qu'aussi vous êtes une sirène.

CHARLOTTE.

Monsieur Alden, vous n'êtes plus seul maintenant, permettez que j'achève la commission dont ma mère m'avait chargée hier au soir.

ALDEN.

Allez, allez, mon enfant, et que la bénédiction de Dieu soit avec vous!

(Charlotte sort par le jardin en échangeant un regard avec Frédéric.)

## SCÈNE IV

### ALDEN, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous m'avez fait dire de vous rejoindre où vous seriez, mon père, parce que vous aviez quelque chose de pressé à me dire, et que vos vérifications vous tiendraient probablement toute la journée dehors; je me suis informé, j'ai appris que vous étiez chez M. le receveur Ruhberg, et je suis venu.

ALDEN.

C'est bien.

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous à m'ordonner?... J'écoute.

ALDEN.

Ce que j'ai à t'ordonner, c'est de passer, avant midi, chez M. de Wolsheim, qui part à deux heures pour Carlsruhe.

FRÉDÉRIC.

Et que ferai-je chez M. de Wolsheim, mon père?

ALDEN.

Tu le remercieras.

FRÉDÉRIC.

De quoi, mon père?

ALDEN.

De ce qu'il consent à te donner sa fille.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle de Wolsheim?...

ALDEN.

Sera ta femme, et, à partir d'aujourd'hui, tu es autorisé à te présenter dans la maison comme son fiancé; cela a été décidé ce matin entre son père et moi. Eh bien, tu ne me remercies pas? tu te tais?

FRÉDÉRIC.

Je vous remercie d'abord, mon père, de ce que vous avez fait ou de ce que vous avez cru faire pour mon bonheur.

ALDEN.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Je ne répondrai pas à votre bonté par la dissimulation.

ALDEN.

Plaît-il?

FRÉDÉRIC.

Ne m'en veuillez pas, mon père, mais je suis forcé de vous faire un aveu.

ALDEN.

Un aveu! et lequel?

FRÉDÉRIC.

Je ne puis épouser mademoiselle de Wolsheim.

ALDEN.

Oh! oh! tu ne peux épouser...?

FRÉDÉRIC.

Non, mon père.

ALDEN.

Ah! par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi. La famille est riche, en bonne position à la cour du grand-duc; la fille est honnête, jeune, jolie...

FRÉDÉRIC.

Je ne trouverai pas mieux, mon père, et, puisque vous aviez choisi une femme pour votre fils, c'était sans doute celle qui lui convenait... Mais...

ALDEN.

Mais quoi? Voyons.

FRÉDÉRIC.

Mais j'en aime une autre, mon père.

ALDEN.

Ah bon! la réponse ordinaire des fils rebelles.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon père...

ALDEN.

« J'en aime une autre, » la bonne raison!

FRÉDÉRIC, souriant.

Que voulez-vous! c'est la seule que je trouve. J'en aime une autre, je suis aimé d'elle, et par elle seule je puis être heureux!

ALDEN.

Être aimé! être heureux! grands mots.

FRÉDÉRIC.

Grandes choses, mon père.

ALDEN.

Et qui est-elle, cette autre? Voyons, est-ce que je la connais, même?

FRÉDÉRIC.

Vous la connaissez.

ALDEN.

Où est-elle?

FRÉDÉRIC.

En ce moment, je ne puis vous le dire; mais tout à l'heur elle était là, dans vos bras.

ALDEN.

La fille du receveur de l'État?

FRÉDÉRIC.

Charlotte Ruhberg, oui, mon père.

ALDEN, secouant la tête.

Cela ne te convient pas.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?

ALDEN.

Cela ne te convient pas.

FRÉDÉRIC.

Vous ne me refuserez pas la femme qui ferait mon bonheur sans me dire les raisons de votre refus; cela ne serait pas juste, mon père.

ALDEN.

Eh bien, les raisons de mon refus, les voici : cela ne peut pas être; cela ne doit pas être; je ne veux pas que cela soit. (Allant reprendre son chapeau.) Quant aux autres raisons, attends six mois, trois mois, huit jours peut-être, et tu les connaîtras aussi bien que moi.

FRÉDÉRIC.

J'attendrai le temps que vous voudrez, mon père; car j'espère qu'un jour viendra où vous apprécierez Charlotte.

ALDEN.

Le jour est venu; j'apprécie Charlotte : c'est une fille belle, brave et bonne; mais la famille ne vaut rien.

(Il va pour sortir.)

FRÉDÉRIC.

Expliquez-vous, mon père.

ALDEN.

Écoute, si tu restes ce que tu es, tu ne seras pas grand'-

chose. Il faut que tu ailles plus loin; tu as besoin de protection et de fortune, ou, sans cela, tu demeureras Frédéric Alden, avocat sans cause, fils de Rodolphe Alden, vérificateur des rentes, c'est-à-dire un pauvre diable, enterré dans un quartier perdu d'une petite ville de province. Si tu étais riche, cela ne serait rien encore; mais, vieux soldat, avec une retraite de deux cents thalers et une place de cinq cents, je ne te laisserai, en mourant, qu'une maison sans dettes et un nom sans tache. Les Ruhberg sont complétement ruinés; le père est un fou, la mère une orgueilleuse, le fils un joueur, et la fille,... la fille a été élevée comme si elle devait épouser un prince régnant.

FRÉDÉRIC.

Vous voyez bien que cette éducation n'a pas influé sur son cœur, mon père, puisqu'elle m'aime.

ALDEN.

Chansons!... Va faire ta visite au conseiller Wolsheim et ne viens pas me rebattre plus longtemps les oreilles de plans impossibles.

FRÉDÉRIC.

Impossibles?

ALDEN.

Impossibles! c'est moi qui te le dis, c'est moi qui te le répète, jamais la fille du receveur de l'État Ruhberg ne sera ta femme.

(Il s'apprête à sortir.)

FRÉDÉRIC.

Alors, mon père, jamais une autre ne le sera non plus; car j'ai engagé ma parole.

ALDEN, s'arrêtant près de la porte.

Hein!

FRÉDÉRIC.

Comptant sur cette parole, Charlotte a refusé le baron de Volfrang, attaché d'ambassade.

ALDEN.

Tu lui as donné ta parole?

FRÉDÉRIC.

Je la lui ai donnée.

ALDEN.

Tu as dit « Foi d'Alden? »

FRÉDÉRIC.

Je lui ai dit: « Foi d'honnête homme. »

ALDEN.

Est-ce vrai, cela?

FRÉDÉRIC.

Je vous le jure, mon père.

ALDEN.

Alors, c'est autre chose, il faut épouser.

FRÉDÉRIC.

Oh! mon père!

ALDEN.

Cela brise tous mes plans, cela me fait grand'peine; mais, si tu as donné ta parole, si tu as dit: « Foi d'honnête homme, » tu ne serais plus un honnête homme en manquant à ta parole. Il faut épouser.

FRÉDÉRIC.

Oh! je savais bien que vous étiez le plus loyal des hommes. Toute votre vie, vous bénirez le jour où vous avez rendu votre fils si heureux.

ALDEN.

Soit!... mais, pour l'instant, j'avais d'autres plans, monsieur, d'autres visées... Enfin, puisque c'est impossible, n'en parlons plus. C'est toi qui vas attendre le receveur de l'État et lui dire ce que tu as à dire; moi, au lieu de vérifier la caisse ce matin, je la vérifierai ce soir. Adieu.

FRÉDÉRIC.

Mon père!

ALDEN.

Adieu, adieu... Je ne suis plus surpris que la petite m'ait dit qu'elle m'aimait; je ne suis plus surpris qu'elle ait voulu me baiser les mains. Ah! sirène, sirène!

(Il sort.)

## SCÈNE V

FRÉDÉRIC, seul.

Allons! la chose a été plus vite arrangée que je ne le croyais... Ah! c'est que, sous cette rude écorce, il y a un bon et grand cœur! Et maintenant, si je pouvais trouver Charlotte et lui tout dire... M. Ruhberg!...

## SCÈNE VI

RUHBERG, FRÉDÉRIC.

RUHBERG.

Ah! bonjour, monsieur Frédéric! Je m'attendais à la visite de votre père, mais pas à la vôtre, et l'inattendu de votre présence me la rend plus agréable encore.

FRÉDÉRIC, lui prenant la main.

Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là, monsieur? ou bien usez-vous à mon égard d'une de ces phrases banales dont on masque, vis-à-vis des indifférents, le vide de la pensée et du cœur?

RUHBERG.

Je vous dis la vérité, monsieur; je vous aime et vous estime... Quelle cause vous amène?

FRÉDÉRIC.

Ce n'est point une cause ordinaire, monsieur.

RUHBERG.

En effet, vous paraissez ému.

FRÉDÉRIC.

Plus qu'ému, monsieur, troublé.

RUHBERG.

Que craignez-vous donc?

FRÉDÉRIC.

Une réponse défavorable à une demande que je viens vous faire.

RUHBERG.

Mon cher monsieur, entre honnêtes gens, on ne doit jamais être embarrassé. Ce que vous avez à me demander ne peut être qu'une chose honorable. Parlez, je vous écoute.

FRÉDÉRIC.

Un mot vous dira tout. J'aime, monsieur, et celle que j'aime s'appelle Charlotte.

RUHBERG.

Vous aimez ma fille?

FRÉDÉRIC, lui prenant la main.

Puis-je dire: « Oui, mon père? »

RUHBERG.

J'étais si loin de me douter, monsieur Alden...

FRÉDÉRIC.

Cette demande vous blesse-t-elle?

RUHBERG, allant s'asseoir.

En aucune façon, monsieur... Mais asseyez-vous et causons.

FRÉDÉRIC.

Permettez-moi de rester debout. C'est mieux que debout, c'est à genoux que je devrais attendre.

RUHBERG.

Je ne vous ferai pas attendre longtemps, monsieur, et, à franche demande, je ferai franche réponse. Vous aimez ma fille, cela me rend heureux, elle mérite qu'un honnête homme comme vous l'aime...

FRÉDÉRIC.

Oh! monsieur, quelle joie!

RUHBERG.

Attendez... C'est à mon tour maintenant d'être embarrassé, c'est à mon tour d'hésiter dans ma réponse; car il se peut, lorsque je vous aurai parlé, lorsque je vous aurai dit oui, que ce soit vous qui répondiez non. Mais, en ce cas, monsieur Alden, d'avance je vous en donne ma parole, cela ne nous brouillera point; vous me tendrez la main, et tout sera dit.

FRÉDÉRIC.

Vous m'effrayez, monsieur.

RUHBERG, se levant.

Vous êtes jeune, vous devez être ambitieux, et c'est votre devoir d'aller à la rencontre de la fortune.

FRÉDÉRIC.

M'est-il défendu d'y arriver par le chemin du bonheur?

RUHBERG.

Nous ne sommes pas ce que vous croyez, monsieur Alden.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire?

RUHBERG.

Les apparences vous trompent, mon pauvre enfant : vous nous croyez riches, nous sommes pauvres. Celui qui aimera ma fille devra l'aimer pour elle-même, pour elle seule. Charlotte n'a pas un florin de dot. Et maintenant, j'ai dit; embrassez-moi et restons-en là, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Mon père, je vous embrasse et vous demande de nouveau sa main. Ce que vous venez de me dire, je le savais.

RUHBERG.

Par qui?

FRÉDÉRIC.

Par Charlotte elle-même.

## SCÈNE VII

### Les Mêmes, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Vous saviez? quoi donc?

RUHBERG.

Tu nous écoutais?

CHARLOTTE, baissant les yeux.

Non; mais, en m'entendant nommer...

RUHBERG.

Pourquoi ne m'avoir rien dit de cet amour, ma fille?

CHARLOTTE.

Depuis quelque temps, vous étiez si triste, si abattu!

RUHBERG.

L'aimes-tu comme il t'aime?

CHARLOTTE.

Je ne sais comment Frédéric m'aime; mais ce que je sais, c'est que je l'aime tendrement.

RUHBERG, prenant la main de Charlotte.

Et vous vous connaissez bien l'un et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Votre bénédiction, mon père!

RUHBERG, prenant la main de Frédéric.

Réfléchissez à mes paroles: je ne vous demande pas si vous vous aimez; je vous demande si vous vous connaissez. Je ne désire pas savoir si votre amour existe, je désire savoir s'il durera.

FRÉDÉRIC.

Je réponds du mien; car il repose encore moins sur la beauté de Charlotte que sur l'estime que je fais d'elle.

CHARLOTTE.

Mon père, au delà de l'époux, je vois l'ami, et l'ami pardonnera ses faiblesses à la meilleure des amies.

RUHBERG.

Vous le voulez; Dieu le veuille!... Frédéric, tu es l'homme, c'est-à-dire la force. Songe bien que les labeurs et les soucis de l'existence te regardent; quand tu les auras supportés toute la journée, secoue-les à la porte, comme fait un pèlerin de la poussière de la route, et rentre joyeux à la maison. Respecte l'âme de l'épouse et de la mère, quand même elle n'aurait plus ce fard virginal que tes lèvres effaceront un jour de la joue de la jeune fille. Sois maître toujours, jamais tyran. Ordonne, mais ne torture pas. — Charlotte, tu es la femme, c'est-à-dire la faiblesse, mais en même temps le charme de la maison. Après les soucis et les labeurs de l'existence, que ton époux trouve en toi la tendresse qui console de toutes les peines, la gaieté qui les fait oublier! Ces devoirs vous seront toujours chers? vous le promettez l'un et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Toujours, mon père!

CHARLOTTE.

Toujours!

RUHBERG.

Alors, embrassez-vous, vous avez ma bénédiction; je demanderai pour vous celle de votre mère. Je l'attends. Laissez-moi avec elle; j'ai à lui parler de choses qui, si elles étaient dites devant vous, mes enfants, attristeraient vos pauvres cœurs. Pas de nuages pour vous, s'il est possible, dans un jour comme celui-ci. Allez.

(Frédéric et Charlotte remontent vers le jardin; là, Charlotte s'arrête, puis elle revient se jeter dans les bras de son père et sort avec Frédéric.)

## SCÈNE VIII

RUHBERG, MADAME RUHBERG.

MADAME RUHBERG, venant de la droite.

Charlotte avec M. Alden!

RUHBERG, l'invitant à s'asseoir.

Je vous expliquerai cela tout à l'heure, madame; venez, j'ai à vous parler.

MADAME RUHBERG.

Comme vous me dites cela gravement, mon ami!

RUHBERG, prenant une chaise au fond.

C'est que j'ai à vous parler de choses graves.

MADAME RUHBERG.

Il me semble que vous avez pleuré.

RUHBERG.

Avec les jeunes années, le temps des sourires passe... Je réclame toute votre attention, et, si, par hasard, dans ce que je vais vous dire, il sortait de ma bouche un mot qui vous blessât, je proteste d'abord que ce serait contre mon intention.

MADAME RUHBERG.

Rien ne peut me blesser de votre part, mon ami.

RUHBERG, s'asseyant.

Lorsque vous voulûtes bien m'accepter pour époux, j'étais pauvre, et vous étiez riche.

MADAME RUHBERG.

Monsieur!

RUHBERG.

Il est besoin d'établir cela. Élevée au milieu du luxe d'une grande vie, vous n'eûtes point le courage de réformer ce luxe, et, moi, je n'eus point la force de vous rien refuser... Vous avez vécu, madame, non point selon notre état, mais selon votre naissance. Je me suis contenté d'épargner le plus possible sur la dépense. Cette économie vous a permis d'être heureuse une année ou deux de plus, puisque votre bonheur était dans le luxe. J'ai tenu les comptes les plus exacts, je ne dirai pas de notre fortune, mais de votre fortune : vous êtes complétement ruinée, madame.

MADAME RUHBERG.

Ruinée?

RUHBERG.

J'ai là, dans mon bureau, la justification de ma gérance, les comptes de mon administration.

MADAME RUHBERG.

Des comptes, à moi? mon ami serait obligé de me rendre des comptes? Ah! voilà ce que vous aviez prévu, voilà ce qui me blesse.

RUHBERG.

Vous ne me comprenez point. Il fallait vous prouver que,

lorsque je vous épousai, je recherchais votre cœur et non votre fortune. Il fallait vous prouver que cette fortune est bien restée la vôtre, et que la moindre parcelle n'en a jamais été distraite, même pour l'éducation de nos enfants. Maintenant, ma chère, il ne nous reste que mon traitement de receveur de l'État : quinze cents florins. Vous voyez qu'il est impossible avec cela de soutenir une maison qui, jusqu'à présent, en a dépensé six ou huit mille par an De mon côté, je n'aurai pas de changements à faire dans mon existence, j'ai toujours vécu comme un simple employé ; mais, du vôtre, ce sera différent.

MADAME RUHBERG, se levant.

Je me soumettrai à tout, monsieur, ne regrettant qu'une chose : c'est que mon repentir ne puisse expier mes fautes.

RUHBERG.

De sa sincérité dépendra désormais le repos de notre vie. Quant à ce qui regarde Charlotte, il s'est trouvé pour elle un parti. Le jeune Alden l'aime, et il vient de me demander sa main.

MADAME RUHBERG.

Et vous la lui avez accordée?

RUHBERG.

Avec joie.

MADAME RUHBERG.

C'est un pauvre mariage que fera là notre chère enfant, monsieur.

RUHBERG.

Ah ! vous trouvez ?

MADAME RUHBERG.

Rang, éducation, relations du monde, tout donnait à notre Charlotte le droit d'espérer mieux.

RUHBERG.

Vraiment?

MADAME RUHBERG.

Sans compter que nous sommes de noblesse...

RUHBERG, remontant.

Petite noblesse, madame, de mon côté du moins : noblesse de robe.

MADAME RUHBERG.

Et que cette mésalliance pourra nuire aux vues de son frère.

RUHBERG, redescendant.

Oui! sur mademoiselle de Kœnigstein, une jeune fille riche, noble, orgueilleuse, pour laquelle Édouard se ruine, et qui ne consentira jamais à l'épouser. Je sais que vous allez traiter cette opinion d'extravagante; je sais que, grâce à vos folles dépenses, vous et votre fils, vous vous croyez près d'arriver au but; mais j'y vois clair, et je vous déclare qu'aujourd'hui, Édouard aura la promesse de la jeune fille ou qu'il ne retournera plus dans cette maison.

MADAME RUHBERG.

En lui donnant un si court délai, vous perdez certainement l'occasion d'établir votre fils.

RUHBERG.

Tant mieux!

MADAME RUHBERG.

Tant mieux! dites-vous?

RUHBERG.

Oui, je remercierai Dieu de toute mon âme, lorsqu'il permettra qu'un bon et loyal jeune homme soit ramené de la société des joueurs et des hommes dissipés dans celle des honnêtes gens. (Il sonne.) Chrétien!

## SCÈNE IX

**Les Mêmes, CHRÉTIEN.**

CHRÉTIEN.

Monsieur a sonné?

RUHBERT.

Allez dire à Édouard que sa mère voudrait lui parler.

CHRÉTIEN, embarrassé, remontant la chaise de Ruhberg.

Oui, monsieur... j'y vais...

RUHBERG.

Vous connaissez mes intentions, madame; j'entends que, dans les vingt-quatre heures, la famille de Kœnigstein ait pris une décision à l'égard de votre fils. (A Chrétien, qui n'est pas sorti.) Eh bien?

CHRÉTIEN, avec embarras.

C'est que M. Édouard...

MADAME RUHBERG, vivement.

Je le verrai tantôt. (A son mari.) Vous désiriez, mon ami, me remettre des papiers?...

RUHBERG.

Des comptes; oui, madame. Je vous sais gré de votre empressement à les vérifier.

MADAME RUHBERG.

Oh! monsieur!...

RUHBERG.

Venez.

MADAME RUHBERG, bas, à Chrétien.

Chrétien, mon fils n'est pas chez lui?

CHRÉTIEN, de même.

Non, madame!

MADAME RUHBERG.

Est-il déjà sorti? ou n'est-il pas rentré depuis hier?

CHRÉTIEN.

Il n'est pas rentré, madame.

MADAME RUHBERG.

Plus bas! Attendez-le ici, et prévenez-moi dès qu'il sera de retour. (Haut, à Ruhberg.) Me voilà, mon ami, je vous suis.

(Ils entrent tous deux dans le bureau.)

## SCÈNE X

CHRÉTIEN, seul.

Attendre! Dieu sait combien de temps j'attendrai... Mais, si M. Édouard ne revient pas, il vient du monde pour lui. Cinq papiers timbrés et sept ou huit factures pour aujourd'hui seulement, et il n'est encore que dix heures du matin!

## SCÈNE XI

CHRÉTIEN, HENRIETTE, puis SALOMON.

HENRIETTE.

Monsieur Chrétien, il y a dans l'antichambre plusieurs fournisseurs et un homme bien laid et bien mal mis, qui tous demandent M. Édouard.

CHRÉTIEN.

Il n'y est pas!

SALOMON, passant la tête à la porte du fond.

Peut-on entrer?

(Il se glisse d'un air patelin dans le salon.)

CHRÉTIEN.

Ah! c'est encore vous?

HENRIETTE, bas, à Chrétien.

C'est celui-là que je trouve si laid!

CHRÉTIEN.

Que venez-vous faire ici?

SALOMON.

Je viens pour dire un mot à ce cher M. Édouard.

CHRÉTIEN.

Que lui voulez-vous? Il n'est point à la maison.

SALOMON.

Ah! j'en suis fâché!

CHRÉTIEN.

Dites-moi ce que vous avez à lui dire et je le lui répéterai.

SALOMON.

Eh bien, je voulais lui faire savoir que la petite traite... la petite traite... la petite traite de cent louis, vous savez bien!

CHRÉTIEN.

Non, je ne sais pas.

SALOMON.

Ah! vous ne savez pas? Eh bien, j'ai eu besoin d'argent, j'ai été forcé de m'en dessaisir; de sorte qu'elle n'est plus entre mes mains, et que celui chez qui elle est, n'ayant pas les mêmes raisons que moi pour ménager M. Édouard...

CHRÉTIEN.

Eh bien?

SALOMON.

A pris jugement contre lui... jugement exécutoire.

CHRÉTIEN.

Ce qui veut dire que, si M. Édouard ne paye pas...

SALOMON.

Dans les vingt-quatre heures...

CHRÉTIEN.

Il sera arrêté.

SALOMON.

Cela me fait bien de la peine...

CHRÉTIEN.

Brigand !

SALOMON.

Plaît-il?

CHRÉTIEN.

Je t'appelle par ton nom, maudit! (Bas, à Henriette.) Tâchez de nous débarrasser de tout ce monde qui est là.

HENRIETTE, bas.

Ils ne veulent pas s'en aller. Ils disent qu'ils attendront M. Édouard, dussent-ils l'attendre jusqu'à demain.

SALOMON.

Je suis bien sûr que cette gentille demoiselle vous annonce tout bas que M. Édouard est rentré?

CHRÉTIEN.

Voulez-vous savoir ce qu'elle dit?

SALOMON.

Je ne suis pas curieux; mais, puisque vous m'offrez...

CHRÉTIEN.

Elle dit que madame Ruhberg vous a vu entrer...

SALOMON.

Pauvre chère dame, Dieu lui conserve les yeux !

CHRÉTIEN.

Et que, fort inquiète de savoir chez elle un homme de si mauvaise mine, elle me prie de lui faire dire qui vous êtes?

SALOMON.

Et vous lui répondez?

CHRÉTIEN.

Que vous êtes un vieux coquin que je vais mettre à la porte.

SALOMON, menaçant.

Monsieur Chrétien !

CHRÉTIEN.

Monsieur Salomon !

SALOMON, avec beaucoup de douceur.

Votre très-humble serviteur, monsieur Chrétien

## SCÈNE XII

LES MÊMES, hors SALOMON.

CHRÉTIEN.

Quand on pense que la loi ne peut mettre le pied sur ces reptiles-là, qu'ils lui échappent, et qu'à l'abri de toute poursuite, ils peuvent effrontément dévorer le peu de substance qui nous reste!

HENRIETTE.

Ah! vous avez raison, monsieur Chrétien; je crois qu'il ne nous reste pas grand'chose, à en juger par ce qui se passe. Vous savez, madame me renvoie.

CHRÉTIEN.

Je me doutais que cela ne tarderait pas.

HENRIETTE.

Elle me renvoie, ainsi que l'autre femme de chambre. En outre, monsieur vend ses chevaux et a réglé les comptes du cocher, du domestique et du cuisinier; si bien, que maintenant... (On entend un grand bruit dans l'antichambre.) Qu'est-ce que cela?

CHRÉTIEN.

C'est M. Édouard qui rentre et qui secoue les fournisseurs.

HENRIETTE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

CHRÉTIEN, ouvrant la porte du jardin.

Passez par ici, si vous craignez de vous trouver au milieu de la bagarre.

HENRIETTE.

Dois-je dire à madame que M. Édouard est rentré?

CHRÉTIEN.

Oui... Non, laissez-moi ce soin...

(Henriette s'enfuit.)

## SCENE XIII

CHRÉTIEN, ÉDOUARD, très-richement habillé, mais en désordre.

ÉDOUARD, fermant la porte avec violence.

Allez-vous-en au diable! Chrétien, qu'est-ce que tous ces misérables qui encombrent l'antichambre?

CHRÉTIEN.

Hélas ! monsieur, ces misérables, ce sont des gens à qui vous avez acheté des bijoux, ou à qui vous avez emprunté de l'argent, et qui aujourd'hui veulent être payés.

ÉDOUARD.

J'avais défendu qu'on laissât entrer toute cette canaille-là.

CHRÉTIEN.

Oui ; mais elle est entrée malgré la défense.

ÉDOUARD.

N'y a-t-il donc plus de domestiques ici ? Que font le cocher, le cuisinier, le valet de chambre ?

CHRÉTIEN.

Ils font leurs malles.

SALOMON, entr'ouvrant la porte.

J'en suis bien fâché, monsieur Ruhberg, mais il faut payer.

ÉDOUARD.

Encore !

CHRÉTIEN.

Attends-moi !

(Il s'élance sur les pas de Salomon, qui prend la fuite.)

## SCÈNE XIV

ÉDOUARD, seul.

Oh ! quelle vie, mon Dieu !... Le cuisinier, le valet de chambre et le cocher font leurs malles. C'est donc vrai, ce que me disait ma mère, que nous étions ruinés... Ah ! ma pauvre mère ! et quand on pense qu'il ne me faudrait qu'une bonne veine pour réparer tout cela ; que, cette nuit, j'ai eu jusqu'à quinze mille florins devant moi ; qu'avec le double de cette somme, je payais mes dettes et ne jouais plus... J'ai voulu doubler, j'ai perdu... Chrétien ! Chrétien !

## SCÈNE XV

ÉDOUARD, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Eh ! monsieur, un peu de patience... C'est fort difficile à mettre à la porte, des gens qui viennent réclamer de l'argent.

ÉDOUARD.

Enfin, ils sont partis?

CHRÉTIEN.

Oui.

ÉDOUARD.

Et vais-je avoir un quart d'heure de tranquillité?

CHRÉTIEN.

Je l'espère.

ÉDOUARD, tirant sa montre et sa chaîne de son gousset, et son épingle de sa cravate.

Tiens, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Il me faut de l'argent; vends cette montre et cette épingle: elles valent cent louis.

CHRÉTIEN.

Mais, monsieur, à peine m'en donnera-t-on trente.

ÉDOUARD.

Si l'on t'en donne trente, prends-les.

CHRÉTIEN.

Oh! monsieur!

ÉDOUARD.

Va! cours!

CHRÉTIEN.

Vous le voulez?

ÉDOUARD.

Oui; il faut que je retourne d'où je viens. Attends!... Mon père a-t-il demandé après moi?

CHRÉTIEN.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Combien de fois?

CHRÉTIEN.

Une fois hier et une fois ce matin.

ÉDOUARD.

Et ma mère?

CHRÉTIEN.

Toujours.

ÉDOUARD.

Pauvre mère!... (Apercevant Charlotte.) Ma sœur!... (A Chrétien.)

Va, et ne dis pas un mot. Il me faut de l'argent, il m'en faut, et, ne te donnât-on que vingt louis, prends toujours... Va!

## SCÈNE XVI

ÉDOUARD, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, se jetant dans ses bras.

Bonjour, Édouard.

ÉDOUARD.

Bonjour, sœur.

CHARLOTTE.

Tu n'es pas rentré cette nuit?

ÉDOUARD.

Tu le vois bien!

CHARLOTTE, tristement.

C'est mal, Édouard!

ÉDOUARD, allant s'asseoir dans le fauteuil à droite.

Allons, ne vas-tu pas me faire de la morale, petite fille!

CHARLOTTE, s'appuyant sur son épaule.

Mon Édouard, je ne te fais pas de morale; mais je te dis: Quand tu ne rentres pas, je pleure, ma mère pleure; et mon père... Dieu te pardonne, Édouard, car tu ne fais pas la chose méchamment... mon père pleure aussi.

ÉDOUARD.

Que veux-tu, mon enfant! Je suis dehors, dans un monde où je m'amuse; une discussion intéressante entraîne, elle mène plus tard qu'on ne croit; quelqu'un propose de souper, on soupe, et la nuit se passe ainsi.

CHARLOTTE.

Édouard, Édouard! le monde nous a pris ton cœur, pourvu qu'il sache l'apprécier.

ÉDOUARD.

Le cœur du fils et du frère est toujours avec vous; seulement, c'est vrai, le cœur de l'amant est ailleurs.

CHARLOTTE.

Et cette femme pour laquelle tu fais tant de sacrifices, t'aime-t-elle, au moins?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

CHARLOTTE.

Elle ne te l'a donc pas dit?

ÉDOUARD.

Non; mais elle me l'a laissé deviner.

CHARLOTTE.

Édouard, quand on aime les gens, on ne le leur laisse pas deviner, on le leur dit.

ÉDOUARD.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Oui, et je trouve cela tout simple : j'aimais Frédéric Alden, et je le lui ai dit, moi.

ÉDOUARD.

Et qu'en ont pensé nos parents?

CHARLOTTE.

Ils ont pensé que j'avais bien fait.

ÉDOUARD, se levant.

Oui, cela se passe ainsi dans la bourgeoisie.

CHARLOTTE.

Dans la bourgeoisie! C'est cette ambition de sortir de la bourgeoisie qui te perdra.

ÉDOUARD.

Je vois que ma sœur me regarde déjà comme perdu.

CHARLOTTE.

Si tu voulais, comme nous pourrions encore être heureux!

ÉDOUARD.

Sois tranquille, petite sœur, tout ira pour le mieux.

CHARLOTTE, le conduisant devant la glace à gauche.

Et, en attendant, regarde-toi dans cette glace.

ÉDOUARD.

Les émotions du jeu; j'ai perdu!

(Il marche à grands pas.)

CHARLOTTE.

Édouard!

ÉDOUARD.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Je comprends, tu as besoin d'argent. Je n'en ai pas beaucoup, mais je serai si heureuse si tu veux l'accepter! Tiens, mon frère...

ÉDOUARD.

Quoi!

CHARLOTTE.

Voilà ma bourse.

ÉDOUARD.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Oui, je sais bien, c'est peu; mais je n'ai jamais eu de bijoux, et c'est tout ce que j'ai d'argent. N'importe, prends toujours.

ÉDOUARD, mettant ses mains sur ses yeux et se laissant tomber daus le fauteuil à droite.

Ah!

CHARLOTTE, apercevant madame Ruhberg, qui vient d'entrer et qui a écouté.

Ma mère!

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME RUHBERG.

Charlotte court au-devant de sa mère et l'embrasse tendrement.

CHARLOTTE.

Soyez bonne pour lui.

MADAME RUHBERG.

Hélas! ce n'est point ma sévérité qu'il a à craindre... Édouard!

ÉDOUARD, tressaillant, se levant et allant à sa mère.

Ma mère!

MADAME RUHBERG.

Tu as encore perdu?

ÉDOUARD.

Oui!

MADAME RUHBERG.

Beaucoup?

ÉDOUARD.

Trop!

MADAME RUHBERG.

Sais-tu que notre fortune est épuisée?

ÉDOUARD.

Je le sais.

MADAME RUHBERG.

Sais-tu que nous sommes pauvres... très-pauvres ?

ÉDOUARD.

Bonne chère mère !

MADAME RUHBERG.

Écoute, les choses ne peuvent rester longtemps dans cet état.

ÉDOUARD.

Je le comprends !

MADAME RUHBERG.

Il faut que celle que tu aimes agrée ou repousse ton amour, te dise oui ou non ; ton père l'exige.

ÉDOUARD.

Oui, ma mère ; il a raison, il le faut.

MADAME RUHBERG.

Et si elle te refusait ?

CHARLOTTE, *vivement.*

Elle l'aime ! il le croit, du moins.

ÉDOUARD.

Elle m'aime, ma mère.

MADAME RUHBERG.

Te refuser ! Penser qu'une femme peut refuser mon fils parce qu'il n'est point assez riche, parce que la fortune à laquelle il avait droit, je l'ai follement dépensée.

ÉDOUARD.

Ne dites donc pas de ces choses-là, ma mère.

MADAME RUHBERG.

Pauvre ! pauvre ! je suis pauvre, et, pour être heureux, mon fils a besoin d'argent.

ÉDOUARD.

Ma mère, ma mère, je vous jure que tout se décidera aujourd'hui.

MADAME RUHBERG.

Mais, si elle te refuse, malheureux ?

ÉDOUARD.

Eh bien, ma mère, ne serez-vous pas là? Vous me consolerez de mon amour brisé, et, moi, je m'efforcerai de vous distraire de votre fortune perdue. Ah ! si elle me refuse... moi qui ai répondu d'elle, j'aurai bien des torts à réparer envers ma sœur, envers vous, envers mon père, et peut-être envers moi-

même ! Si elle me refuse !... Oh ! ma mère, si elle me refuse je serai bien malheureux !

MADAME RUHBERG.

Voici ton père.

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RUHBERG.

RUHBERG.

Édouard, votre mère vous a fait connaître ma volonté ?

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

RUHBERG.

Vous avez pleuré ?

ÉDOUARD.

Ma mère est malheureuse !

RUHBERG.

Par votre faute.

MADAME RUHBERG.

Mon ami !

CHARLOTTE

De grâce !

MADAME RUHBERG.

Épargnez-le !

RUHBERG.

Édouard, je veux que vous vous rendiez sur l'heure auprès de la famille de Kœnigstein. Il me faut de sa part une réponse nette et précise.

ÉDOUARD.

Vous l'aurez, mon père ; permettez-moi d'espérer qu'elle sera satisfaisante. Si vous aviez consenti à venir une fois seulement dans la maison, vous auriez vu...

RUHBERG.

Ce que vous ne voyez pas, vous : qu'on vous y méprise.

ÉDOUARD.

Mon père !

RUHBERG.

Assez !... Vous pourriez être le premier de votre classe, vous aimez mieux être le dernier d'une autre. Allez me chercher cette réponse, je l'attends... Seulement, comme on vous a

vu cette montre, cette épingle, reprenez-les. Vous aviez besoin de trente louis, les voici... Mais ne les joue pas, Édouard; ce sont les derniers...

ÉDOUARD.

Mon père !

RUHBERG.

Eh bien, qu'y a-t-il?

ÉDOUARD.

Gardez cet argent, gardez!

RUHBERG.

Pourquoi ?

ÉDOUARD.

Je n'en veux pas... Je reste ici.

MADAME RUHBERG.

Mon fils!

ÉDOUARD.

Non ! non! je n'irai plus jamais... Ne me quittez pas, ma mère, ma sœur. Dites-moi que vous pouvez me pardonner, et je ne retourne pas dans la maison maudite.

RUHBERG.

Bien, Édouard; mais, pour que je puisse compter sur ta résolution, il faut qu'elle ait été mise à l'épreuve. Prends... Si, à ton retour, tu as pu résister à la tentation fatale; si tu as su triompher de toi-même, alors, mon fils, tu auras fait quelque chose de grand; alors, tu pourras tenir la promesse que tu nous feras. C'est moi-même qui t'ouvre la porte, c'est moi qui t'invite à sortir. Va, chez mademoiselle de Kœnigstein.

ÉDOUARD.

Mon père !...

RUHBERG.

Va! j'attendrai ton retour pour t'embrasser.

# ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

CHRETIEN, seul.

« Chrétien, vous rangerez le salon. » Ranger! ranger! si cela continue, ce sera bien facile avant peu de ranger dans la maison : il n'y aura plus rien.

## SCÈNE II

CHRÉTIEN, UN VALET DE CHAMBRE, en grande livrée.

LE VALET.

Pardon, il n'y a personne pour me répondre, j'entre.

CHRÉTIEN.

Que voulez-vous, mon ami?

LE VALET.

M. Édouard Ruhberg est-il à la maison?

CHRÉTIEN.

Non, pas pour le moment. Que lui voulez-vous?

LE VALET.

Une lettre de mon maître, le baron de Daunberg; il s'agit d'une dette de jeu.

CHRÉTIEN, apercevant Ruhberg qui revient de la Caisse.

Chut! ne dites rien devant le père!

LE VALET.

Je comprends...

CHRÉTIEN.

S'il y a une réponse, je vous la ferai porter.

LE VALET.

Non, je vais à l'hôtel d'*Europe*; en repassant, j'entrerai pour savoir si M. Édouard est rentré.

CHRÉTIEN.

Allez.

(Le Valet sort.

## SCÈNE III

RUHBERG, MADAME RUHBERG, CHRÉTIEN.

RUHBERG.

Qu'est-ce que cet homme ?

CHRÉTIEN.

Le valet de chambre du baron de Daunberg, qui apportait un billet de son maître pour M. Édouard.

RUHBERG.

Alors, mon fils n'est pas rentré ?

CHRÉTIEN.

Pas encore.

MADAME RUHBERG.

Mais il ne peut tarder maintenant.

RUHBERG.

Chrétien, veillez dans l'antichambre, j'attends M. Alden.

CHRÉTIEN.

Oui, monsieur.

RUHBERG.

S'il y avait quelque créancier, quelque huissier dans l'antichambre, attendant Édouard, tâchez de les éloigner, et qu'ils ne se trouvent pas en contact avec le vérificateur.

CHRÉTIEN.

Je ferai ce que je pourrai, monsieur.

## SCÈNE IV

RUHBERG, MADAME RUHBERG.

RUHBERG.

Brave Chrétien ! je sais que tu feras ce que tu pourras ; tout le monde ici fait ce qu'il peut, et vous la première, chère amie ; laissez-moi vous remercier, vous vous êtes bravement exécutée. Maintenant, il y aura un dernier sacrifice à faire.

MADAME RUHBERG.

Lequel ?

RUHBERG.

Cette maison à mettre en vente.

MADAME RUHBERG.

Oh! mon Dieu ! une maison que nous habitons depuis vingt-quatre ans, une maison que mon père tenait de son père !

RUHBERG.

Aimez-vous mieux que nous ayons des dettes? aimez-vous mieux que nous soyons poursuivis? aimez-vous mieux qu'on doute de moi et que je sois forcé de donner ma démission de receveur de l'État ?

MADAME RUHBERG.

Oh ! non, certes! Votre place est notre seule ressource. Vous vendrez la maison, mon ami.

RUHBERG.

Silence! Voici M. Alden, qui vient arrêter avec moi les conditions du mariage de nos enfants. Avez-vous fait faire un peu de feu dans ma chambre?

MADAME RUHBERG.

Oui.

## SCÈNE V

LES MÊMES, ALDEN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Est-ce que vous n'aimez pas autant que ce soit moi qui vous introduise qu'un domestique ?

ALDEN.

Si fait; mais je ne voulais pas vous déranger.

CHARLOTTE.

Vous ne me dérangez pas. Je savais que vous deviez venir, et je vous attendais.

ALDEN.

Vous êtes une belle enfant et une honnête fille, mademoiselle.

RUHBERG.

Soyez le bienvenu, monsieur Alden.

ALDEN.

Serviteur, monsieur le conseiller. (Sèchement.) Serviteur, madame.

MADAME RUHBERG.

Monsieur...

ALDEN.

Je viens plus tôt que vous ne m'attendiez, peut-être?

RUHBERG.

A toute heure vous êtes le bienvenu. Mais où est notre avocat?

ALDEN.

Au palais, où il plaide. Aussitôt son homme condamné ou absous, il est ici.

CHARLOTTE.

Oh! je suis sûre qu'il gagnera sa cause.

ALDEN.

Oui-da!... Savez-vous que vous avez là une charmante enfant, madame! Quel âge?

MADAME RUHBERG.

Dix-sept ans!

ALDEN.

Ah!... Eh bien, voyons, les deux enfants veulent donc se marier?

RUHBERG.

Il paraît.

ALDEN.

Soit, je n'y vois pas d'inconvénient.

MADAME RUHBERG, piquée, va s'asseoir à gauche.

Vous n'en voyez pas?... En vérité, c'est bien flatteur pour nous, monsieur Alden.

ALDEN.

Oh! ne vous y trompez pas, cela n'a pas toujours été ainsi.

MADAME RUHBERG.

Ah! monsieur le vérificateur, c'est la première fois que j'entends pareille chose.

ALDEN.

Pourquoi ne l'entendriez-vous pas, puisque c'est la vérité?

MADAME RUHBERG.

Ainsi, ce mariage vous déplaisait?

ALDEN.

C'est-à-dire que, lorsque mon fils m'en a parlé la première fois, j'eusse autant aimé m'être cassé une jambe.

MADAME RUHBERG.

Grand merci, monsieur!

ALDEN.

Oh ! moi, je ne sais pas dissimuler ; chacun, d'ailleurs, a pour ses enfants des projets arrêtés. Donc, l'affaire me déplut d'abord ; mais, bientôt après, je me dis : « La fille est bonne, le père est honnête, la mère seule a la tête un peu éventée... »

MADAME RUHBERG.

Monsieur...

ALDEN.

« Mon fils a donné sa parole, èt, comme je n'ai jamais manqué à ma promesse, je ne veux pas que mon fils manque à la sienne... » Alors, j'ai consenti.

MADAME RUHBERG.

En vérité?

CHARLOTTE.

Ma mère!

RUHBERG.

Madame, il est ainsi fait. Vous ne le changerez point, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Écoutez, venez par ici. (Elle entraîne Alden à droite.) Pour vous récompenser d'avoir consenti à notre mariage, votre distraction, votre joie, votre bonheur, seront notre seule pensée.

ALDEN.

Vrai, mon enfant?

CHARLOTTE.

Oh ! je vous le jure en mon nom et au nom de Frédéric.

ALDEN.

Alors, vous vous chargez de moi?

CHARLOTTE.

Je crois bien ! Vous vivrez chez nous, avec nous, et vous verrez comme nous vous soignerons.

ALDEN.

Cela ne fera pas de mal. Il y a déjà cinq ans que j'ai perdu ma pauvre Marguerite, ma femme bien-aimée, qui avait dix ans de moins que moi. Je comptais un peu sur elle pour ma vieillesse. Elle aurait dû me survivre dans l'ordre ordinaire des choses. Au contraire, elle est partie devant. Mon fils a ses affaires, son étude, son état ; d'ailleurs, les hommes... De sorte que je n'ai plus personne qui me soigne quand, de temps en temps, la vieillesse me fait dire : « Attends-moi, Marguerite, je suis là, je viens ! » Notre corps renferme un

tas de serviteurs qui nous obéissent sans réplique tant que nous sommes jeunes. Faut-il allonger la jambe, la jambe s'allonge toute seule ; faut-il lever le bras, le bras est en l'air avant que la pensée ait eu le temps de lui en faire le commandement... Mais il arrive une heure, ma belle enfant, où ces domestiques, il est vrai, nous servent encore, mais à tout propos raisonnent, font des observations, geignent, jusqu'à ce que, un beau jour, ils refusent tout à fait le service. Alors, bonsoir! il faut partir. Grâce à Dieu, je n'en suis pas là et j'ai encore dix bonnes années à vous faire enrager. Embrasse-moi, mon enfant ! Et nous autres, monsieur le conseiller, allons bâcler l'affaire. (Il prend le bras du Conseiller.) Madame Ruhberg, votre serviteur... Ah ! de quel côté allons-nous?

RUHBERG.

Par ici, monsieur Alden, par ici.

(Ils sortent par la droite.)

## SCÈNE VI

MADAME RUHBERG, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Quel digne homme que ce M. Alden, n'est-ce pas, ma mère?

MADAME RUHBERG.

Il faut s'y habituer, il est un peu rude.

CHARLOTTE.

Oui ; mais au delà de cette écorce...

(Chrétien entre et lui parle bas.)

MADAME RUHBERG.

Que dit Chrétien ?

CHARLOTTE.

Mon frère rentre avec un de ses amis, M. de Ritan, et Chretien pense qu'ils voudraient être seuls.

MADAME RUHBERG.

Mon Dieu! qu'y a-t-il encore de nouveau?

CHARLOTTE.

Descendons au jardin, maman, et, aussitôt que M. de Ritan sera parti, Chrétien nous préviendra ; n'est-ce pas, Chrétien?

CHRÉTIEN.

Je n'y manquerai pas, mademoiselle.

CHARLOTTE.

Venez, maman.

MADAME RUHBERG.

Oh! pourvu que cela ne finisse pas encore plus mal que nous ne le craignons.

CHARLOTTE.

Bon courage, ma mère; Dieu est là!

(Elles sortent.)

## SCÈNE VII

CHRÉTIEN, puis ÉDOUARD et LE BARON DE RITAN.

CHRÉTIEN.

J'ai peur que, pour le moment, ce ne soit plutôt le diable J'ai vu venir de loin M. Édouard, et il avait un air si sombre!...

RITAN.

Allons, haut la tête, du courage! n'es-tu plus un homme?

ÉDOUARD.

Oui, tu as raison, Ritan, du courage!

RITAN.

Que diable! ce n'est pas d'hier que tu joues, la chance tourne.

ÉDOUARD.

Depuis quelque temps, mon cher, elle a cessé de tourner, et je l'ai contre moi.

CHRÉTIEN, à part.

Je parierais qu'au lieu d'aller chez mademoiselle de Kœnigstein, il a encore été jouer!

RITAN.

Mais c'est qu'aussi, ma parole d'honneur, tu t'obstinais, cette nuit, sur la rouge...

ÉDOUARD.

Oui, mon obstination m'a coûté cher. J'ai perdu tout ce que j'avais; plus, mille écus sur parole avec le baron de Daunberg.

CHRÉTIEN.

A propos du baron de Daunberg, son valet de chambre sort d'ici.

ÉDOUARD.

Ah !

CHRÉTIEN.

Et il a remis pour monsieur ce billet de son maître.

ÉDOUARD.

Oui, je sais ce que c'est.

(Il froisse le billet.)

RITAN.

Tu ne lis pas ce billet ?

ÉDOUARD.

A quoi bon ? Il me demande ses mille écus, parbleu ! J'avais promis qu'ils seraient chez lui à neuf heures, et il est midi.

CHRÉTIEN.

Le domestique a dit qu'en revenant de l'hôtel d'*Europe*, il repasserait par ici.

ÉDOUARD, allant s'asseoir à gauche.

C'est bien ! Laisse-nous, Chrétien.

CHRÉTIEN.

C'est que j'ai encore à remettre à monsieur....

ÉDOUARD.

Quoi ?

CHRÉTIEN.

Un autre papier.

ÉDOUARD.

Donne.

CHRÉTIEN.

Celui-ci est timbré.

ÉDOUARD.

Laisse-nous. (Il lit.) Décidément, c'est une malédiction !

RITAN.

Qu'y a-t-il ?

ÉDOUARD.

Il y a que, jusqu'à présent, nous en avons été quittes pour l'éclair ! Voilà la foudre !

RITAN.

Enfin, parle !

ÉDOUARD.

Tu sais, cette affaire de douze cents florins?...

RITAN.

Pour laquelle on te poursuivait?

ÉDOUARD.

On vient d'obtenir à la Chancellerie un décret d'arrestation contre moi.

RITAN.

Diable! ceci devient plus sérieux!

ÉDOUARD, amèrement et se levant.

Oui, cela brûle! Aussi, vois! (Il s'essuie le front et montre sa main mouillée par la sueur.) Allons, il n'y a plus d'autre ressource! Ritan, puis-je compter sur toi?

RITAN.

Parbleu! excepté pour de l'argent. Je suis sans le sou, et il s'écoulera bien trois jours avant qu'une somme assez considérable que j'attends...

ÉDOUARD.

Il ne s'agit point d'argent. Ce matin, j'étais parti pour aller chez mademoislle de Kœnigstein.

RITAN.

Bon! je comprends.

ÉDOUARD.

J'avais promis à mon père de rapporter un oui ou un non; mais, me défiant de ma hardiesse à solliciter de vive voix une pareille réponse, j'avais préparé une lettre. En passant devant la maison de jeu, j'ai pensé que j'avais trente louis dans ma poche, qu'avec ces trente louis et un peu de bonheur, je pouvais faire sauter la banque, et que, si j'avais deux ou trois cent mille écus, je serais bien plus hardi pour parler mariage. Je suis entré... J'ai tout perdu.

RITAN.

Et tu m'as ramené ici?...

ÉDOUARD.

Pour te prier de me rendre un service. Il faut qu'aujourd'hui mon sort se décide. Va chez mademoiselle de Kœnigstein, et remets-lui cette lettre.

RITAN.

Cette lettre?

ÉDOUARD.

Oui.

RITAN.

Cette lettre ! c'est celle du baron de Daunberg !

ÉDOUARD.

C'est vrai. (Avec désespoir.) Tu étais là cette nuit. Pourquoi ne m'as-tu pas dit de ne pas m'entêter sur cette rouge?

RITAN.

Eh ! je te l'ai dit, morbleu ! tu ne m'écoutais pas.

ÉDOUARD.

Pourquoi ne m'as tu pas pris par les cheveux? pourquoi ne m'as-tu pas arraché de la table?

RITAN.

Avec cela que tu es facile à manier, quand tu perds !

ÉDOUARD.

Ah ! tu eusses été mon bon ange !... Ritan, mon ami, j'ai bien envie, pour en finir, de me faire sauter la cervelle.

RITAN.

Beau moyen ! d'ailleurs, tu n'as pas lu cette lettre; peut-être est elle moins pressante que tu ne crois.

ÉDOUARD, lisant.

« Monsieur, vous avez perdu, cette nuit, mille écus contre moi ; ils devaient m'être payés à neuf heures du matin. Il est midi, et j'attends encore. Remettez, je vous prie, les mille écus à mon domestique, qui en payera une dette que j'ai retardée parce qu'elle n'est pas une dette d'honneur. — BARON DE DAUNBERG. » Tu vois... Allons, va chez mademoiselle de Kœnigstein.

RITAN.

La lettre?

ÉDOUARD.

La voici.

RITAN, revenant.

Comptes-tu beaucoup sur cette démarche?

ÉDOUARD.

Que veux-tu dire?

RITAN.

Je veux dire que, criblé de dettes comme tu es, la proposition est non-seulement ridicule, mais encore...

ÉDOUARD.

Achève, voyons.

RITAN.

Ma foi, disons le mot : peu délicate.

ÉDOUARD.

Ritan!...

RITAN.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Je serais de ton avis si ces dettes... ce n'était pour elle que je les eusse faites.

RITAN.

Voilà ce qu'il sera difficile de lui persuader.

ÉDOUARD.

Non, car elle m'aime.

RITAN.

En es-tu bien sûr?

ÉDOUARD.

Quelque chose te fait-il croire le contraire?

RITAN.

Écoute : il me semble qu'une jeune fille qui aime un homme ne permet pas qu'on le persifle devant elle.

ÉDOUARD.

Hein! qui s'est permis cela?

RITAN.

Ah! ma foi, tout le monde, hommes et femmes, à qui mieux mieux.

ÉDOUARD.

Ritan! Ritan! j'aurais besoin qu'on me soutînt, et tu m'écrases.

RITAN.

N'importe, tu comprends, je suis à tes ordres.

ÉDOUARD, prenant son chapeau sur la table.

Non, j'y vais moi-même, et, si je vois un seul de ces jeunes fats qui l'entourent sourire, celui-là aura affaire à moi... Merci, Ritan, attends moi.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Ne sortez pas, monsieur.

ÉDOUARD.

Pourquoi?

CHRÉTIEN.

Ce matin, le juif Salomon est venu, je l'ai mis à la porte.

ÉDOUARD.

Et tu as bien fait.

CHRÉTIEN.

Mais le jugement qu'il avait contre vous est exécutoire, à ce qu'il paraît.

ÉDOUARD.

Bon! il ne nous manquait plus que cela!

CHRÉTIEN.

De sorte que l'on vient d'apporter la contrainte, et que, si vous sortiez, vous pourriez être arrêté.

ÉDOUARD.

Tout à la fois! tout ensemble!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET.

M. Édouard Ruhberg?

ÉDOUARD.

Me voici! que me voulez-vous?

LE VALET.

C'est moi qui suis venu, ce matin, vous apporter une lettre de la part de mon maître, M. le baron de Daunberg.

ÉDOUARD.

Ah! oui, c'est bien, j'enverrai.

LE VALET.

Pardon, monsieur, mais je dois dire alors à M. le baron...?

ÉDOUARD.

Que je lui demande vingt-quatre heures.

LE VALET.

Ah! vingt-quatre heures, cela le contrariera beaucoup. N'importe, je vais lui rendre cette réponse où il est.

ÉDOUARD.

Où est-il?

LE VALET.

Chez la comtesse de Kœnigstein.

ÉDOUARD, à part.

Chez elle?

LE VALET.

Il déjeune avec ces dames.

ÉDOUARD.

Un instant, alors; attendez dans l'antichambre, mon ami, attendez; tout à l'heure je suis à vous.

(Chrétien et le Valet sortent.)

## SCÈNE X

### RITAN, EDOUARD.

RITAN.

Voilà une complication!

ÉDOUARD.

Oui, n'est-ce pas?

RITAN.

Il ne manquera pas de tout dire.

ÉDOUARD.

Si je ne le paye pas; mais, si je le paye, il ne dira rien.

RITAN.

Comment le payer? Je ne puis avant trois jours disposer de mes fonds, et tu n'as pas d'argent.

ÉDOUARD.

Si fait, j'en ai.

(Il sort vivement par la porte qui conduit à la Caisse.)

RITAN, seul un instant.

Eh bien, alors, s'il a de l'argent, pourquoi attendre ainsi le dernier moment?

ÉDOUARD, revenant très-pâle.

Ritan!

RITAN.

Hein?

ÉDOUARD.

Je puis compter sur ton amitié, n'est-ce pas? Et tu crois bien qu'une fois tous ces gens-là payés, ma chance d'être agréé par mademoiselle de Kœnigstein se double?

RITAN.

Sans doute... Mais qu'as-tu?

ÉDOUARD.

Rien!

RITAN.

Rien? Tu es pâle comme un mort et ton front ruisselle de sueur!

ÉDOUARD.

Rien, te dis-je. Attends-moi.

(Il rentre dans la Caisse.)

RITAN.

Si je comprends quelque chose à tout ce manége, je veux que le diable m'emporte!

ÉDOUARD, sortant du cabinet, très-pâle, avec des rouleaux de louis dans les mains.

Voici l'argent.

RITAN.

Édouard!...

ÉDOUARD.

L'argent du majordome, l'argent du juif, l'argent de la traite. Charge-toi de tout cela, Ritan, et, ces gens payés, porte la lettre.

RITAN.

Édouard! d'où te vient cet argent?

ÉDOUARD, fiévreusement.

Que t'importe? C'est moi qui te le donne: c'est moi qui en réponds.

RITAN.

Mais...

ÉDOUARD.

Va, cours, mon ami; hâte-toi, comme si ton âme était en danger.

RITAN.

Mais... cependant...

ÉDOUARD.

Va, te dis-je! va! chaque minute de retard m'est mortelle.

(Il le pousse dehors.)

## SCÈNE XI

ÉDOUARD, puis CHRÉTIEN.

Édouard tombe anéanti sur une chaise; puis, s'apercevant que la porte de la Caisse est restée ouverte, il court la fermer; faisant ensuite quelques pas, il se trouve devant la glace.

ÉDOUARD.

En effet, il ne se trompait pas, je suis pâle!

CHRÉTIEN, effaré.

Monsieur!

ÉDOUARD.

Eh bien?

CHRÉTIEN.

Il paye!

ÉDOUARD.

Qui?

CHRÉTIEN.

M. Ritan. Il paye le juif, il paye le valet de chambre; il a des rouleaux d'or plein les mains.

ÉDOUARD.

Après?

CHRÉTIEN.

Monsieur, monsieur, d'où cet argent vient-il?

ÉDOUARD, poussant Chrétien et passant devant lui.

Silence!... Frédéric Alden!... Pas un mot sur ta vie, malheureux!

FRÉDÉRIC.

Bonjour, Édouard.

CHRÉTIEN, à part, sortant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

## SCÈNE XII

FRÉDÉRIC, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah! c'est vous?

FRÉDÉRIC, étonné.

Vous?

ÉDOUARD.

Non, toi... Pardon.

(Il se laisse tomber sur un fauteuil.)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, mon cher Édouard, une bonne nouvelle!

ÉDOUARD.

Laquelle?

FRÉDÉRIC.

Je viens de sauver la vie à un homme!

ÉDOUARD.

Et tu appelles cela une bonne nouvelle?

FRÉDÉRIC.

Comment?

ÉDOUARD.

Je veux dire qu'il y a des moments où la vie ne mérite pas qu'on se donne la peine de la sauver.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon client ne pensait pas comme toi.

ÉDOUARD.

Ton client?

FRÉDÉRIC.

Oui, le vieux Sivert, le receveur d'Heildelberg, celui dans la caisse duquel on avait reconnu un déficit de quinze mille francs. N'as-tu donc pas entendu parler de cette terrible affaire?

ÉDOUARD.

Si fait, je crois...

FRÉDÉRIC, allant poser son chapeau sur la cheminée.

Ah! la défense n'était pas facile. Depuis quelque temps, ces sortes de crimes deviennent si fréquents, que le grand-duc a fait décréter la peine de mort pour le vol dans les caisses publiques.

ÉDOUARD, se levant.

La peine de mort?... Au fait, cela vaut mieux... quoique...

FRÉDÉRIC.

Quoique?...

ÉDOUARD.

Quoique l'homme qui prend de l'argent dans une caisse ne soit pas toujours un voleur.

FRÉDÉRIC.

Ah! par exemple!

ÉDOUARD.

Sans doute. Le vieux Sivert, ton client, avait peut-être l'intention de remettre, le lendemain, dans la caisse, cette somme qu'il avait prise.

FRÉDÉRIC.

Mais, mon cher, avec de pareils accommodements, le premier coquin venu disposera de l'argent de l'État pour ses plaisirs ou ses besoins.

ÉDOUARD.

Il n'en est pas moins vrai que ton client a été acquitté.

FRÉDÉRIC.

C'est-à-dire qu'il a été condamné aux galères, au lieu d'être condamné à mort.

ÉDOUARD.

Malheureux! et tu appelles cela avoir gagné ton procès?

FRÉDÉRIC.

Mais de quelle humeur es-tu donc aujourd'hui? qu'as-tu?

ÉDOUARD.

Moi? Rien... Au revoir, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Édouard!

ÉDOUARD, à part, sortant.

Les galères! les galères!

## SCÈNE XIII

### FRÉDÉRIC, MADAME RUHBERG, CHARLOTTE.

FRÉDÉRIC, qui est remonté vers le fond, en regardant s'éloig. er Édouard.

Mais qu'a-t-il donc?

MADAME RUHBERG.

Monsieur Frédéric, je croyais Édouard avec vous.

FRÉDÉRIC.

Il y était en effet, madame; mais il est monté dans sa chambre.

MADAME RUHBERG.

Dans quelle situation d'esprit était-il?

FRÉDÉRIC.

Il m'a paru fort agité, et j'allais vous demander la cause de cette agitation.

MADAME RUHBERG.

Un cœur aimant est souvent trompé dans ses espérances, monsieur Frédéric.

CHARLOTTE.

Tout le monde n'est pas aussi heureux que nous.

FRÉDÉRIC.

Peut-être aussi à ses douloureuses préoccupations vient-il d'ajouter des tourments.

CHARLOTTE, bas.

lence devant ma mère !

FRÉDÉRIC, bas, à Charlotte, qu'il prend à part.

Charlotte, la première chose dont nous nous occuperons, c'est de le débarrasser de tous ces tracas d'argent.

CHARLOTTE.

Oh! mon Frédéric, que vous êtes bon!

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, RUHBERG, ALDEN, puis EDOUARD.

ALDEN, descendant entre ses enfants.

Bravo, enfants! bravo! Les pères font les affaires, les jeunes gens font l'amour, chacun est dans son emploi. Comment cela s'est-il passé au palais, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Mon père, embrassez-moi : j'ai sauvé aujourd'hui la vie d'un homme. Croyez-moi, Charlotte, c'est une belle dot à apporter à une femme le jour des fiançailles !

ALDEN.

Allons, monsieur Ruhberg, allons faire ce soir ce que nous aurions dû faire ce matin, si nous n'avions pas perdu notre temps à marier ces enfants.

ÉDOUARD, entrant, à part.

Mon père et M. Alden !

MADAME RUHBERG, l'apercevant.

C'est lui, enfin !

RUHBERG.

Ah! te voilà revenu ?

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

RUHBERG.

Que s'est-il passé?

ÉDOUARD.

Je vous dirai tout cela quand nous serons seuls.

ALDEN.

Allons, allons, venez... L'heure du dîner approche, et je suis aussi réglé dans mes repas que vous l'êtes dans vos comptes.

(Ils entrent dans le cabinet.)

## SCENE XV

LES MÊMES, hors ALDEN et RUHBERG.

ÉDOUARD les suivant des yeux avec inquiétude.

Où vont-ils?

MADAME RUHBERG.

Édouard!

ÉDOUARD.

Ma mère?

MADAME RUHBERG.

Eh bien, oui ou non?

ÉDOUARD, très-agité et distrait.

Je ne sais pas encore. Ritau est-il revenu?

MADAME RUHBERG.

Non; pourquoi cela?

ÉDOUARD.

C'est lui que j'ai chargé de la demande. (A voix basse.) Charlotte, où vont-ils donc?

CHARLOTTE.

Qui?

ÉDOUARD.

Le père et M. Alden?

CHARLOTTE, riant.

Ils étaient si émus du bonheur de Frédéric et du mien, que, pour se remettre de leur émotion, ils sont allés vérifier la caisse.

ÉDOUARD, très-pâle.

Vérifier la caisse?

CHARLOTTE.

Oui; c'est aujourd'hui le 5, jour de vérification.

ÉDOUARD, à part.

Malheur ! je l'avais oublié !

ALDEN, dans le cabinet.

Au secours ! au secours !

MADAME RUHBERG.

Mon Dieu !

CHARLOTTE.

Qu'y a-t-il ?

FRÉDÉRIC.

C'est la voix de mon père !

ÉDOUARD.

Je suis perdu !

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, ALDEN.

ALDEN.

Frédéric, un médecin, vite ! vite ! Va, cours et reviens avec lui.

FRÉDÉRIC.

Un médecin, et pourquoi ?

ALDEN.

Pas de questions ! va !

FRÉDÉRIC.

J'y cours.

(Il sort.)

MADAME RUHBERG.

Qu'a donc mon mari ?

CHARLOTTE.

Qu'a donc mon père ?

ALDEN, à Charlotte.

Du vinaigre, des sels, mon enfant ! et, pour l'amour de Dieu, ne laissez entrer personne que le docteur et moi dans la chambre de votre père.

CHARLOTTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle disparaît un moment par la droite.)

MADAME RUHBERG.

Mais qu'y a-t-il ?

ALDEN.

Il y a?... Je vais vous le dire, ce qu'il y a. Il y a qu'il manque cinq mille écus dans la caisse de votre mari.

ÉDOUARD, tombant dans un fauteuil près du piano.

Ah!...

MADAME RUHBERG.

Dites-vous vrai, monsieur?

ALDEN.

Oui, par malheur. Il manque mille louis d'or, et, quand il a vu cela, votre mari est tombé évanoui.

(Charlotte rentre.)

ÉDOUARD, à part.

Mon père!...

CHARLOTTE.

Je veux le voir, monsieur, je veux le voir.

ALDEN.

Silence, enfant!... (A madame Ruhberg.) Approchez, madame.

MADAME RUHBERG.

Que me voulez-vous, et pourquoi me parler ainsi?

ALDEN.

Où est cet argent?

MADAME RUHBERG.

Vous me demandez cela, à moi?

ALDEN.

Oui, je le demande à vous; car vous le savez. Remettez cette somme dans la caisse de votre mari, et je n'ai rien vu.

MADAME RUHBERG.

Moi?

ALDEN.

C'est un vol domestique. La caisse n'est ni faussée ni brisée.

## SCÈNE XVII

Les Mêmes, FRÉDÉRIC, rentrant.

FRÉDÉRIC.

Quelle caisse?

ALDEN.

La caisse publique. Cinq mille écus manquent... Où est le médecin?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai fait conduire près de M. Ruhberg.

MADAME RUHBERG.

Mon mari!

ALDEN, l'arrêtant.

Je vous dis de rester, madame; vous n'avez pas besoin là.

FRÉDÉRIC, à son père.

Cinq mille écus dans la caisse publique! Et connaît-on le voleur?

ALDEN, regardant madame Ruhberg.

On le soupçonne, du moins.

MADAME RUHBERG, comme si un éclair lui traversait l'esprit.

Ah!

ALDEN.

Je vous disais bien que vous savez qui a pris les cinq mille écus.

MADAME RUHBERG.

Monsieur, ne nous perdez pas.

ALDEN.

Les cinq mille écus! les cinq mille écus, vous dis-je! Oh! j'arracherai son honneur de vos mains, ne fût-ce que pour le rendre à son cadavre!

MADAME RUHBERG.

Monsieur!...

FRÉDÉRIC.

Mais, mon père, qui soupçonnez-vous?

ALDEN.

Regarde cette femme au front, et tu connaîtras la coupable.

ÉDOUARD, avec explosion, se jetant en avant.

Vous mentez, monsieur! le coupable, c'est moi.

ALDEN.

Vous?...

FRÉDÉRIC et CHARLOTTE.

Malheur!

ÉDOUARD.

Oui, poussé par le destin, harcelé par la fatalité, tenté par

le démon, j'ai pris l'argent. Le coupable est devant vous, monsieur; que la justice fasse de moi ce qu'elle voudra.

ALDEN.

Viens, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

M'en aller! pourquoi cela, mon père?

ALDEN.

Parce que tu n'as plus rien à faire ici.

CHARLOTTE.

Monsieur!

ALDEN.

Je casse le mariage.

CHARLOTTE.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Jamais!

ALDEN.

Je ne veux pas que tu deviennes le beau-frère de cet homme et le fils de cette femme.

ÉDOUARD.

Monsieur, méprisez-moi, torturez-moi, dénoncez-moi, je mérite tout; mais n'insultez pas ma mère... ou tremblez!

FRÉDÉRIC, se jetant au-devant de lui.

Édouard!...

MADAME RUHBERG.

Mon fils!...

CHARLOTTE.

Mon frère!

ALDEN.

C'est bien; menace, comme si tu étais un honnête homme... Misérable!

ÉDOUARD.

Oui, à moi, à moi, tant que vous voudrez; mais pas un mot à ma mère.

## SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RUHBERG, paraissant, pâle et défait, sur le seuil de son cabinet.

RUHBERG.

Édouard!

ÉDOUARD, allant tomber aux genoux de son père.

Mon père, maudissez-moi !

---

# ACTE TROISIÈME

Même décoration. Une malle posée sur deux chaises.

## SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, MADAME RUHBERG.

MADAME RUHBERG, assise, embrassant Charlotte, qui est à genoux devant elle.

Pauvre enfant ! tu étais au comble de la joie, au sommet du bonheur, et je t'ai précipitée du haut de ta joie et de tes espérances ; car il avait raison, vois-tu, cet homme, lorsqu'il disait que c'était moi qui avais pris les mille louis dans la caisse de ton père.

CHARLOTTE.

Ma mère ! ma mère ! ne parlez pas ainsi, vous me désespérez.

MADAME RUHBERG.

Tu allais épouser un homme que tu aimais, et le père de cet homme ne veut plus de toi pour sa fille. Je te lègue la misère pour héritage.

CHARLOTTE.

Ah ! ma mère ! ma mère ! ne parlons plus de Frédéric. Je renonce à lui pour rester près de vous, je ne veux pas vous quitter, non, jamais ! Ne suis-je donc pas votre fille ? Je n'ai rien à partager avec vous, je le sais, que mon cœur. Ma mère, ne repoussez pas mon cœur !

MADAME RUHBERG.

Et c'est toi qui me dis cela, toi, Charlotte, à qui j'ai préféré ton frère. Oh ! mon enfant ! Dieu fasse de toi une mère plus juste et plus heureuse que je ne l'ai été !

## SCÈNE II

### Les Mêmes, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Madame!

MADAME RUHBERG.

Ah! c'est vous, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Oui, madame.

MADAME RUHBERG.

Le docteur?

CHRÉTIEN.

Il est parti.

MADAME RUHBERG.

Que lui avez-vous dit pour motiver l'évanouissement de M. Ruhberg?

CHRÉTIEN.

Je lui ai dit qu'une lettre était arrivée de Berlin, venant du frère de madame, et annonçant un grand malheur. J'ai dit la même chose à tous les gens de la maison.

MADAME RUHBERG.

Bien, mon ami.

CHARLOTTE.

Mais mon père ne nous a-t-il donc pas demandées?

CHRÉTIEN.

Si fait, mademoiselle; il m'a dit: « Aussitôt que le médecin sera parti, préviens ma fille et ma femme que je désire les voir. »

CHARLOTTE.

Allons, ma mère, montons près de lui.

MADAME RUHBERG.

Oh! que vais-je lui répondre?... Viens, ma fille, viens!

(Elles sortent.)

## SCÈNE III

### CHRÉTIEN, puis ÉDOUARD.

CHRÉTIEN.

Allons, maintenant, achevons d'exécuter les ordres de monsieur.

(Il sort un instant. Édouard paraît, venant du jardin; pâle et accablé de tris-

tesse, il va s'asseoir à côté de la porte de son père. Chrétien rentre, apportant des habits qu'il met dans la malle.)

ÉDOUARD.

Chrétien!

CHRÉTIEN.

Monsieur?

ÉDOUARD.

As-tu revu mon père?

CHRÉTIEN.

Je viens de le quitter.

ÉDOUARD.

Que fait-il?

CHRÉTIEN.

Hélas!...

ÉDOUARD.

Est-il toujours aussi pâle qu'il était?

CHRÉTIEN.

Davantage!

ÉDOUARD.

Alors, il ne reprend pas ses forces?

CHRÉTIEN.

Non.

ÉDOUARD.

Qu'a dit le docteur?

CHRÉTIEN.

Que c'est grave!

ÉDOUARD.

Que fais-tu donc?

CHRÉTIEN.

Vous voyez...

ÉDOUARD.

Ce sont mes effets que tu places dans cette malle?

CHRÉTIEN.

Oui.

ÉDOUARD.

Pourquoi?

CHRÉTIEN.

Monsieur l'a ordonné ainsi. Il m'a dit : « Enlève toutes les armes, tous les couteaux, ferme la maison, emballe les effets

de mon fils. » Puis, en pleurant, il ajouta doucement : « Dis-lui surtout que je lui défends de se tuer. »

ÉDOUARD, cachant sa tête entre ses mains.

Oh ! pauvre père !

CHRÉTIEN.

Oui, pauvre père !

ÉDOUARD.

Chrétien, il faut que je lui parle !

CHRÉTIEN.

Oh ! monsieur, c'est impossible !

ÉDOUARD.

Pourquoi ?

CHRÉTIEN.

Il ne veut pas vous voir.

ÉDOUARD.

Il m'a en horreur ?...

CHRÉTIEN.

Non, il vous aime trop, au contraire.

(On entend sonner.)

ÉDOUARD.

On sonne !

CHRÉTIEN.

Permettez que j'aille ouvrir, monsieur ; j'ai éloigné tout le monde.

(Il sort.)

## SCÈNE IV

ÉDOUARD, puis LE BARON DE RITAN.

ÉDOUARD.

C'est, sans doute, Ritan. Si la nouvelle était bonne, tout pourrait encore s'arranger... (Voyant entrer le Baron, et courant à lui.) Ah ! c'est toi, mon ami ; viens vite, viens !

RITAN.

Je t'ai fait attendre ?

ÉDOUARD.

Peu importe, puisque te voilà.

RITAN.

Qu'as tu, et pourquoi ce trouble?

ÉDOUARD.

Laissons cela. La réponse?

RITAN.

Je l'ai ; mais...

ÉDOUARD.

Donne, alors.

RITAN.

Auparavant, dis-moi...

ÉDOUARD.

La réponse? la réponse?

RITAN.

Le mariage de ta sœur...

ÉDOUARD.

Mais tu veux donc me tuer ! La réponse?

RITAN.

Mais, auparavant, que diable, écoute-moi!

ÉDOUARD.

J'écoute.

RITAN.

Les Kœnigstein sont de vieille noblesse, très-délicate en matière d'alliance, et le mariage de ta sœur avec un avocat...

ÉDOUARD.

Eh bien?

RITAN.

Les choque.

ÉDOUARD.

Cet avocat, aujourd'hui même, a sauvé la vie d'un homme Ritan, voilà ses titres de noblesse.

RITAN.

Enfin, que veux-tu! ce sont des préjugés, je le sais...

ÉDOUARD.

Mais la réponse? la réponse?

RITAN.

Mon ami, crois bien que je souffre avec toi, et que la ré ponse, si elle était telle que je la désire...

ÉDOUARD.

Elle refuse?

RITAN.

Ce billet...

ÉDOUARD, lui arrachant le papier des mains.

Donne! (Il l'ouvre et lit.) « Monsieur, M. le baron de Ritan

m'a transmis votre singulière lettre... » Tiens, lis toi-même, Ritan ; la tête me tourne, j'ai un nuage devant les yeux, je n'y vois plus.

RITAN, lisant.

« ... Votre singulière lettre... Je ne puis, je vous l'avoue, comprendre une pareille proposition. Quelques innocentes plaisanteries ne vous ont donné aucun droit... »

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Non, il n'y a pas cela !

RITAN.

Vois.

ÉDOUARD.

Oh ! mon Dieu ! Allons, continue.

RITAN.

« Quelques innocentes plaisanteries ne vous ont donné aucun droit de vous croire aimé ; mais, comme, avec cette bonne opinion que vous paraissez avoir de vous-même, vous pourriez me compromettre, je vous prie, monsieur, à l'avenir, de ne plus honorer notre maison de vos visites. »

ÉDOUARD.

Est-ce tout?

RITAN.

Oui.

ÉDOUARD.

Oh! c'est impossible! Cette lettre, elle l'a écrite pour ses parents, pour son père, son frère. Tu en as une autre...

RITAN.

Elle était seule, et personne ne la contraignait.

ÉDOUARD.

Ritan, je suis sûr que tu as autre chose que cette lettre!

RITAN.

Autre chose, oui ; mais j'avoue que j'hésitais...

ÉDOUARD.

Tu hésitais! et pourquoi? Tu ne sais donc pas que ma vie est suspendue à ce message.

RITAN.

Tu comprends que, chargé de tes intérêts, je ne me suis pas laissé battre ainsi.

ÉDOUARD.

Cher Ritan, va !

RITAN.

Je lui ai dit les sacrifices que tu avais faits pour elle...

ÉDOUARD.

Bien.

RITAN.

Et auxquels elle pouvait mesurer ton amour.

ÉDOUARD.

Et qu'a-t-elle répondu ?

RITAN.

« Ah ! pauvre garçon ! a-t-elle dit ; qui pouvait se douter de cela ? Il jouait comme un millionnaire ! C'est autre chose. »

ÉDOUARD.

Ah ! tu vois !

RITAN.

Alors...

ÉDOUARD.

Alors ?...

RITAN.

Elle a été à son secrétaire.

ÉDOUARD.

Et elle t'a donné une seconde lettre?

RITAN.

Non. Elle a voulu me donner... un rouleau d'or.

ÉDOUARD.

Un rouleau d'or? de l'or pour mon âme perdue, pour mon père assassiné? Oh! la misérable! oh! l'infâme!...

(Il prend son chapeau.)

RITAN, l'arrêtant.

Où vas-tu?

ÉDOUARD.

Lui donner quittance.

RITAN.

Edouard! Édouard!

ÉDOUARD.

Laisse-moi! laisse-moi! (Apercevant Ruhberg, qui sort de sa chambre.) Mon père! mon père!

RITAN, à Ruhberg.

Monsieur! monsieur! au nom du ciel, retenez votre fils.

RUHBERG.

Laissez-nous.

RITAN.

Monsieur...

(Il s'incline et sort.)

## SCÈNE V

### RUHBERG, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, tombant à genoux.

Pitié, pitié pour moi, mon père!

RUHBERG.

Relevez-vous, et regardez-moi.

ÉDOUARD.

Mon père, je n'ose!

RUHBERG.

Oui, cela vous est difficile, je comprends, de regarder le visage d'un honnête homme!

ÉDOUARD.

Soyez miséricordieux, mon père!

RUHBERG.

Oh! vous m'avez cruellement traité, et toutes les joies du monde, en supposant que le monde pût me garder encore des joies, toutes les joies du monde ne me rendraient pas les forces que vous m'avez prises aujourd'hui.

ÉDOUARD.

Malheur! malheur sur moi, alors!

RUHBERG.

Voilà ma récompense pour mes angoisses à son chevet, lorsque, enfant, il était malade; pour mes insomnies, quand, jeune homme, il commençait à déserter la maison et que je passais les nuits à l'attendre; pour mes cheveux blanchis dans la terreur de ce qui arrive aujourd'hui... Oh! Ldouard, Édouard! tu aurais pu mieux me récompenser.

(Il tombe sur un fauteuil.)

ÉDOUARD, toujours à genoux.

Oui! oui! vous avez raison, mon père; repoussez le fils indigne, maudissez l'enfant ingrat qui, en échange de tout votre amour, vous rend le crime et la honte.

RUHBERG.

Édouard, vous allez partir ce soir même, nous ne nous reverrons plus,

ÉDOUARD, se relevant.

Ne plus vous revoir, mon père! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

RUHBERG.

Plus dans ce monde, du moins.

ÉDOUARD.

Vous quitter, prendre la fuite, quand c'est moi...? Non! Vous n'y songez pas. C'est impossible.

RUHBERG, se levant.

Il le faut, je l'exige!

ÉDOUARD, retombant à genoux.

Mais qu'allez-vous devenir?

RUHBERG.

Moi? Je deviendrai ce que deviennent les dépositaires infidèles.

ÉDOUARD.

Ne dites pas cela, je vous en prie, mon père, ne dites pas cela!

RUHBERG.

Frédéric consentira peut-être à plaider pour moi, comme il a plaidé pour le vieux Sivert.

ÉDOUARD.

Mon père!

RUHBERG.

D'ailleurs, quelque chose qui arrive, le grand-duc est bon, il aura pitié d'un vieillard.

ÉDOUARD, se relevant.

Oh! non, non, cela ne sera pas ainsi; je cours me dénoncer, dire que je suis coupable, et...

RUHBERG.

Et...?

ÉDOUARD.

Et je me tue!

RUHBERG.

Malheureux! voilà justement ce que je ne veux pas. Si vous vous tuez, où sera le repentir? Si tu te tues, où sera l'expiation? Non. Il faut vivre, il faut lutter, il faut forcer les hommes à mettre la chose commise sur le compte de la jeunesse et des passions folles; il faut leur dire : « J'ai été perdu par l'ardeur du jeu, par une ambition insensée, par un amour fatal. Jeune, faible, j'ai payé ma dette au mauvais génie; je suis tombé, et mon honneur m'a suivi dans ma chute;

mais je me suis relevé!... Soutenu par le repentir et l'espérance, deux anges de Dieu, je me suis relevé et j'ai traversé, pour arriver à des régions plus sereines, ces régions mauvaises. Me voici maintenant plus grand parce que j'ai été abaissé ; plus fort, parce que je me suis repenti; meilleur, parce que j'ai été éprouvé. »

ÉDOUARD.

Oui, oui, mon père, ce serait beau, ce serait grand ! Mais vous ? mais vous?

RUHBERG.

Moi, je n'ai plus que quelques jours à vivre; moi, je suis le passé; toi, tu es l'avenir.

(Il tombe à demi évanoui dans un fauteuil.)

ÉDOUARD, se jetant au cou de son père.

Ah ! mon père! Au secours! au secours!

## SCÈNE VI

Les Mêmes, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Qu'y a-t-il, mon Dieu?

ÉDOUARD, à genoux.

Mon père est mort! mon père est mort! et c'est moi qui l'ai tué.

## SCÈNE VII

Les Mêmes, MADAME RUHBERG, ALDEN, FRÉDÉRIC.

ALDEN, saisissant le bras d'Édouard.

Plus loin! plus loin! Vous n'êtes pas digne de baiser les genoux de cet homme.

ÉDOUARD.

Sauvez mon père, et vengez-vous sur moi.

ALDEN.

C'est ce qui me ramène ici.

ÉDOUARD.

Oh ! monsieur, monsieur, votre cruauté est ma consolation. Mon père veut que je parte, libre, impuni, moi son meur-

trier! Ne souffrez pas cela... Dénoncez-moi, monsieur, dénoncez-moi! et peut-être déjà l'avez-vous fait?

ALDEN.

Eh bien, quand cela serait?

ÉDOUARD.

Oh! je vous bénirais à genoux.

MADAME RUHBERG.

Mais, moi, monsieur, moi, je vous demanderais compte de mon enfant, qu'on pouvait sauver et que vous auriez perdu.

(Édouard va s'appuyer sur la cheminée avec désespoir.)

ALDEN.

Qu'on pouvait sauver! Comment? Essayez un peu de le sauver, vous! Est-ce avec votre fortune? Vous l'avez mangée. Est-ce avec l'aide de vos amis? Vos amis, où sont-ils? Cherchez, appelez-les à votre aide, demandez-leur mille louis; et, s'ils viennent, s'ils accourent, s'ils vous donnent la somme, je ne dis plus rien. Remettez la somme dans la caisse, et je n'ai rien vu.

MADAME RUHBERG.

Oh! vous savez bien que ce que vous demandez là est impossible!

ALDEN.

Ainsi, partout la misère, partout la honte, nulle part le salut!

FRÉDÉRIC, s'approchant de son père.

Mon père, ce que vous faites là est mal. Au lieu de guérir le malade, vous le tuez; au lieu d'être juste, vons êtes cruel. C'est moi, c'est moi, votre fils, qui vous dis cela.

ALDEN.

Et, moi, je te dis que, puisque la misère conduit à ce que tu vois, je ne veux pas pour mon fils d'une fille pauvre, et c'est pour cela que... (Faisant signe à Charlotte.) Viens ici, mon enfant!... (Charlotte passe à sa gauche et Frédéric à sa droite.) C'est pour cela que je donne à Charlotte ce portefeuille, qui contient deux mille louis... Elle, elle-même, de son innocente main, elle replacera les mille louis dans la caisse de son père; les mille autres seront sa dot. Seulement, vous l'avez dit, mes enfants, vous me nourrirez, vous aurez soin de moi; car je n'ai plus rien.

TOUS.

Ah! monsieur Alden!

MADAME RUHBERG.

Vous nous sauvez!

RUHBERG.

Mon ami!

ÉDOUARD, à part.

Oh! que l'homme est grand lorsqu'il est à votre image, ô mon Dieu!

ALDEN, désignant Édouard.

Et... il partira!

(Édouard, resté près de la cheminée, regarde son père, qui marche vers lui lentement et semble attendre sa réponse.)

ÉDOUARD.

Oui, oui, monsieur Alden, j'obéirai.

(Passant devant Frédéric, qui est au fond du salon et qui lui serre la main, Édouard embrasse sa sœur, puis sa mère, qui s'est élancée vers lui.)

MADAME RUHBERG, sanglotant.

Mon fils!

ÉDOUARD s'approche d'Alden, resté seul à droite, et, avançant vers lui sa main avec crainte, le regard suppliant.

Monsieur Alden, donnez-moi votre main.

(Alden le regarde un moment en silence et retire froidement sa main.)

ÉDOUARD accablé, va s'incliner devant son père, qui se trouve à l'autre extrémité du salon.

Votre benédiction, mon père.

RUHBERG, maîtrisant son émotion.

Quand vous l'aurez méritée.

(Édouard se relève péniblement. Alden, qui, du regard, a fortifié la résolution de Ruhberg, remonte vers Frédéric et Charlotte, qui pleure. Chrétien paraît à la porte avec les effets de voyage : madame Ruhberg le supplie de veiller sur son fils. Édouard s'éloigne lentement de son père, fixant toujours sur lui un regard désolé; puis, tandis qu'Alden, qui s'est rapproché de Ruhberg, lui serre la main pour soutenir son courage, Édouard, suffoqué par la douleur, se jette dans les bras de sa sœur et de sa mère.

---

# ACTE QUATRIÈME

A Munich. — Les bureaux du ministère. Salon à pans coupés; cinq portes, une table à gauche.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

MEYER, déchiquetant une plume; LE CONSEILLER BEZANETTI.

LE CONSEILLER, entrant.

Ah! bonjour, Meyer!

MEYER.

Votre humble serviteur, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER.

Le ministre est-il dans son cabinet?

MEYER.

Je le crois.

LE CONSEILLER.

Vous le croyez?

MEYER.

Sans doute! Comment voulez-vous que je sois sûr de cela?

LE CONSEILLER.

En y entrant, parbleu!

MEYER.

Entrez-y, alors.

LE CONSEILLER, à lui-même.

Oh! oh! qu'a donc ce matin M. le valet de chambre en titre? (Il va à la porte et essaye de l'ouvrir.) La porte de communication fermée en dedans!... que signifie cela?

MEYER.

Que, selon toute apparence, le ministre est enfermé avec le nouveau favori.

LE CONSEILLER.

Encore!

MEYER.

Monsieur le conseiller, il se trame quelque chose contre nous.

LE CONSEILLER.

D'où te vient ce soupçon?

MEYER.

Hier, le secrétaire était, comme aujourd'hui, enfermé avec Son Excellence. J'allais et venais comme de coutume dans le cabinet, essayant d'attraper par-ci, par-là, quelques bribes de la conversation : le ministre m'a dit de sortir.

LE CONSEILLER.

Eh bien?

MEYER.

Monsieur le conseiller, il y a trente ans que je suis valet de chambre de M. de Walden, premier ministre de Sa Majesté le roi de Bavière; j'ai vu dans le cabinet de mon maître des comtes, des princes, des archiducs d'Autriche; voilà la première fois que l'on me dit de sortir.

LE CONSEILLER.

Oh! oh!... Et de quoi parlait-on, Meyer? car tu dis avoir saisi par-ci, par-là, quelques bribes de la conversation, et je te connais, tu es assez intelligent pour avoir reconstruit la phrase entière.

MEYER.

On parlait... Tenez, c'est une honte, monsieur le conseiller, que l'on parle de pareilles choses sans vous consulter. On parlait de supprimer les jeux.

LE CONSEILLER.

Ah! oui, qui sont donnés à ton beau-père, et dans lesquels tu as un intérêt?

MEYER.

Oh! monsieur, un intérêt bien minime : la moitié!

LE CONSEILLER.

C'est grave cela, Meyer; c'est grave.

MEYER.

Depuis que ce nouveau secrétaire, ce M. Stevens est ici, on n'entend plus que ces mots : économies à faire, progrès à encourager, abus à détruire. Monsieur le conseiller, si l'on détruit les abus, de quoi vivront les honnêtes gens?...

LE CONSEILLER.

Meyer, vous venéz de dire un mot bien profond... Chut!

MEYER.

Soyez sans inquiétude, c'est le maître de chapelle; il est des nôtres.

## SCÈNE II

LES MÊMES, NEBEL.

NEBEL, le visage épanoui.

Eh! voilà ce cher conseiller aulique...

LE CONSEILLER.

Meyer, veillez à ce qu'on ne puisse nous entendre.

NEBEL.

Et qui donc se défie de nous?

LE CONSEILLER.

Le nouveau venu!

NEBEL.

Oh! ce cher M. Stevens. Je l'ai rencontré chez madame la comtesse Sophie.

LE CONSEILLER.

Et il vous a fait mille amitiés?

NEBEL.

Non; je me serais douté de quelque chose. Au contraire, il n'a pas paru faire attention à moi. Ce n'est point comme cela que l'on se conduit d'ordinaire dans ce pays-ci quand on veut du mal aux gens.

LE CONSEILLER.

Vous jugez de lui par nous autres gens de cour; mais le secrétaire n'a pas encore les habitudes du terroir. Et où les aurait-il prises? Un aventurier...

MEYER.

Silence! voici Chrétien, son domestique.

## SCÈNE III

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

NEBEL.

Eh! bonjour, Chrétien! Et ce cher M. Édouard Stevens, va-t-il bien, ce matin?

CHRÉTIEN.

Oui.

NEBEL.

Peut-on lui présenter ses civilités?

CHRÉTIEN.

Non.

NEBEL.

Il est donc absent?

CHRÉTIEN.

Oui.

(Il sort par la gauche.)

LE CONSEILLER.

Ce n'est point par lui que vous apprendrez...

NEBEL.

Non; mais j'ai découvert quelque chose d'un autre côté... Ce Stevens est entré comme simple ouvrier dans la fabrique de M. Blum, aux environs de Stuttgart. D'où diable venait-il? On l'ignore : il vivait seul et ne parlait à personne. Quoi qu'il en soit, à force de persévérance et de travail, il devint contre-maître dans la maison, puis commis principal, puis véritable chef de l'établissement. C'est alors que le baron Karl, le fils du premier ministre, frappé de son intelligence, l'amena à Munich pour en faire d'abord un employé, puis un ami, puis le secrétaire intime de son père...

LE CONSEILLER.

Puis notre maître à tous; car, ne vous y trompez pas, Nebel, cet homme dispose à son gré de l'esprit de Son Excellence. Il éblouit les gens sérieux par son application aux affaires, les badauds par la variété de ses connaissances. A un Français, il citera des vers de Corneille; avec un Anglais, il discutera, en anglais, sur les mérites de Pitt ou de Fox. Bref, cet homme, en se faisant universel, touche à toutes les positions, les menace toutes, et ne laisse à chacun de nous d'autre alternative que de lutter contre sa fortune ou de se voir perdu sans retour.

NEBEL.

Permettez! permettez! Il peut savoir le français sur le bout du doigt, parler anglais comme Canning ou lord Brougham; mais, parbleu! je le défie bien de jouer du violon!

MEYER.

Vous vous trompez, monsieur Nebel, il en joue.

NEBEL.

Ah! bah!

MEYER.

Et d'une façon si distinguée, qu'hier, chez le ministre, la

comtesse Louise, sa nièce, étant au piano, M. Stevens l'a accompagnée avec tant d'âme et de talent, que tout le monde disait : « Quel bonheur que M. Nebel ne soit pas venu! »

LE CONSEILLER, riant.

Ah! ah!

NEBEL.

Un moment! vous n'allez pas me faire accroire qu'il renonce à la position de secrétaire du ministre pour solliciter ma place de maître de chapelle?

MEYER.

Non; mais peut-être celle de maître de chant de la comtesse Sophie, qui a cent mille écus de dot.

NEBEL.

Cent mille écus?

MEYER.

Tout autant.

NEBEL.

Donnés par la famille?

LE CONSEILLER.

Ou par Son Excellence, dont elle est en quelque sorte la fille adoptive.

MEYER.

On ne sait pas au juste. L'histoire de la comtesse Sophie est un roman mystérieux, une énigme dont personne n'a la clef. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'époque où le ministre partit subitement pour l'aller chercher, ce fut une lettre de Fribourg qui décida son départ. A force de tourner cette lettre, de la retourner, d'appuyer dessus, de la faire bâiller, je parvins à savoir qu'elle était du comte de Moroff, un vieil ami de mon maître; mais je n'en ai jamais su davantage.

NEBEL.

Messieurs! messieurs! dans l'intérêt public d'abord, et dans le nôtre ensuite, il faut savoir quel est ce Stevens, d'où il vient, connaître sa famille. Un homme si ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs, si rigide envers lui-même, si soupçonneux à l'égard des autres, si intègre, si vertueux, doit avoir quelque chose à se reprocher.

LE CONSEILLER.

Nebel, je le répète, vous êtes très-fort.

NEBEL.

C'est à vous à nous aider dans nos recherches, mon cher Meyer.

MEYER.

Comment cela?

NEBEL.

Ne loge-t-il pas ici?

MEYER.

Eh bien?

LE CONSEILLER.

Ne reçoit-il pas de lettres?

MEYER.

Après?

NEBEL.

En les tournant, en les retournant, en appuyant dessus, en les faisant bâiller, comme vous avez fait pour celle du comte de Moroff, ne serait-il pas possible...?

MEYER.

Messieurs, j'y ai bien pensé; mais...

LE CONSEILLER.

Mais?...

MEYER.

Le croiriez-vous? on se défie de moi!

NEBEL.

Ah! voilà qui est injuste.

MEYER.

Et ce vieux drôle de Chrétien, le valet de chambre du Stevens, est toujours là quand les dépêches arrivent.

LE CONSEILLER.

Peut-être, en guettant le courrier tous les jours...

NEBEL.

Avec persévérance...

LE CONSEILLER.

On parviendrait...

NEBEL, *tirant sa montre.*

Neuf heures.

LE CONSEILLER.

L'heure du courrier.

MEYER.

Je cours le recevoir.

LE CONSEILLER.

Voici le ministre.

MEYER.

Avec le Stevens.

NEBEL.

A nos postes!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MINISTRE, LA COMTESSE SOPHIE, puis ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Bonjour, messieurs! (Au Valet de chambre.) Meyer, dites à l'huissier de service que je ne donnerai pas d'audience ce matin. Appelez M. Stevens. (Meyer sort.) Sa discrétion lui a fait un devoir de nous laisser seuls, ma chère Sophie; mais il connaîtra bientôt le sujet de notre entretien; car je n'ai pas de secrets pour lui. (Édouard entre.) Pardon, mon cher Stevens, d'avoir si longtemps enchaîné votre liberté sans avoir mis à profit votre zèle pour les intérêts de l'État, votre amour pour le bien public; le temps que je vous dérobe est un temps perdu pour le bonheur de tous, je le sais; cependant, je me réserve encore un quart d'heure; dans un quart d'heure, je compte sur vous; j'ai un service à vous demander.

ÉDOUARD.

Un service, à moi? Monseigneur donnera ses ordres et ils seront exécutés.

NEBEL, bas.

Quel ton mielleux et rampant! (Haut.) Monseigneur!

LE MINISTRE.

Ah! c'est vous, Nebel. Des considérations particulières me font supprimer les leçons que vous donniez à la comtesse Sophie; mais, sur la proposition de Stevens, j'ai augmenté vos appointements de maître de chapelle du roi.

NEBEL.

Monseigneur!...

LE MINISTRE.

Ce n'est pas moi, c'est Stevens qu'il faut remercier de cet acte de justice.

LE CONSEILLER, bas, à Nebel.

On ne vous signifie pas moins votre congé! (Haut.) Monseigneur!...

LE MINISTRE.

A propos, mon cher conseiller, vous vous étiez trompé dans cette affaire des paysans de Selberg. Il est évident que la fille a reçu l'argent qui lui revenait du fait maternel, et que sa réclamation contre son père était injuste.

LE CONSEILLER.

Vous croyez, monseigneur?

LE MINISTRE.

J'en suis sûr; j'ai fait décréter en faveur du père, et je crois la chose heureuse pour vous, Bezanetti.

LE CONSEILLER.

Comment cela, Excellence?

LE MINISTRE.

Oui, la fille est jolie, et l'on eût pu calomnier l'intérêt que vous lui portiez.

LE CONSEILLER.

Monseigneur, je ne demande qu'une chose: c'est qu'on revoie tous mes rapports, et je serai reconnaissant, soit à M. Stevens, soit à tout autre qui m'épargnera une injustice.

NEBEL, bas, au Conseiller.

Vous avez perdu votre procès, mon bon ami.

MEYER, rentrant.

La comtesse Louise attend Son Excellence dans son cabinet.

LE MINISTRE.

Faites venir cette chère enfant; moi aussi, j'ai besoin de la voir.

SOPHIE, bas, à Édouard.

J'ai à vous parler.

LE MINISTRE.

Dans un quart d'heure, Stevens. A demain, messieurs!

MEYER, bas et rapidement, au Conseiller.

Il y a du nouveau!

LE CONSEILLER.

Déjà?

LE CONSEILLER, bas, à Nebel.

Tout à l'heure, ici.

NEBEL, de même.

C'est entendu. (Haut, saluant.) Monseigneur!...

(Ils sortent.)

## SCÈNE V

Le Ministre, LOUISE.

LE MINISTRE.

Viens, mon enfant, viens !

LOUISE.

Mon cher oncle!

(Le Ministre l'embrasse.)

LE MINISTRE.

Comme cela s'épanouit, ces fleurs de jeunesse et de beauté! et cependant, tu mènes une vie triste, n'est-ce pas, chez ton vieil oncle?

LOUISE.

Moi? Et à quel propos me dites-vous cela? Quelle vie est plus heureuse que la mienne? tout ne vient-il pas au-devant de mes désirs? Une seule chose me manquait, une amie; mais, vous qui comprenez tout, vous avez deviné ce besoin de mon cœur.

LE MINISTRE.

Oui, j'ai fait venir Sophie, une fille adoptive, n'est-ce pas?

LOUISE.

Et elle a été bienvenue !

LE MINISTRE.

Tu l'aimes donc ?...

LOUISE.

Comment ne l'aimerait-on pas? Il est vrai que j'aurais pu être envieuse en voyant près de moi une personne si parfaite; mais, vous le savez, mon oncle, j'admire et je n'envie pas.

LE MINISTRE.

Alors, tu es contente d'elle? Cela me fait plaisir. D'ailleurs, il me semble, à moi aussi, que c'est une charmante personne.

LOUISE.

Si charmante et si bonne, que je suis toute triste en pensant qu'il faudra un jour me séparer d'elle.

LE MINISTRE.

Eh! justement, je voulais te parler de cela; le moment de cette séparation approche, mon enfant.

LOUISE.

Retourne-t-elle en France ?

LE MINISTRE.

Non.

LOUISE.

Se marie-t-elle ?

LE MINISTRE.

Elle et toi, vous vous mariez.

LOUISE.

Moi ?

LE MINISTRE.

Le mariage est l'écueil où se perdent, d'habitude, les amitiés de jeunes filles. Le mariage ouvre d'autres horizons, amène d'autres devoirs, crée d'autres tendresses. Mais qu'as-tu ?

LOUISE.

Pardon, mon cher oncle, la nouvelle que vous m'annoncez est si inattendue...

LE MINISTRE.

Tu sais, mon enfant, que les hautes positions ont leurs exigences suprêmes : rarement une fille de ta condition choisit son mari !

LOUISE.

Je le sais, et c'est peut-être là ce qui m'a causé tout à l'heure un si violent serrement de cœur. Oh ! rassurez-vous, vous n'éprouverez de ma part aucune résistance ; ma volonté sera soumise à votre volonté, et ce qui vous rendra heureux me rendra contente. Mais pardonnez-moi mon trouble, cher oncle, j'ai toujours tremblé devant ce moment et toujours je me suis dit : « C'est à cette heure-là, pauvre Louise, que tu t'apercevras que tu n'as plus de mère ! »

LE MINISTRE.

Remets-toi, ton émotion est grande, et, dans ce moment tu accorderais par reconnaissance ce que, plus tard, tu n'oserais révoquer par honte. Je te connais, noble et chère enfant ! tu préfères le bonheur des autres au tien. Écoute-mo donc : l'homme que je te destine...

LOUISE.

Arrêtez ! je ne puis me laisser surpasser en franchise. J'aime.

LE MINISTRE.

Tu aimes ?

LOUISE.

Vous le meilleur de mes amis, vous le plus ancien de mes confidents, écoutez-moi... J'obéirai à vos ordres; j'estimerai. je respecterai, j'épouserai l'homme de votre choix. Mais l'aimer! oh! l'aimer! c'est impossible. Je n'aimerai jamais que lui seul; il est bon, il est noble, ses vertus sont un héritage qu'il tient de son père. Oh! ayez pitié de moi, mon oncle : celui que j'aime, c'est Karl! c'est votre fils!

LE MINISTRE.

Que Dieu bénisse ma bonne Louise! que Dieu bénisse ma maison et mon Karl! Louise, c'etait lui que je voulais te proposer, c'était lui que je t'avais choisi pour époux.

LOUISE.

Lui, mon père? Oh! laissez-moi embrasser vos genoux!

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Oh! venez, Stevens! venez hâter le bonheur de cette belle et chère enfant.

ÉDOUARD.

Moi, monseigneur?

LOUISE, lui tendant la main.

Monsieur Stevens, soyez mon ami, comme vous êtes celui de Karl.

ÉDOUARD, s'inclinant profondément.

Mademoiselle!

LOUISE.

Au revoir, mon cher oncle. Oh! vous venez de faire de moi une fille aussi heureuse que reconnaissante.

(Elle sort.)

## SCÈNE VII

LE MINISTRE, ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Comprenez-vous, Stevens ! Il s'agit du bonheur de deux êtres qui me sont chers, et ce bonheur est entre vos mains.

ÉDOUARD.

Alors, monseigneur, j'oserai vous dire que la Providence ne pouvait mieux le placer.

LE MINISTRE.

J'ai résolu de marier ma nièce Louise à mon fils Karl ; mais Karl ne me semble point un partisan bien ardent du mariage ; vous, son ami, vous qu'il aime comme un frère, je vous charge de lui porter cette proposition en mon nom, et de lui dire qu'il fera deux heureux en l'acceptant : moi et sa cousine, qui l'aime.

ÉDOUARD.

Monseigneur, tout ce que la persuasion peut inspirer d'ardentes paroles au cœur et aux lèvres d'un ami, la reconnaissance le fera jaillir de mon cœur et de mes lèvres.

LE MINISTRE.

Merci, Stevens ! Oh ! c'est le ciel qui vous a envoyé parmi nous. Merci ! merci !... A propos, tenez, dressez-moi ce contrat de mariage.

ÉDOUARD.

Celui de la comtesse Louise avec le baron Karl ?

LE MINISTRE.

Non ; c'est celui de la comtesse Sophie avec le comte de Meldensteim ; nous ferons les deux noces en même temps. Au revoir, mon cher Stevens ; je suis attendu chez le roi, je vous laisse et reviens dans quelques minutes.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII

ÉDOUARD, seul.

Qu'a-t-il dit ? Le mariage de la comtesse Sophie avec le comte de Meldensteim. Oh ! c'est mon malheur ! c'est mon

désespoir ! c'est ma mort que vous venez de m'annoncer là, monseigneur !

(Il tombe dans un fauteuil, la tête appuyée dans ses mains.)

## SCÈNE IX

EDOUARD, MEYER, venant du fond; LE CONSEILLER BEZANETTI, NEBEL, arrivant chacun furtivement, par une porte du pan coupé.

MEYER, rapidement, aux deux autres.

Il ne s'appelle pas Stevens : il s'appelle Ruhberg; il est de Mannheim, fils d'un receveur des rentes. Son père se meurt par suite d'un chagrin inconnu.

NEBEL.

J'ai une vieille tante qui arrive de Mannheim ; elle y connaît tout le monde.

LE CONSEILLER.

Dans une heure, chez moi.

NEBEL.

Bon !

MEYER.

Bien !

TOUS TROIS.

Chut!

(Ils sortent.)

---

# ACTE CINQUIÈME

Chez Édouard. — Petit salon ; un bureau à droite, un fauteuil de chaque côté du bureau ; à gauche, un canapé, et une chaise derrière.

## SCÈNE PREMIÈRE

ÉDOUARD, assis près de la table; puis CHRÉTIEN.

ÉDOUARD.

La marier ! Sophie! Ah! c'est le dernier coup. Adieu, mes rêves, mes folles espérances !... Tout est fini pour moi, tout!

CHRÉTIEN, accourant.

Monsieur Édouard! monsieur Edouard! une lettre de Mannheim.

ÉDOUARD.

Comment! une heure en retard sur le courrier?

CHRÉTIEN.

Par extraordinaire, je n'étais pas là quand elle est arrivée...

ÉDOUARD.

Donne! L'écriture de ma sœur!... Cachetée de rouge, Dieu merci!

CHRÉTIEN.

C'est justement ce que je me disais en l'apportant... Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il de nouveau?

ÉDOUARD.

Tout va bien là-bas, mon pauvre Chrétien. Les mille louis ont été remboursés à M. Alden, partie par la vente de la maison, partie...

CHRÉTIEN.

Sur ce que vous avez envoyé. Et Dieu sait que vous vous êtes privé de tout pour vous acquitter. Enfin, voilà une nouvelle qui, je l'espère, vous rendra plus gai.

ÉDOUARD.

Plus gai? Vois ce qui suit...

CHRÉTIEN, lisant.

« M. Alden exige, mon cher Édouard, que je t'apprenne ce que j'eusse voulu te cacher, c'est-à-dire que notre pauvre père va de plus mal en plus mal. »

ÉDOUARD, laissant tomber sa tête entre ses mains.

Ah!

CHRÉTIEN.

Mon cher monsieur Édouard!...

ÉDOUARD.

Oh! mon père! mon père!

CHRÉTIEN.

Il faut espérer en Dieu; M. Ruhberg est encore jeune.

ÉDOUARD.

Chrétien! Chrétien! il m'a défendu de me tuer, et il se laisse mourir!

CHRÉTIEN.

Monsieur, écrivez-lui que votre position est belle, hono-

rable, enviée de tous; écrivez-lui que vous êtes heureux, et ce sera, croyez-moi, un baume sur sa blessure.

ÉDOUARD.

Je ne puis lui écrire cela, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Pourquoi?

ÉDOUARD.

Parce que ce n'est pas vrai, parce que je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été, parce que je suis au désespoir!

CHRÉTIEN.

Vous? Quelque complot de ces méchantes gens, n'est-ce pas? des Nebel, des Bezanetti? C'est encore l'intrigue des hommes qui menace votre fortune?

ÉDOUARD.

Non, Chrétien! c'est la justice de Dieu qui menace mon amour!

CHRÉTIEN.

Votre amour? Oh! monsieur, depuis que vous avez été trompé par cette affreuse femme, vous aviez tant juré de ne plus aimer personne!

ÉDOUARD.

Oui, c'est vrai. J'avais juré cela; mais, que veux-tu! je n'ai pas su tenir ma promesse, Chrétien!... J'ai vu chez le ministre sa fille adoptive.

CHRÉTIEN.

La comtesse Sophie?

ÉDOUARD.

En vain mon bon ange me criait : « Ne regarde pas de ce côté! Fuis! fuis! malheureux! » J'ai tourné la tête vers elle: un de ses regards m'a dit de rester, et je n'ai plus eu la force de fuir!

CHRÉTIEN.

Oh! monsieur, vous l'aimez!

ÉDOUARD.

Non-seulement je l'aime, Chrétien, mais encore je suis aimé d'elle. Et tout à l'heure, ici, le ministre vient de m'ordonner de dresser le contrat de mariage de la comtesse avec le comte de Meldenstein; comprends-tu, Chrétien?... J'étais comme un fou, comme un désespéré!

CHRÉTIEN.

Pauvre cher monsieur Édouard!

ÉDOUARD.

Elle ignore qui je suis, et j'aspirais au moment où je pourrais la séparer de ce monde que je redoute. Je l'aurais conduite si loin, qu'aucun écho du passé ne serait venu trouble notre amour... Mais non!... maintenant, tout est devenu impossible. Oh! que ce prétendu bonheur qui m'a tiré des mains de la justice est un bonheur implacable! Qu'est-ce que la prison perpétuelle, qu'est-ce que l'échafaud auprès de cette crainte de tous les instants, auprès de ces terreurs qui m'assiégent le soir quand je me couche, le matin quand je me lève, et qui murmurent à mon oreille: « La nuit se passera-t-elle sans qu'on apprenne ce que tu as fait? le jour s'écoulera-t-il sans que l'on découvre ton crime? »

CHRÉTIEN.

Ah! mon cher maître!

ÉDOUARD.

On peut feindre toutes les vertus, il ne faut pour cela qu'être hypocrite comme Nebel, ou ambitieux comme Bezanetti; mais il y en a une qui, parce qu'elle est en quelque sorte le résumé de toutes les autres, il y en a une qui donne au mendiant en haillons, demandant l'aumône, ce regard serein qui pénètre jusque dans le ciel; à l'accusé, cette voix calme qui va au cœur des juges et qui dit: « Votre accusation est injuste! » Cette vertu, je l'avais, Chrétien: je l'ai perdue, et, avec elle, j'ai perdu le courage, la force, tout ce qui est grand et noble...

CHRÉTIEN.

Ah! cher monsieur Édouard, vous exagérez!

ÉDOUARD.

Non, vois-tu, il y a dans un coin du cerveau de l'homme, sous la voûte de son crâne, une lumière qui brûle pour lui seul, qui lui fait voir les vrais contours de la vie, qui lui montre, au milieu du vague chemin que lui trace la destinée, le bien et le mal, le juste et l'injuste, la droiture et la félonie; cette lumière, c'est la conscience! Fais souffler sur elle les quatre vents du ciel, et l'ouragan qu'ils soulèveront ne l'empêchera pas de monter pure et droite vers Dieu; mais passe le crime, et qu'il l'effleure de son haleine, la lumière

s'éteint, et le criminel va trébuchant dans la nuit de la honte, dans les ténèbres de l'ignominie!

CHRÉTIEN.

Oh! cher maître, un repentir comme le vôtre mériterait l'absolution du plus grand crime, et, d'ailleurs, depuis quatre ans que vous êtes parti de Mannheim, rien de cette fatale aventure n'a transpiré, tout le monde ignore...

ÉDOUARD.

Tout le monde ignore!... Mais je sais, moi! Oh! je suis plein de bonnes intentions, je le jure, Dieu le voit, et ces bonnes intentions, le ministre ne demande pas mieux que de les seconder. Je m'aperçois qu'on le trompe, que la justice est trahie, que la faveur est achetée, que les places sont vendues, que les honnêtes gens échouent, que les misérables réussissent; je m'aperçois de tout cela, et je n'ose prendre l'intrigue au collet, la mettre sous mon genou, lui arracher son masque. Une injustice me révolte, mon sang bout, la parole monte menaçante à mes lèvres, j'ouvre la bouche, je vais parler... Oui! mais le sentiment de ma honte me prend aux cheveux, ma conscience me crie : « Qui es-tu, toi qui veux reprendre les autres? » Il me semble que tous les yeux qui me regardent avidement lisent au fond de mon âme; que toutes ces bouches, qui me sourient amèrement, murmurent, au milieu de leur sourire, ce mot que chaque battement de mes artères fait sonner à mon oreille : « L'honneur de ton père, misérable! l'honneur de ton père! »

(Il se laisse tomber sur le canapé.)

CHRÉTIEN.

Oh! mon pauvre maître! jamais je ne vous ai vu ainsi! Oh! si vous aviez du courage!

ÉDOUARD.

Eh bien?

CHRÉTIEN.

Le baron Karl de Warden, le fils du ministre est votre ami; allez le trouver et contez-lui tout.

ÉDOUARD.

Ce qui est arrivé là-bas?

CHRÉTIEN.

Oui!

ÉDOUARD.

Il me méprisera, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Non, monsieur! vous lui parlerez comme vous venez de me parler, à moi; au lieu de fuir vos ennemis, faites-leur face; marchez à eux, la tête haute!

ÉDOUARD.

Ami, deux fois mon ami, puisque tu l'es dans ma misère; toi qui te montres reconnaissant des bienfaits que tu pris avec mesure, quand d'autres sont devenus ingrats; j'accepte ton conseil, et j'aurai la force de le suivre. Oh! que tu es grand là où tant d'autres sont petits! Je ne puis te récompenser; mais ton cœur te récompensera... Embrasse-moi, Chrétien.

## SCÈNE II

Les Mêmes, LE CONSEILLER BEZANETTI.

CHRÉTIEN, apercevant le Conseiller, se retire des bras d'Édouard.

Ah! monsieur! tant de bontés...

ÉDOUARD.

Pourquoi t'éloignes-tu?

CHRÉTIEN.

Le conseiller!

ÉDOUARD.

Que le ciel me refuse la main d'un ami pour me fermer les yeux à ma dernière heure, s'il existe un seul être sur la terre à qui je voudrais cacher que c'est toi l'homme qui m'aime le mieux et que tu es celui que j'aime le plus. Viens dans mes bras, Chrétien, dans mes bras! (Il l'embrasse. Se retournant.) Bonjour, monsieur le conseiller!

LE CONSEILLER.

Pardon, monsieur Stevens, mais j'interromps, à ce qu'il paraît, une scène de sentiment qui fait à la fois honneur au maître et au domestique.

ÉDOUARD.

Va, mon cher Chrétien; car ta modestie semblerait de l'humilité, et ma reconnaissance de l'orgueil; va!

## SCENE III

### ÉDOUARD, LE CONSEILLER BEZANETTI.

ÉDOUARD, indiquant le canapé au Conseiller et prenant un fauteuil.

J'attends vos ordres, monsieur.

LE CONSEILLER.

Monsieur Stevens, plus je vous vois et plus j'apprends à vous connaître, plus je crois m'apercevoir que la position que vous occupez près du ministre est contraire à vos inclinations.

ÉDOUARD, s'asseyant à quelque distance du Conseiller.

Ce n'est pas précisément la position, monsieur, qui est contraire à mes inclinations, c'est le système d'intrigue que je combats et qui, j'en ai bien peur, triomphera, malgré tous mes efforts; voilà pourquoi je songe quelquefois à m'éloigner de la cour. Je voudrais quitter les affaires, parce que je suis inhabile aux affaires !

LE CONSEILLER.

Demandez-vous des compliments?

ÉDOUARD.

Non, je demande seulement du repos.

LE CONSEILLER.

Du repos, à votre âge? quand vous êtes dans toute la force de votre jeunesse, quand les faveurs pleuvent sur vous ?

ÉDOUARD.

Les faveurs changent de nom, monsieur, et deviennent des bienfaits, lorsqu'elles dépassent le mérite de celui qui les obtient. Je me rends justice et confesse hautement que je ne mérite pas ce que l'on fait pour moi.

LE CONSEILLER.

Les faveurs sont toujours bien placées, monsieur, lorsque par hasard elles s'adressent à la fois à un esprit distingué et à un homme... *d'honneur*.

ÉDOUARD, un peu troublé.

Monsieur le conseiller !...

LE CONSEILLER.

Comment, vous rougissez? Mais, en vérité, monsieur Stevens, je n'ai jamais vu de modestie pareille à la vôtre. Un homme *d'honneur*, c'est le moins qu'on puisse être.

ÉDOUARD.

Alors, je vous remercie, monsieur, de m'estimer comme une chose que vous croyez la moindre du monde.

LE CONSEILLER.

Je vais vous prouver, monsieur, que vous ne tenez pas une si médiocre place dans mon esprit. Je viens de voir le ministre au palais; je lui ai parlé de cette répugnance que vous paraissez avoir pour le côté militant de la politique, du désir que j'avais remarqué en vous de mener une vie plus retirée et plus tranquille, et, sur ma proposition, il vous offre la place de directeur de la caisse des douanes.

ÉDOUARD.

A moi ?

LE CONSEILLER.

Vous n'espériez pas si bien, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD.

Aussi, permettez-moi d'en douter...

LE CONSEILLER.

Le décret sera signé demain si vous le voulez, et, dès que vous aurez déposé le cautionnement, la caisse vous sera remise.

ÉDOUARD.

La caisse?... Oh!

LE CONSEILLER.

Vous savez que c'est une des plus considérables du royaume, et qu'elle renferme toujours deux ou trois millions !

ÉDOUARD.

Je n'ai point désiré, je n'ai point demandé cette place, monsieur.

LE CONSEILLER.

Il n'en est que plus honorable pour vous d'avoir été jugé digne de l'occuper, et par vos amis et par vos ennemis. Oh ! ce n'est pas comme dans la politique, et il n'est question ici ni de raison ni de sentiment : l'emploi de directenr de la caisse des douanes est une affaire de simple comptable et n'occupe que les mains... Eh bien, vous ne répondez pas ?

ÉDOUARD, embarrassé.

Pardon, monsieur, je pense au cautionnement, à la difficulté, je dirai même à l'impossibilité de me le procurer.

LE CONSEILLER.

Bah ! on a des amis en ce monde. N'êtes-vous pas de Mannheim ? Eh bien, je suis sûr qu'à Mannheim dix person-

nes s'empresseront de vous prêter ce misérable cautionnement. Je connais très-bien Mannheim, moi, et, si vous hésitez à faire les démarches, je les ferai pour vous, enchanté que je serai de servir un homme qui m'a empêché de commettre une injustice dans l'affaire de la belle paysanne de Selberg contre sa famille... (Fausse sortie.) Adieu, monsieur Ruhberg... Ah! pardon, je me trompe; mais j'ai connu autrefois à Mannheim un M. Ruhberg, qui est bien souffrant en ce moment, pauvre homme! et je ne sais comment son nom m'est venu aux lèvres à la place du vôtre. Pardon encore une fois... Adieu, monsieur Stevens.

(Il sort.)

## SCÈNE IV

ÉDOUARD, seul.

Directeur des douanes, une caisse de deux millions, un emploi qui n'occupe que les mains, un cautionnement que je trouverai à Mannheim, mon père malade, le nom de Ruhberg prononcé comme par erreur... Oh! c'est impossible que tous ces coups de couteau donnés dans la même plaie soient l'effet du hasard. Je suis perdu! Que faire? Fuir! abandonner Sophie! reculer devant l'orage qui s'amasse! me courber sous la tempête qui gronde! Je dirai tout au baron. Mais, quand il saura que celui qu'il a protégé, appelé son ami, quand il saura que cet homme... Mon Dieu, que faire? Si vous êtes véritablement le Dieu de miséricorde et que le repentir vous touche, envoyez quelqu'un de vos anges à mon aide. Mon Dieu, secourez-moi! mon Dieu, soutenez-moi!

## SCÈNE V

ÉDOUARD, CHRÉTIEN, puis SOPHIE.

CHRÉTIEN.

Monsieur, la comtesse Sophie!

ÉDOUARD.

Ici? chez moi?

SOPHIE, entrant.

Oui, chez vous, Édouard; car quelque chose se trame

contre vous. Il fallait que vous fussiez averti par une amie. Ne vous voyant pas venir, je suis accourue... Me voici!

(Elle dépose sa mante sur le fauteuil.)

ÉDOUARD.

Chrétien, veille sur nous, et avertis-moi si quelqu'un se présentait à qui je ne pusse pas refuser ma porte. Va!

CHRÉTIEN, sortant.

Soyez tranquille, monsieur.

## SCÈNE VI

ÉDOUARD, SOPHIE.

ÉDOUARD.

Asseyez-vous, chère Sophie; vous êtes tout émue, toute tremblante!

SOPHIE.

N'est-ce pas le conseiller Bezanetti que j'ai vu sortir de chez vous?

ÉDOUARD.

Lui-même!

SOPHIE.

Que venait-il vous dire?

ÉDOUARD, tristement.

Ce qu'il venait me dire... c'est que je suis perdu!

SOPHIE.

Vous?

ÉDOUARD.

Oui... Mais peu m'importe, Sophie.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas!

ÉDOUARD.

Pour qui tenais-je à ma position, à mon honneur, à ma vie? Pour vous!

SOPHIE.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Que m'importent ma vie, mon honneur, ma position, du moment que je vous perds?

SOPHIE.

Du moment que vous me perdez?... Mais vous êtes fou, Édouard!

ÉDOUARD, lui présentant un papier.

Lisez!

SOPHIE.

Un projet de contrat de mariage entre moi et le comte de Meldensteim.

ÉDOUARD.

Que le ministre m'a chargé de rédiger.

SOPHIE.

Et vous lui obéirez?

ÉDOUARD.

Je suis son secrétaire, c'est mon devoir.

SOPHIE.

Vous avez raison, Édouard, et chacun fera le sien, rassurez-vous; jamais je ne serai la femme du comte de Meldensteim.

ÉDOUARD.

Sophie! que dites-vous là?

SOPHIE.

Ne vous ai-je pas avoué que je vous aime? ne vous ai-je pas promis d'être votre femme? ne vous ai-je pas juré, si je ne pouvais tenir ce serment, de n'être, du moins, jamais à un autre?

ÉDOUARD.

Mais votre père? mais le comte?

SOPHIE.

Le comte n'est pas mon père; je n'ai jamais connu mon père. Un jour, on m'a fait venir de France: le comte m'a embrassée, m'a conduite ici et m'a dit qu'à l'avenir je vivrais près de sa nièce; il m'a donné, comme à elle, un titre; mais tous ces bienfaits, Édouard, n'engagent que mon cœur; ils n'engagent pas ma personne. Du jour que le comte me demandera le sacrifice de mes sentiments les plus chers, la rupture des engagements pris, je supplierai d'abord le comte de ne point faire, par une alliance sans amour, le malheur de ma vie, et, s'il ne veut pas me donner à celui à qui je me suis fiancée moi-même dans la religion de mon cœur, je lui redemanderai, pour le reste de mes jours, cet oubli dans lequel j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

ÉDOUARD.

Mais, s'il repousse votre prière, s'il exige que vous épousiez le comte?

SOPHIE.

Alors, je dirai : « Édouard Stevens, je suis votre fiancé devant Dieu et devant les hommes; je rends au comte le titre que je tiens de lui, je refuse la dot qu'il m'offre, je redeviens la jeune fille sans parents, sans fortune, sans appui; quittons la Bavière, et allons vivre dans quelque coin ignorée riches de votre mérite et de notre amour. »

ÉDOUARD.

Sophie, vous feriez cela, sans hésitation, sans remords?

SOPHIE.

Sans remords!

ÉDOUARD.

Sans connaître celui auquel vous unissez votre destinée autrement que vous ne le connaissez?

SOPHIE.

Édouard, un certain orgueil qui est en moi me dit que je ne saurais aimer un homme plus digne de moi!

ÉDOUARD.

Sophie!

## SCÈNE VII

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

La voiture du baron de Warden vient de s'arrêter dans la cour.

SOPHIE.

Le fils du ministre! S'il me trouvait ici... Je me retire.

(Elle va reprendre sa mante.)

ÉDOUARD, avec résolution.

Non, Sophie! il faut que mon sort se décide aujourd'hui même; j'avais une confidence à faire au baron; entrez là, ma bien-aimée Sophie, et ne perdez pas un mot de ce que je vais dire. Quand vous m'aurez entendu, si vous me croyez indigne de vous, sortez par la petite porte de ce cabinet qui donne sur le corridor. Ne vous voyant point reparaître quand le baron sera parti, je comprendrai tout. Pour moi, da

une heure, je quitte Munich et, dans trois jours, la Bavière : vous ne me reverrez jamais ; si, au contraire, malgré ce que vous aurez entendu, vous m'aimez encore, alors, Sophie, alors, je ne m'appartiens plus ; je suis à vous corps et âme, vous ordonnerez et j'obéirai à vos ordres ! Vous marcherez devant moi et je vous suivrai partout où vous irez, et, quand il vous plaira de vous arrêter, je tomberai à vos genoux en disant : « Sophie, ce n'est pas votre époux, c'est votre esclave qui est à vos pieds. »

CHRÉTIEN, reparaissant.

Le baron de Warden.

ÉDOUARD, poussant Sophie dans le cabinet à gauche.

Entrez, Sophie, entrez.

## SCÈNE VIII

ÉDOUARD, LE BARON KARL DE WARDEN, en costume d'officier bavarois.

LE BARON, très-amicalement.

Bonjour, mon cher Stevens !... Vous étiez avec quelqu'un, ce me semble ; ne suis-je pas importun ?

ÉDOUARD.

Vous êtes mille fois le bienvenu, au contraire, cher baron ! je souhaitais ardemment de vous voir, et j'allais me rendre chez vous.

LE BARON.

Ainsi, tous deux, en même temps, nous avions même pensée, même désir. Mais vous, Édouard, ce n'est point un sentiment égoïste qui vous poussait vers moi ; vous n'avez point de confidence à me faire, de secret à verser dans mon sein ?

ÉDOUARD.

Hélas !

LE BARON.

Oh ! parlez, alors ; si un chagrin confié à un ami devient plus léger, dites que je ne suis point votre ami, s'il ne s'allége pas à partir d'aujourd'hui.

ÉDOUARD.

Vous me devinez, vous m'encouragez. Toujours noble, toujours généreux, oh ! je vous reconnais bien là.

LE BARON.

Parlez, je vous écoute.

ÉDOUARD.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Qu'avez-vous ?

ÉDOUARD.

J'ai qu'au moment d'aborder un aveu terrible, j'hésite, je tremble. Oh! baron, je voudrais, au lieu de tout vous devoir, vous avoir rendu de mon côté quelques-uns de ces services éminents qui engagent un homme envers un autre homme, tandis que je vous dois tout.

LE BARON.

Eh bien, ce service éminent que vous regrettez de ne pas m'avoir rendu, je venais, précisément, le réclamer de votre amitié. Laissez-moi parler le premier, promettez-moi de faire selon le désir de mon cœur ; puis, alors, vous parlerez vous-même, et ma reconnaissance sera si grande, que, quelque service que vous me demandiez et que je vous rende, je serai encore votre obligé, puisque je vous devrai le bonheur de ma vie.

(Il lui prend le bras et l'emmène au canapé.)

ÉDOUARD.

J'accepte le pacte saint que vous m'offrez, baron, et je jure fidélité à vos intérêts, quand même le chemin de votre bonheur devrait passer sur mon tombeau.

(Il s'assied près du canapé.)

LE BARON, lui serrant la main.

Écoutez : ma jeunesse a été une triste jeunesse, je suis arrivé à l'âge de vingt-cinq ans sans amitié, sans amour.

ÉDOUARD.

Et maintenant?

LE BARON.

Maintenant, j'ai tous les deux... Un ami qui m'aime, une femme que j'aime.

ÉDOUARD.

Sauriez-vous déjà qu'aujourd'hui votre père, le comte de Warden...?

LE BARON.

Vous a chargé de sonder mes sentiments à l'égard de ma cousine la comtesse Louise. Je le sais.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

LE BARON.

La comtesse Louise n'est pas celle que j'aime, Édouard.

ÉDOUARD.

Mais votre père s'était fait une joie de ce mariage.

LE BARON.

Mon père sait trop ce que c'est qu'une union où, d'un côté, l'amour manque, pour insister sur la mienne, quand vous lui direz, Édouard, non-seulement que je n'aime pas la comtesse Louise, mais encore que j'aime une autre femme.

ÉDOUARD.

Une autre femme!

LE BARON.

Vous lui direz que j'aime la comtesse Sophie.

ÉDOUARD, se levant.

La comtesse Sophie?... Ah!...

LE BARON, debout.

Qu'avez-vous, Édouard?

ÉDOUARD.

Rien; mais laissez-moi vous parler franchement, baron; je ne crois pas que la comtesse Sophie vous aime.

LE BARON.

Vous ne croyez pas? et pourquoi? d'où vous vient ce doute, Édouard? Vous ne répondez pas; vous paraissez embarrassé.

ÉDOUARD.

Vous savez que votre père m'avait chargé de vous parler de votre mariage avec la comtesse Louise. Il attend une réponse. Que lui dirai-je?

LE BARON, devenu très-froid.

Rien encore; ne lui dites rien de mon amour. Je lui parlerai de tout cela moi-même; c'est une affaire à débattre entre le père et le fils, et il est inutile qu'un étranger s'en occupe.

ÉDOUARD.

Un étranger?

LE BARON.

Pardon, Édouard, mais c'est qu'il m'a semblé que vous n'étiez pas favorable à la comtesse Sophie.

ÉDOUARD.

Moi?

LE BARON.

Depuis que j'ai prononcé son nom, on dirait qu'un souffle de glace a passé entre nous!

ÉDOUARD.

Je vous ai juré fidélité, inébranlable fidélité, baron! Doutez-vous de ma parole?

LE BARON.

Non; je sais que vous êtes un homme sur la foi duquel on peut compter. Maintenant, ami, la confidence a fait du bien à mon cœur; et j'ai là, à mon tour, de la place pour votre chagrin.

ÉDOUARD.

Baron, mon histoire n'est point de celles que l'on raconte aux gens heureux.

LE BARON.

Édouard, vous m'avez promis...

ÉDOUARD.

Je vous écrirai.

LE BARON.

Vous m'écrirez? Vous me vouliez parler tout à l'heure!

ÉDOUARD.

J'ai réfléchi, je ne le puis plus maintenant; un écrit vaudra mieux que mes paroles.

LE BARON.

Mon Dieu! qu'avez-vous, Édouard? Vous pâlissez!

ÉDOUARD.

Moi?... Non! au contraire; c'est la première fois depuis longtemps que je me sens bien; car, à compter de ce moment, mon parti est irrévocablement pris. Je verrai la comtesse Sophie, et, soyez tranquille, j'agirai de mon mieux.

LE BARON.

Mais, moi, Édouard, ne puis-je rien pour vous?

ÉDOUARD.

Rien, absolument rien, baron. Adieu.

LE BARON.

Au revoir, alors. (Il prend son chapeau sur la table.) Je ne sais, Édouard, mais votre changement subit...

ÉDOUARD.

Vous défiez-vous de mon amitié?

LE BARON, avec hésitation d'abord.

Non! non! (Se retournant près de sortir.) Édouard, je mets mon bonheur entre vos mains.

## SCÈNE IX

### ÉDOUARD, SOPHIE.

ÉDOUARD, apercevant Sophie sur le seuil du cabinet.

Eh bien, Sophie, suis-je assez malheureux?

SOPHIE.

Pourquoi cela? et en quoi la situation est-elle changée?

ÉDOUARD.

Le baron vous aime, et j'ai fait serment...

SOPHIE.

Oui, j'ai entendu, vous avez juré de le servir près de moi. ais, moi, Édouard, j'ai juré de ne point écouter ce que vous ez à me dire!

ÉDOUARD, fiévreusement.

Vous m'écouterez cependant, Sophie; car je vais vous parr du plus profond de mon cœur; car le baron de Warden st un noble esprit, son âme est digne de la vôtre, et, lorsqu'il vous offre un nom irréprochable, un amour immense, une fortune princière, je dois vous dire: Sophie, celui-là est votre époux, ne pensez plus à moi.

SOPHIE.

Pourquoi ne plus penser à vous?

ÉDOUARD.

Parce que, moi, je n'ai rien de ce qu'il a; parce que autant il est digne de vous, autant, moi, Sophie, j'en suis indigne.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas.

ÉDOUARD.

Ne vous rappelez-vous donc pas que je vous avais ouvert la porte de ce cabinet pour que vous entendissiez une confidence terrible que j'avais à faire au baron?

SOPHIE.

Vous ne l'avez pas faite?

ÉDOUARD.

Non, parce qu'à lui elle était devenue inutile; mais, à vous, Sophie, je dois la faire sans retard, à l'instant même.

SOPHIE.

Parlez, Édouard; vous voyez que je vous écoute avec calme, que j'attends sans pâlir.

ÉDOUARD.

Au nom du ciel, Sophie, ayez pitié de moi, renoncez à moi en m'aimant, en m'estimant. Mon bonheur, au prix de ce que j'ai à vous dire, serait acheté trop cher; car, alors, oh! même avec votre amour, il n'y aurait plus de bonheur pour moi.

SOPHIE.

Edouard, plus ce secret est terrible, plus, moi, votre fiancée, moi, votre femme, j'ai le droit de le connaître, d'en porter la moitié.

ÉDOUARD.

Sophie, le baron de Warden vous aime, il fera de vous une femme riche, honorée, heureuse... Sophie, je vous en conjure, épousez le baron de Warden.

SOPHIE.

J'attends ce secret que vous m'avez promis.

ÉDOUARD.

Vous le voulez? Eh bien...

SOPHIE.

Eh bien?...

ÉDOUARD.

Je suis...

SOPHIE.

Achevez.

ÉDOUARD.

Je suis un... Oh! je n'aurai jamais le courage de prononcer ce mot! Oh! non!

SOPHIE.

Vous avez dit que vous écririez. Écrivez.

ÉDOUARD, passant vivement auprès de la table, puis, au moment d'écrire, jetant la plume.

Vous l'exigez, Sophie?

SOPHIE.

Moi? Je n'exige rien, je ne veux rien, je ne demande rien! parlez ou taisez-vous, peu m'importe! je vous ai dit que je vous aimais, et, quand une femme comme moi a donné son cœur, c'est pour toujours.

ÉDOUARD.

Non, vous n'avez rien promis; non, vous n'avez rien juré; non, aucun serment ne vous lie, et je vous rends votre parole, Sophie, en vous donnant ce papier, sur lequel je signe moi-même mon arrêt de mort. Tenez! (Sophie prend le papier et veut lire, Édouard jette un cri.) Oh! non! non! Pas ici, pas devant moi, pour l'amour du ciel! J'en mourrais de honte! Sophie! Sophie! adieu! (Il la conduit jusqu'à la porte et vient tomber dans un fauteuil.) Oh! c'est maintenant que je suis bien véritablement perdu! (La porte se rouvre, Sophie paraît sur le seuil, s'approche lentement, touche l'épaule d'Édouard, qui, en l'apercevant, se renverse en arrière en jetant un cri.) Ah!...

SOPHIE.

Édouard, la faute est grande; mais la miséricorde de Dieu est infinie, comme mon amour!

---

# ACTE SIXIÈME

Même décoration qu'au quatrième acte, même ameublement; la table à gauche, un fauteuil à côté, un fauteuil à droite.

## SCÈNE PREMIÈRE

MEYER, LE CONSEILLER BEZANETTI.

MEYER, au Conseiller, qui vient du fond.

Eh bien?

LE CONSEILLER.

Notre homme est resté tout simplement confondu quand je l'ai appelé par son nom.

MEYER.

Alors, c'est bien lui?

LE CONSEILLER.

Parbleu !

MEYER.

Édouard Ruhberg, de Mannheim?

LE CONSEILLER.

Édouard Ruhberg, de Mannheim.

MEYER, se frottant les mains.

Ah ! nous le tenons donc enfin !... Bon ! Nebel.

## SCÈNE II

LES MÊMES, NEBEL.

NEBEL.

Ça chauffe ! ça chauffe !

LE CONSEILLER.

Ah ! ah ! vous paraissez satisfait, Nebel.

NEBEL.

Messieurs, je crois que, ce soir ou demain matin, au plus tard, on pourra le cueillir, il sera mûr.

MEYER.

Dieu soit loué !

LE CONSEILLER, à Meyer.

Maintenant, dites-moi, il me semble que le baron est resté bien longtemps hier chez Stevens.

MEYER.

Et en est sorti bien triste, n'est-ce pas?

LE CONSEILLER.

Triste, oui ; mais pourquoi ?

MEYER.

Voilà ce que j'ignore.

NEBEL.

Et ce que je sais, moi.

LE CONSEILLER.

Ce bon Nebel, il sait tout.

MEYER.

Dites, alors.

NEBEL.

Le baron refuse d'épouser la comtesse Louise.

LE CONSEILLER.

Comment savez-vous cela ?

MEYER.

Et le motif de son refus ? Voilà ce qu'il serait important de savoir.

NEBEL.

Messieurs, je hasarderais bien une opinion.

LE CONSEILLER.

Hasardez, Nebel, hasardez.

NEBEL.

Eh bien, je jurerais...

MEYER.

Quoi ?

NEBEL.

Que le baron en tient pour la comtesse Sophie.

MEYER.

Je me range à l'avis de M. Nebel.

LE CONSEILLER.

Vous disiez, hier matin, que c'était le Stevens qui en tenait pour elle.

NEBEL.

Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que deux hommes fussent amoureux de la même femme?

MEYER.

Je suis plus que jamais de l'avis de M. Nebel.

LE CONSEILLER, joyeux.

Mais, alors, attendez donc ! le secrétaire est perdu sans ressource. Trois ennemis à la fois : le ministre, le baron Karl et la comtesse Louise, à qui l'on peut faire comprendre adroitement qu'elle doit à une trahison du Stevens un refus qui l'insulte... C'est mon affaire.

MEYER.

Chut !

LE CONSEILLER et NEBEL.

Quoi ?

MEYER.

C'est elle.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mon oncle est-il chez lui, Meyer?

MEYER.

Le roi l'a fait appeler, mademoiselle; mais peut être est-il rentré par le petit escalier.

LOUISE, s'asseyant.

Assurez-vous-en, je vous prie, et demandez s'il peut me recevoir.

(Meyer sort; Nebel et le Conseiller s'approchent de la Comtesse.)

LE CONSEILLER.

Comtesse, permettez que nous profitions du hasard qui nous fait trouver sur votre chemin...

NEBEL.

Pour vous présenter nos respectueux hommages.

LE CONSEILLER.

Et pour être les premiers à vous féliciter...

LOUISE.

De quoi, messieurs?

LE CONSEILLER.

Mais... de votre mariage, comtesse. N'épousez-vous point le baron Karl? (Mouvement de Louise. Bas, à Nebel.) Elle sait le refus.

MEYER.

Voici Son Excellence.

NEBEL, bas, au Conseiller.

Cela marche! Au baron, à présent.

## SCÈNE IV

LOUISE, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, l'embrassant au front.

Tu me fais demander audience, chère enfant?

LOUISE.

Non, mon oncle. Je désirais seulement savoir si vous n'aviez personne avec vous.

LE MINISTRE.

Si je n'avais personne avec moi? Il y a donc derrière ces belles lèvres-là une confidence cachée qui demande à sortir?

LOUISE.

Mon oncle, vous avez toujours été si bon, si indulgent pour moi, que vous le serez encore aujourd'hui, j'en suis sûre.

LE MINISTRE.

Indulgent! Jamais, depuis que je t'ai reprise aux mains de ta mère mourante, de ma pauvre sœur, ma chère Louise jamais tu n'as eu besoin de mon indulgence.

LOUISE.

Oh! mon bon oncle!

LE MINISTRE.

Voyons, où en est notre cœur? Si joyeux hier, pourquoi paraît-il si triste aujourd'hui?

LOUISE.

Ah! vous sentez donc que c'est ma tristesse qui m'amène près de vous?

LE MINISTRE.

Y a-t-il besoin de le demander! Seulement, je cherche vainement la cause de cette tristesse. As-tu vu Karl?

LOUISE.

Oui.

LE MINISTRE.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

LOUISE, retenant ses larmes.

Oh! il n'a nullement été question entre nous de vos projets; seulement, en causant, il m'a dit — ce qu'il savait déjà, lui, — qu'il m'aimait comme on aime une sœur, et je me suis aperçue de ce que j'ignorais, c'est que je l'aimais comme on aime un frère.

LE MINISTRE.

Toi?

LOUISE.

Oh! pas autrement, mon oncle, je vous jure.

LE MINISTRE.

Lève un peu sur moi tes beaux yeux, et regarde-moi, Louise. Tu aimes Karl comme on aime un frère, pauvre enfant?

LOUISE.

Du moins, je ferai en sorte... j'y parviendrai... (Tombant à

genoux.) Oh! mon oncle, je suis bien à plaindre... Karl aime une autre femme que moi.

LE MINISTRE.

Une autre que toi? une autre que ma Louise? Oui, quelque amour de jeune homme, quelque caprice que l'on prend pour une passion quand le cœur est désœuvré, quand on a vingt ans... Mais un amour vrai, un amour qui résiste au tien, un sentiment qui puisse balancer le bonheur que tout homme aurait à te nommer sa femme, ma Louise!... Non, Karl ne l'a jamais éprouvé, ce sentiment!... non, son cœur fût-il plein d'une autre, un de tes regards suffirait à l'en chasser pour toujours!

LOUISE.

Il en aime une autre; et ce n'est point, comme vous dites, une fantaisie du moment, un caprice passager comme l'heure qui l'aurait vu naître. La femme qu'il aime ne saurait inspirer qu'un amour profond et durable, et vous ne pouvez lui faire un crime de cet amour. Je ne puis m'en plaindre. Est-ce sa faute si son cœur a parlé? Sais-je quand et comment j'ai aimé, moi? Et ce sentiment qui dormait au fond de mon âme, en soupçonnais-je la force avant d'avoir été si heureuse d'une espérance et si malheureuse de la réalité?

LE MINISTRE.

Mais cette femme, la connais-tu? Quelle est cette femme?

LOUISE.

Cette femme est digne de vous; elle est digne de lui. C'est la comtesse Sophie!

LE MINISTRE.

Sophie?... Mais ce mariage est impossible! Qui t'a dit?... comment sais-tu?...

LOUISE.

Interrogez M. Stevens, il est le confident de votre fils.

LE MINISTRE.

Stevens! Stevens avait connaissance de cet amour, et il me l'avait caché? il a pu tromper ma confiance?

## SCÈNE V

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Monseigneur...

LE MINISTRE.

Ah ! venez, Stevens !... Approchez !... Je n'ai pas besoin de vous apprendre de quoi il va être question entre nous... Les larmes de cette enfant vous le font assez deviner. J'espère donc que vous voudrez bien me dire à l'instant...

LOUISE.

Oh ! quand je ne serai plus là !...

LE MINISTRE, la reconduisant doucement jusqu'à la porte de son cabinet.

Tu as raison, pas devant toi, pauvre âme que l'on brise ! pauvre ange dont on méconnaît la céleste candeur ! Va, laisse-nous ! va !

(Il la serre dans ses bras; Louise sort.)

## SCÈNE VI

LE MINISTRE, ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Monsieur Édouard, en vous initiant à mes affaires de famille, en vous chargeant d'une mission intime, je vous donnais plus qu'une marque de confiance, je vous donnais une preuve d'amitié. Pour vous, le dévouement était un devoir. Ce devoir, l'avez-vous rempli ?

ÉDOUARD.

Je n'ai rien à me reprocher, monseigneur !

LE MINISTRE.

Vous avez vu mon fils ?

ÉDOUARD.

Je l'ai vu.

LE MINISTRE.

Et, connaissant son refus de m'obéir, le mépris qu'il fait de mes plus chères espérances, vous n'avez pas jugé à propos de m'en informer, de m'instruire de l'état de son cœur ?

ÉDOUARD.

Monseigneur, il est certains moments, certaines circon-

stances où l'on hésite à faire même ce que l'on considère comme un devoir.

LE MINISTRE.

Et croyez-vous, monsieur, qu'il m'eût été plus pénible d'apprendre de votre bouche le refus de mon fils, que d'en être instruit par cette enfant? Vous ne savez donc pas qu'elle l'aime, monsieur, et que la doulenr qu'elle ressent aujourd'hui, on aurait pu la lui épargner, si vous m'eussiez prévenu? J'aurais fait appeler mon fils, j'aurais anéanti d'un mot ses projets insensés. Mais peut-être avez-vous aussi rêvé pour lui un autre mariage!... Je vous dis, moi, que ce mariage ne se fera jamais, que je ne le veux pas, qu'il est impossible.

ÉDOUARD.

Karl aime la comtesse Sophie, monseigneur.

LE MINISTRE.

Ne me dites pas cela.

ÉDOUARD.

Il l'aime, et, quand il m'a fait l'aveu de ses sentiments...

LE MINISTRE.

Vous ne les avez point combattus?

ÉDOUARD.

Je ne le pouvais pas, monseigneur.

LE MINISTRE.

Vous ne le pouviez pas?

ÉDOUARD.

Non; car il m'a dit que le bonheur de sa vie était attaché à cette union.

LE MINISTRE.

Et, dès lors, vaincu par cet aveu, vous avez gardé le silence!

ÉDOUARD.

J'ai fait plus, monseigneur: j'ai cédé à la voix d'un ami, à sa prière; je lui ai donné ma parole de l'aider, de le servir.

LE MINISTRE.

Malheureux! mais savez-vous s'il n'y a pas un secret, une raison terrible qui s'oppose au mariage de mon fils avec la comtesse Sophie? et, d'ailleurs, ne vous avais-je pas fait connaître mes desseins, ma volonté? Qui donc vous a dégagé des devoirs que votre position, sinon votre reconnaissance, vous impose? Avez-vous renoncé à cette position que je vous ai faite? Ai-je reçu votre démission?

ÉDOUARD.

Je venais vous prier de l'accepter, monseigneur.

LE MINISTRE.

Vous, Stevens?... C'est hier, monsieur, qu'il eût fallu la donner. Votre démission, je l'accepte... Envoyez-la-moi. Vous avez raison, monsieur, les rapports entre nous sont désormais impossibles... et, à tout prendre, j'aime mieux me séparer d'un ingrat que d'avoir à me défier d'un traître.

ÉDOUARD.

Monseigneur!...

LE MINISTRE.

J'attends votre démission, monsieur.

(Édouard s'incline. Le Ministre sort.)

## SCÈNE VII

### ÉDOUARD, CHRÉTIEN.

Édouard reste un moment absorbé, puis tout à coup va à la table.

CHRÉTIEN.

Vous êtes seul, monsieur Édouard?

ÉDOUARD, écrivant sa démission.

Ah! te voilà, Chrétien?

CHRÉTIEN.

Je ne sais ce qui se passe autour de nous, monsieur, mais je suis inquiet de tout ce que je vois. On dirait que quelque grande catastrophe nous menace. Et votre agitation...

ÉDOUARD, se levant.

Chrétien, nous partons dans une heure.

CHRÉTIEN.

Vous quittez Munich?

ÉDOUARD.

Pour n'y jamais revenir.

CHRÉTIEN.

Jamais?... Ne laissez-vous donc ici personne que vous regrettiez, qui vous regrette?... Elle vous aimait, disiez-vous?

ÉDOUARD.

Oui, oh! oui, elle m'aime!

CHRÉTIEN.

Et vous partez malgré cela?

ÉDOUARD.

A cause de cela, Chrétien !... pour qu'elle m'oublie, pour qu'elle en aime un autre.

CHRÉTIEN.

Oh ! monsieur, si le monde connaissait toute la noblesse de votre conduite !

ÉDOUARD.

Je n'agis plus pour obtenir son approbation, mais pour être satisfait de moi. Que tout soit prêt dans une heure ; va !

CHRÉTIEN.

Et où allons-nous, monsieur?

ÉDOUARD.

Le sais-je? Où le hasard nous conduira. Je dis *nous*, car tu ne refuseras pas de me suivre encore, n'est-ce pas ? quoique je sache à peine de quoi nous vivrons et si j'aurai du pain à te donner.

CHRÉTIEN.

Moi, vous quitter, monsieur ?... Jamais !

ÉDOUARD, voyant la Comtesse qui entre.

Sophie !... Pas un mot !

(Chrétien sort lentement.)

## SCÈNE VIII

### ÉDOUARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Je vous croyais avec le ministre, Édouard.

ÉDOUARD.

Son Excellence est rentrée dans son cabinet et ne m'a pas dit de l'y suivre.

SOPHIE.

Louise était ici ce matin. Je l'ai rencontrée tout à l'heure et elle a paru m'éviter.

ÉDOUARD.

La comtesse Louise souffre d'un amour qu'elle sait aujourd'hui n'être point partagé, et votre présence est à la fois pour elle un souvenir et une douleur.

SOPHIE.

Mais elle sera heureuse ; mais je n'aime pas le baron Karl.

ÉDOUARD.

Il vous aime, lui, madame.

SOPHIE.

Il m'oubliera; car je ne peux être à lui, vous le savez bien.

ÉDOUARD.

Oui, je sais que, belle, heureuse, comblée de tous les dons que l'on ne doit qu'à Dieu, de toutes les faveurs que l'on doit au hasard, vous avez dit à un homme que les événements de la vie avaient jeté sur votre chemin, à un malheureux, à un coupable : « Ce bonheur, je vous le sacrifie; cet éclat, j'y renonce; ce trésor, je vous le donne!... » Et vous l'eussiez fait, Sophie! vous le feriez!... Oh! les paroles qui sont tombées de votre cœur, je les ai recueillies une à une dans le mien. Elles n'en sortiront jamais, Sophie! Je les emporterai avec moi au ciel.

SOPHIE.

Mon Dieu! Édouard, qu'avez-vous? d'où vient cette émotion? Vous me parlez comme si nous ne devions plus nous revoir!

ÉDOUARD.

Le ministre!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, à Édouard.

Eh bien, monsieur?

ÉDOUARD, après un instant d'hésitation, lui remettant la démission qu'il vient d'écrire.

Voici, monseigneur.

LE MINISTRE.

C'est bien. Vous avez chez vous des papiers importants, qui intéressent l'État : vous me les remettrez ou vous me les ferez remettre avant votre départ.

SOPHIE, à part.

Son départ!

(Édouard, après avoir jeté un regard douloureux sur Sophie, s'incline et sort silencieusement.

## SCÈNE X

SOPHIE, le Ministre.

SOPHIE.

M. Stevens vous quitte?

LE MINISTRE.

Oui.

SOPHIE.

Pour longtemps?

LE MINISTRE.

Pour toujours.

SOPHIE.

Alors, ce papier?...

LE MINISTRE.

C'est sa démission.

SOPHIE.

Qu'il vous a offerte ou que vous lui avez demandée?

LE MINISTRE.

Qu'il m'a offerte et que j'ai acceptée.

SOPHIE.

Vous n'ignorez point, monsieur, que votre protection lui a fait ici des ennemis mortels?

LE MINISTRE.

Stevens, en cette circonstance, n'a eu d'autre ennemi que lui-même.

SOPHIE.

Vous qui êtes à la fois l'indulgence et la justice, je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, qu'il n'existe peut-être pas un seul homme qui, dans sa conduite passée, n'ait quelque reproche à se faire.

LE MINISTRE.

J'ignore à quoi vous faites allusion, comtesse. Il s'agit non point de la conduite passée, mais de la conduite présente de M. Stevens, chargé par moi d'une mission de confiance près du baron Karl; où j'attendais le dévouement, j'ai trouvé la trahison.

SOPHIE, à part.

Oh! je sais tout; pauvre Edouard!

LE MINISTRE.

En somme, M. Stevens a eu envers moi des torts graves, il les a compris... il s'éloigne.

SOPHIE.

Êtes-vous bien sûr qu'il soit convaincu de ces torts ? Croyez-vous fermement que ce soit à cause de ces torts qu'il s'éloigne? Ne vous est-il pas venu à la pensée qu'il pourrait y avoir un autre motif que celui que vous supposez à ce depart, si précipité qu'il ressemble à une fuite ?... N'avez-vous pas entendu dire qu'il avait existé autrefois tel grand cœur, si grand, qu'il était capable d'abandonner, pour un malheur certain, inouï, éternel, un bonheur dont il avait la modestie de se croire indigne?... Ces hommes-là, prenez-y garde, monseigneur, ils laissent, une fois partis, ils laissent plus qu'un regret, ils laissent un remords au cœur de ceux qui les ont méconnus... Eh bien, je vous dis, moi, monseigneur, que M. Stevens est un de ces hommes-là. Je vous dis que cette action que vous lui reprochez comme une trahison et que je tiens, moi, pour un dévouement suprême, il lui a fallu une force plus qu'humaine pour l'accomplir. Je vous dis cela, monseigneur, et, avec l'aide de Dieu, je vous donnerai la preuve de ce que je vous dis.

(Elle sort précipitamment.)

## SCÈNE XI

LE MINISTRE, seul.

Que veut-elle dire, et que se passe-t-il ici ? qu'y a-t-il donc dans l'âme de ce Stevens ? quel secret me cache-t-il, à moi qui croyais savoir tous ses secrets ? Depuis trois ans, je l'étudie; depuis trois ans, je n'ai pas surpris en lui un sentiment, une pensée qu'il ne pût avouer tout haut en face de tous. A chaque nouvelle preuve de faveur ou de confiance que je lui donnais, il répondait par un dévouement plus absolu. Sévère pour lui, indulgent pour les autres, infatigable au travail, étranger aux plaisirs, inaccessible à la corruption, cherchant, à force de délicatesse et pour satisfaire sa conscience, à racheter une faute de jeunesse qu'il ne croit connue que de lui seul, et que je connais, moi; l'ayant si largement rachetée, que je

le tiens pour plus pur qu'un homme qui n'aurait jamais failli, voilà ce Stevens d'hier; et, aujourd'hui, j'en suis à me demander : est-il traître? est-il ingrat?...

## SCÈNE XII

Le Ministre, LE BARON KARL, puis MEYER.

LE BARON.

Il est l'un et l'autre, mon père : ingrat envers vous, traître envers moi!

LE MINISTRE.

Envers vous ?

LE BARON.

Traître envers moi qui l'ai pris pauvre, ignoré, perdu, qui vous l'ai amené par la main, qui vous ai dit : « Vous cherchez un homme, prenez celui-ci, mon père. » Ingrat envers vous qui l'avez reçu comme un second fils, comblé de distinctions et de faveurs; oui, ingrat envers vous, traître envers moi : il aime la comtesse Sophie!

LE MINISTRE.

Stevens?

LE BARON.

Comprenez-vous l'orgueilleux à qui le titre de votre secrétaire ne suffit pas, l'ambitieux que vous faites le premier après vous, et qui cherche sur quel degré il mettra le pied pour monter plus haut encore, et qui met le pied sur mon cœur?

LE MINISTRE.

Il aime la comtesse Sophie?

LE BARON.

Ah! vous ne pouvez croire à une pareille impudence, n'est-ce pas, monsieur? La comtesse Sophie, une fille noble, titrée, riche, que vous avez traitée comme votre enfant, c'est à elle qu'il s'adresse, c'est elle qu'il aime!

LE MINISTRE.

Stevens !...

LE BARON.

Non-seulement il l'aime, mais il en est aimé.

LE MINISTRE, sonnant.

Stevens ! (A Meyer, qui entre.) Stevens ! appelez Stevens!

MEYER.

A l'instant, monseigneur.

LE MINISTRE.

Non, restez : c'est à la comtesse Sophie de me répondre.

MEYER.

Pordon, monseigneur, les personnes que vous attendiez de Mannheim...

LE MINISTRE.

Sont arrivées, c'est bien. (Meyer sort. Le Ministre à Karl.) Ce que vous m'avez dit de Stevens, monsieur, je ne le crois pas; car, si cela était, car s'il aimait la comtesse Sophie, surtout s'il était aimé d'elle, ce Stevens que vous accusez, et que, moi, je soupçonnais, ce Stevens serait le plus honorable, le plus noble, le plus généreux des hommes; car, ici, tout à l'heure, à cette place, il m'implorait pour un autre, il me demandait la main de la comtesse pour vous, son ami !

LE BARON.

Lui, Stevens?

LE MINISTRE.

Attendez-moi là, monsieur.

(Il sort vivement par la gauche.)

## SCÈNE XIII

LE BARON KARL, puis ÉDOUARD.

LE BARON.

Il l'aime, et il en est aimé, et il demandait sa main pour moi ! (Apercevant Édouard.) Ah ! venez, Stevens ! Est-il vrai que vous ayez fait cela, que vous ayez parlé pour moi à mon père?

ÉDOUARD.

Ne m'y étais-je pas engagé, Karl?

LE BARON.

Oui; mais, lorsque je vous ai demandé cet engagement, j'ignorais que c'était compromettre votre bonheur.

ÉDOUARD.

Vous voulez dire ma position, Karl; c'est à vous que je la devais, et je suis heureux de vous la sacrifier. Son Excellence a reçu ma démission.

LE BARON.

Votre démission ?

ÉDOUARD.

Oui; voici des papiers importants que je vous prierai de remettre à votre père; assurez-le surtout de mon éternelle reconnaissance, dont j'ai bien peur qu'il n'ait douté un instant. Adieu, baron.

LE BARON.

Comment, vous partez ?

ÉDOUARD.

Je pars.

LE BARON.

Vous quittez Munich ?

ÉDOUARD.

Je quitte la Bavière.

LE BARON, le retenant.

Oh ! non ! Édouard, vous ne partirez pas ainsi, c'est impossible.

ÉDOUARD.

Je partirai, Karl, et à l'instant même.

LE BARON.

Stevens, j'ai bien souvent dans ma vie entendu parler de générosité, de dévouement, de loyauté; mais c'était à vous d'en donner le plus admirable exemple. Partez donc, mais soyez certain que vous laissez ici un cœur qui vous sera reconnaissant jusqu'à la mort. Votre main, Stevens.

## SCÈNE XIV

Les Mêmes, NEBEL, puis MEYER.

NEBEL, dans l'antichambre.

Oh ! mais le baron le saura, lui ! (Entrant.) N'est-ce pas, monsieur le baron, que vous savez... ?

LE BARON.

Quoi, monsieur ?

NEBEL.

Où est allée la comtesse Sophie.

LE BARON.

La comtesse Sophie? où est allée la comtesse Sophie? Expliquez-vous, monsieur.

NEBEL.

L'explication ne sera pas longue : en quittant M. Stevens ou le ministre, elle est montée chez elle, et, après avoir mystérieusement fait avancer une voiture de place par la ruelle qui longe l'hôtel, elle est partie.

LE BARON.

Partie!...

NEBEL.

Partie sans que personne sache le motif de ce départ, ni de quel côté elle a dirigé sa fuite.

LE BARON.

Partie! Et vous alliez aussi quitter Munich, monsieur Stevens? Partie! la comtesse!... (A Meyer qui entre.) Mais cela est-il vrai, Meyer?

MEYER.

En effet, Excellence, la comtesse Sophie n'est plus à l'hôtel.

LE BARON.

Quoi! elle s'est éloignée ainsi... furtivement, sans l'ordre de mon père, sans son aveu, sans qu'il sût qu'elle s'éloignait? Mais ce que vous me dites là est impossible, messieurs!

MEYER.

C'est précisément ce qu'a dit Son Excellence en trouvant son appartement vide et avant de lire la lettre qu'elle a laissée pour lui.

LE BARON.

Elle a donc laissé une lettre pour mon père?

MEYER.

Oui, très-longue, très-explicative, et une seconde pour vous.

LE BARON.

Pour moi! où est-elle?

MEYER.

La voici.

LE BARON, prenant la lettre.

« Monsieur Stevens... » Cette lettre n'est pas pour moi, Meyer.

MEYER.

Pour qui donc est-elle?

LE BARON.

Pour M. Stevens.

MEYER.

Ah! maladroit que je suis!

(Il échange un coup d'œil avec Nebel.)

LE BARON.

Et vous dites que vous ignoriez le départ de la comtesse Sophie, monsieur?

ÉDOUARD.

Baron, je vous jure que c'est à l'instant même et de la bouche de ces deux messieurs...

LE BARON.

Cette lettre est à votre adresse, je ne puis donc que vous la remettre ; mais un homme qui n'aurait rien à se reprocher, un honnête homme la lirait tout haut, monsieur.

ÉDOUARD, décachetant la lettre et lisant tout haut.

« Stevens, ce n'est pas vous... (il baisse la voix) qui partirez le premier; c'est moi qui partirai la première. Je vais vous attendre sur la route de Mannheim. »

LE BARON.

Eh bien, monsieur?

ÉDOUARD.

Karl, il y a des fatalités...

LE BARON.

Cette lettre, monsieur, cette lettre!

ÉDOUARD.

Je ne la lirai pas.

LE BARON, voulant la lui arracher des mains.

Mais je la lirai, moi!

ÉDOUARD.

Prenez-garde, monsieur! c'est le secret d'une femme que je suis chargé de défendre.

LE BARON.

Dites le vôtre. Cette lettre encore une fois, cette lettre! Édouard traverse lentement le théâtre. Après un moment d'hésitation, il déchire la lettre.) Ah! c'est, à mon tour, moi qui vous dis : prenez-garde, monsieur! en même temps que cette lettre, vous déchirez votre honneur.

ÉDOUARD.

Monsieur!

LE BARON.

Vous partez, et la comtesse Sophie part en même temps que vous... Vous prétendez que vous ignoriez ce départ! Elle

vous écrit en partant, et vous n'osez lire tout haut ce qu'elle vous écrit !... Vous croiriez-vous insulté, monsieur, si je vous disais que vous êtes un hypocrite?

ÉDOUARD.

Karl !

LE BARON.

Je viens vous trouver comme on vient trouver un ami ; je vous ouvre mon cœur comme on fait à un frère. Vous vous taisez devant ces confidences... et vous aimez la femme que j'aime! Vous acceptez la mission que je vous confie avec l'intention de me trahir, et vous me trahissez !... Vous venez supplier mon père de me donner la main de la comtesse Sophie, et vous l'enlevez pendant ce temps-là ! Vous croiriez-vous enfin insulté, monsieur, si, avec mon mépris, je vous jetais mon gant au visage?

(Il le lui jette.)

ÉDOUARD.

Une épée, baron !... une épée !...

LE BARON.

Allons donc, monsieur !... allons donc !

(Il s'élance dans la chambre à gauche ; Nebel et Meyer sortent précipitamment par le fond.)

ÉDOUARD.

Ah ! c'est trop de souffrance, mon Dieu ! et vous me deviez un dédommagement. Il l'a compris, lui, qu'il fallait verser la dernière goutte au calice près de déborder, afin qu'avant de mourir, le patient que, depuis quatre ans, vous tenez sur la roue pût s'en prendre à un homme, et non à la destinée, de tout ce qu'il a souffert. (Courant à Karl, qui rentre avec des épées et en saisissant une.) Mais venez donc, baron, venez donc! Oh ! c'est bien un combat mortel, n'est-ce pas? (Embrassant son épée.) Oh ! merci, arme de délivrance ! merci, fer avec lequel on tue ou par lequel on est tué ! Allons !

## SCENE XV

LES MÊMES, LE CONSEILLER BEZANETTI, paraissant au fond, avec MEYER et NEBEL.

LE CONSEILLER.

Où allez-vous ainsi tous deux l'épée à la main, messieurs?

LE BARON.

Accompagnez-moi, Bezanetti ; vous allez me servir de témoin.

LE CONSEILLER.

Et avec qui vous battez-vous?

ÉDOUARD.

Avec moi.

LE CONSEILLER.

Avec vous ?

LE BARON.

Oui.

LE CONSEILLER.

Il y a erreur, baron Karl : on ne se bat pas avec monsieur !

LE BARON.

Comment, on ne se bat pas avec monsieur ?

LE CONSEILLER.

Non. (A Stevens.) Dites donc au baron Karl qu'on ne se bat pas avec vous, monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim.

ÉDOUARD, laissant tomber son épée et tombant lui-même accablé dans un fauteuil.

Ah !...

LE CONSEILLER.

Vous voyez.

LE BARON.

Aussi lâche qu'infâme !

(Il jette son épée.)

ÉDOUARD.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE, qui vient d'entrer, d'une voix compatissante et lui tendant la main.

Édouard !

ÉDOUARD.

Ah ! l'on m'avait bien dit que c'était sur le chemin du martyre que Dieu plaçait ses anges !

L'HUISSIER, à la porte du fond.

Le ministre !

LOUISE, allant au Ministre.

Mon oncle, ayez pitié !

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE MINISTRE, LOUISE, CHRÉTIEN.

LE MINISTRE.

Monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim, voici votre dé-

mission que je vous rapporte... J'avais eu tort de l'accepter, reprenez-la. (Louise tend la main et reçoit la démission. — Regardant Nebel et le Conseiller, qui restent confus.) Monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim, le roi vous fait conseiller de son conseil privé avec le titre de baron de Stevens, et vous nomme commandeur de l'ordre du Mérite civil de Bavière. (Ramassant l'épée de Karl.) Mon fils, reprenez votre épée, vous pouvez vous battre avec monsieur.

LE BARON.

Comment voulez-vous que je me batte avec un homme à qui publiquement vous rendez un pareil témoignage?

LE MINISTRE.

Alors, faites-lui vos excuses et offrez-lui la main de la comtesse Sophie... (bas) votre sœur!

LE BARON, à part, anéanti.

Ma sœur! elle est ma sœur!

(Le Ministre tend la main à Édouard. — Édouard se jette à ses pieds. Le Ministre fait un signe à Chrétien, qui sort par la droite.)

LE MINISTRE.

Et maintenant, Ruhberg, êtes-vous heureux? ne manque-t-il rien à votre bonheur?

ÉDOUARD.

Un pardon.

LE MINISTRE.

On vous l'apporte, mon ami.

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, RUHBERG, paraissant, avec CHRÉTIEN.

RUHBERG, ouvrant les bras.

Édouard!...

ÉDOUARD, se jetant dans les bras de son père.

Ah! mon père!

RUHBERG.

Mon fils!

---

## POST-SCRIPTUM

Ce drame est double, comme on vient de le voir; il se compose de deux pièces distinctes: l'une qui pourrait s'intituler *le Crime*, et l'autre, *l'Expiation*.

C'est là le malheur de l'ouvrage ; je ne dis pas son défaut, car il était impossible de le couper autrement.

On pouvait craindre que l'intérêt, porté au plus haut degré au deuxième et au troisième acte, ne pût, au cinquième et au sixième, remonter à la même hauteur.

Il n'y a que les gens du métier qui sentiront combien la difficulté était grande.

Mais aussi il y avait un beau parti à tirer de cette opposition des trois premiers actes, se passant dans un monde bourgeois, avec les trois derniers, se passant dans un monde aristocratique.

Le succès me fait croire que la difficulté a été vaincue, et que le meilleur parti possible a été tiré du sujet.

Le rideau est tombé au bruit d'applaudissements frénétiques, et Laferrière a été interrompu trois fois, au moment de prononcer le nom de l'auteur, par le tonnerre qui grondait dans la salle.

Le public de l'Odéon, qu'il me siffle ou qu'il m'applaudisse, a toujours été pour moi le vrai, le seul, l'unique public de Paris.

Il n'y a qu'à le lâcher sur la piste d'un noble dix cors ou d'un ignoble blaireau, et l'on peut être tranquille, il mènera l'animal jusqu'au bout.

La piéce a été admirablement jouée, du reste. Tisserant, dans le rôle d'Alden ; mademoiselle Bérengère, dans celui de Charlotte ; M. Métrême, dans celui de Frédéric, ont eu les honneurs des trois premiers actes. M. Rey, dans le personnage du ministre ; mademoiselle Périgat, dans le personnage de la comtesse Sophie ; mademoiselle Isabelle Constant, dans le rôle de Louise, et M. Guichard, dans celui de Karl, ont eu les honneurs des trois derniers.

Trois personnages ingrats, d'intrigants de cour, ont été parfaitement rendus par MM. Kime, Thiron et Saint-Léon.

Le rôle du receveur Ruhberg était joué par M. Laute. C'est un artiste que notre ami Regnier nous avait ramené de Hollande ; nous avons une obligation de plus à notre ami Regnier.

Mais l'homme à qui nous devons la meilleure part de notre succès, disons-le franchement et hautement, — d'autant plus franchement et hautement que nous avons souvent, à cause de son grand talent même, été sévère pour lui, — c'est Laferrière.

Laferrière a été admirable, prodigieux, complet dans le rôle d'Édouard. Jamais artiste, et je parle des plus grands artistes, entendez-vous, n'a été dans une seule soirée plus abattu, plus fiévreux, plus calme, plus poétique, plus aimant, plus désespéré, plus délirant, plus joyeux, plus exalté, plus écrasé que Laferrière. Il portait à lui seul le poids de la pièce, et, jusqu'au bout, il l'a porté sans s'arrêter, sans plier, sans haleter; il est vrai qu'à chaque entr'acte, nous allions lui donner la main et lui porter les compliments de madame Émile de Girardin et de George Sand. On va loin, n'est-ce pas, Laferrière, avec de pareils rafraîchissements sur sa route?

Aussi Laferrière a-t-il été aussi loin, a-t-il monté aussi haut qu'il est permis au talent dramatique d'arriver.

Barré, qui le suivait sous le costume d'un vieux serviteur, a été applaudi tout le long du chemin. Comme son maître n'avait pas toujours d'argent pour le payer, nous l'invitons à prendre ses gages en applaudissements.

Si ce n'était pas un si mauvais souhait à faire à votre avenir dramatique, mon cher Laferrière, nous vous dirions qu'après un pareil succès, les portes du Théâtre-Français doivent vous être ouvertes à deux battants.

Seulement, une fois que vous serez là, il vous faudra renoncer à jouer des Édouard Ruhberg.

Restez donc avec nous, et je me charge, moi, de faire de vous au théâtre tout ce que vous voudrez être.

ALEX. DUMAS.

Paris, 7 novembre 1854.

FIN DE LA CONSCIENCE

# L'ORESTIE

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES, IMITÉE DE L'ANTIQUE

Porte-Saint-Martin. — 5 janvier 1856.

---

## AU PEUPLE

Alex. Dumas.

---

DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| AGAMEMNON | MM. | Henri Luguet. |
| ÉGYSTHE | | Verdellet. |
| ORESTE | | Charly. |
| Premier Vieillard | | Deshayes. |
| Deuxième Vieillard | | Brémont. |
| TALTHYBIUS | | Adler. |
| Une Sentinelle | | Vannoy. |
| PYLADE | | Steiner. |
| CASTOR | | Guétha. |
| APOLLON | | Paulin. |
| L'Aréopagiste | | Dupré. |
| CLYTEMNESTRE | Mmes | Lucie Mabire. |
| ÉLECTRE | | Guyon. |
| CASSANDRE | | Marie Laurent. |
| MINERVE | | Méa. |
| LA JEUNE ÉLECTRE | | Pauline Laurent. |
| Première Jeune Fille | | Deshayes. |
| Deuxième Jeune Fille | | Mésange. |
| Troisième Jeune Fille | | Louise. |
| L'Euménide | | Abit. |

---

# ACTE PREMIER

# AGAMEMNON

A Argos, devant le palais d'Agamemnon.— Au fond, Argos et Mycènes, l'Inachus coulant au pied des murailles d'Argos. Derrière les deux villes, une chaîne de montagnes que domine là cime de l'Arachné. Attenante au palais, une statue d'Apollon.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

UNE SENTINELLE, veillant sur la terrasse du palais; puis LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

LA SENTINELLE.

Dieux puissants! inclinés sur l'humaine poussière,
Qui des pâles mortels écoutez la prière,
O dieux, délivrez-moi, vieillard infortuné,
De la garde éternelle où je suis condamné!
Comme le chien captif qui mord sa chaîne aride,
Vous me voyez veillant sur le palais d'Atride:
Le jour, brûlé par l'astre aux rayons dévorants,
La nuit, comptant des yeux tous ces globes errants,
Flambeaux ardents du ciel que Phœbé, dans sa course,
Allume par milliers, de Sirius à l'Ourse,
Et qui, nés, chaque soir, du crépuscule obscur,
Meurent, chaque matin, dans l'aube aux yeux d'azur.
Depuis combien de temps, sans trêve et sans relâche,
Du veilleur obstiné dure la sombre tâche;
Combien de jours, de mois et d'ans sont révolus,
Vous le savez, ô dieux! — mais lui ne le sait plus. —
Depuis l'instant fatal où son œil qui se lasse
Fut chargé d'épier, dans les champs de l'espace,
Le signal enflammé qui, flamboyant dans l'air,
Parti du mont Ida, doit, prompt comme l'éclair,
Annoncer tout à coup à la Grèce surprise
Que l'imprenable Troie enfin vient d'être prise!
Hélas! depuis qu'en vain du feu libérateur

Mes vœux mal exaucés accusent la lenteur,
J'ai vu, frappé des coups sous lesquels tout succombe,
Mon aïeul, chargé d'ans, se coucher dans la tombe;
Puis mon père, après lui, s'endormir sans retour;
Puis, veuve, moi vivant, expirante à son tour,
Ma femme, à ses côtés me cherchant éperdue,
Demander vainement cette flamme attendue.
D'elle j'avais un fils, enfant déshérité!
Il atteignit hier l'âge de puberté,
Et je l'ai vu partir, pensif et taciturne,
Pour ce siége sans fin qui, pareil à Saturne,
Faisant esclave et noble, et riche et pauvre, égaux,
Dévore sans pitié tous les enfants d'Argos!
Enfin me voici seul, ignorant de moi-même,
Et le pied suspendu sur le gouffre suprême;
Mes reins se sont courbés, mes cheveux ont blanchi;
Sous le fardeau des ans mes genoux ont fléchi;
L'âpre vent de l'Épire a ridé ma paupière;
Les songes caressants sur ma couche de pierre,
Craintifs, n'apportent plus, par la terreur glacés,
Leur suc fortifiant à mes membres lassés;
Car, j'ai peur, fermant l'œil, que tout à coup n'éclate
A la cime du mont l'étendard écarlate...

(Une flamme brille au sommet du mont Arachné.)

O dieux!... qu'ai-je donc vu?... Je me trompe... Mais non!
C'est le signal sauveur!... Enfants d'Agamemnon,
Espoir de l'Argolide, avec toute la Grèce,
Allons, éveillez-vous, tressaillant d'allégresse!
Et toi, reine, debout! si ton cœur se souvient;
Car Troie est prise, ô reine, et ton époux revient!

(La Sentinelle descend dans le palais. Le Chœur paraît.)

PREMIER VIEILLARD.

Dix ans sont écoulés depuis que les Atrides,
Du berger de l'Ida buvant l'outrage amer,
Suivis des Argiens, aux brillantes cnémides,
Sur leurs mille vaisseaux ont traversé la mer.

On eût dit, quand la flotte ouvrit toutes ses ailes,
Un essaim de vautours qui, d'un vol menaçant,

Tournoyait au-dessus des aires maternelles
Vides de leurs petits et rouges de leur sang !

Mais, dans le port d'Aulis où la vague se brise,
Le courroux de Diane, un instant endormi,
Se réveille, et la flotte en vain cherche une brise
Qui la pousse vers Troie, au rivage ennemi.

D'où venait ton courroux, Diane Chasseresse ?
On dit qu'Agamemnon blessa d'un trait mortel
La biche consacrée à la chaste déesse,
Qui venait brouter l'herbe au pied de son autel.

On sait comment tomba la céleste colère :
La mère vit la fille arrachée à ses bras,
Et les pleurs de la fille et les cris de la mère,
Ne purent désarmer l'implacable Calchas.

La flotte alors partit suivant ses destinées ;
Et, tandis que, luttant d'un effort inégal,
Grecs et Troyens noyaient dans le sang dix années,
Clytemnestre revint au palais conjugal.

C'est là qu'elle revit cet enfant de l'inceste,
Égysthe, qu'en partant le fort Agamemnon
Laissa, digne héritier de son père Thyeste,
Protecteur de sa femme et roi de sa maison.

Maintenant, qu'a-t-il fait, l'ingrat dépositaire,
Du bonheur du foyer, de l'honneur du mari ?
Perfide, il est entré dans le lit adultère !
Serpent, il a mordu la main qui l'a nourri !

(Égysthe et Clytemnestre poussent doucement la porte du palais.)

Eh ! tenez, les voici, tous deux, glissant dans l'ombre,
Confiant à la nuit leur amour aux abois.
Pied furtif, main tendue, oreille au guet, œil sombre,
C'est le loup et la louve aux lisières d'un bois.

Éloignons-nous, amis ; que notre cœur paisible
Se ferme au cœur royal par le remords troublé ;

Le secret des tyrans, comme un poison terrible,
Fait éclater le vase où leur main l'a scellé.

(Le Chœur se retire hors de la portée de la voix.)

## SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, ÉGYSTHE, sur le devant; LE CHŒUR DES VIEILLARDS, au fond.

CLYTEMNESTRE.

Oui, vieillard, je l'ai vu, sur la funeste cime,
S'allumer, ce flambeau qui nous montre l'abime!
Et dont l'éclat tardif, qui réjouit ton cœur,
A fait bondir le mien de haine et de terreur.
Égysthe, la vois-tu, là-bas, sombre et tremblante,
Cette flamme d'enfer à la lueur sanglante,
Qui, d'un époux vengeur annonçant le retour,
Sert de bûcher funèbre à nos dix ans d'amour?

ÉGYSTHE.

Reine, espérais-tu donc une absence éternelle?
L'oracle, tu le sais, d'une voix solennelle,
Avait prédit que Troie, ouverte aux étrangers,
Dans sa chute suivrait Achille aux pieds légers.
Frappé d'un trait mortel, lorsqu'Achille succombe,
Il est juste à son tour que Troie incline et tombe,
Et couvre des débris de ses palais croulants
Le sépulcre du fils de Thétis aux bras blancs.
Ton cœur s'est-il bercé d'une espérance vaine?
L'Espérance, on le sait, trompeuse amie, ô reine!
Se plaît d'entretenir en nous l'illusion,
Nous lançant sur les pas de quelque vision,
Qui, dès que sur nos vœux notre main s'est fermée,
Nous glisse entre les doigts et s'échappe en fumée.
Oh! moi, j'ai repoussé le décevant miroir
Où tes yeux poursuivaient un impossible espoir;
Et, toujours prévoyant la minute fatale,
Dix ans, j'ai coudoyé la Terreur au front pâle,
Qui, tout bas, me disait, soufflant sur l'avenir :
« Égysthe, Troie est prise!... Égysthe, il va venir! »
Et, tout à l'heure encor, tandis que, taciturne,
Aux bleuâtres lueurs de la lampe nocturne,

Le menton dans la main, sur un genou dressé,
Je comptais les soupirs de ton cœur oppressé,
Qui donc a, le premier, vu, l'angoisse dans l'âme,
Briller sur l'Arachné le panache de flamme,
Et le premier encore, en tremblant, entendu
Les joyeuses clameurs du vieillard éperdu?
Moi! héraut de malheur, dont la voix haletante,
Réveillant du retour la douloureuse attente,
Écho fatal, a dit et toujours redira :
« Point de bonheur pour nous tant qu'Atride vivra! »

CLYTEMNESTRE.

Égysthe, ce n'est point un homme habile et sage,
Celui qui prend le masque, ainsi, pour le visage,
Et qui, sachant le cœur plus que la mer profond,
S'arrête à la surface au lieu d'aller au fond.
Oh! si, pour y chercher les tourments que je souffre,
Tu plongeais dans ce cœur ainsi que dans un gouffre,
Pour avoir entrevu cet effrayant séjour,
Tu reviendrais plus pâle et plus tremblant au jour
Que celui dont Charybde avait fait sa victime,
Et qui, l'ayant sondé, sort vivant de l'abîme.
Non, je n'ai point perdu dans des lointains obscurs
Le vengeur qui revient à pas tardifs mais sûrs.
Le jour, dans ma mémoire il habite sans trêve.
La nuit vient : menaçant, il entre dans mon rêve.
De son manteau pourpré l'aurore se revêt:
J'ouvre des yeux craintifs... il est à mon chevet!
Et, si du coup mortel la première je tombe,
J'ai peur de le sentir se coucher dans ma tombe.
Oh! Clytemnestre autant qu'Égysthe se souvient...
Maintenant, réponds-moi : qu'allons-nous faire? Il vient!

ÉGYSTHE.

Avant de décider, reine, il faut que je sache
Si tu veux accomplir à nous deux une tâche
Trop pesante à moi seul, mais qui s'allégera
Dès lors que Clytemnestre avec moi s'unira.
Réponds-moi seulement, et sur ce point j'insiste,
Es-tu femme d'Atride ou maîtresse d'Égysthe?
Voilà, pour le dessein que je vais concevoir,
Ce qu'il est, avant tout, important de savoir.

CLYTEMNESTRE.

Ce qu'on peut accomplir avec des mains de femme,
Ægysthe, je le jure... œuvre pie... œuvre infâme,
M'appuyant à ton bras, oui, je l'accomplirai!
Trace-moi le chemin... Marche, et je te suivrai.

ÉGYSTHE.

Eh bien, il faut tromper son amour confiante;
Te montrer à ses yeux joyeuse, impatiente;
Faire ouvrir, appelant esclave et serviteur,
Les portes du palais au roi triomphateur;
Étendre sous ses pas les tapis de Phalère,
Pour que son pied vainqueur ne touche pas la terre;
Et, l'enlaçant des bras ainsi que d'un réseau,
Faire plier le chêne au baiser du roseau!
Si fort qu'il se defie, en son humeur farouche,
Il faudra qu'à la fin il se baigne et se couche.
Alors, lui désarmé, soit au lit, soit au bain,
Avec le poignard thrace ou le glaive thebain,
La mort saura, crois-moi, plus sûre étant plus lente,
S'ouvrir jusqu'à son cœur une route sanglante;
Et, s'il sort du tombeau, spectre, après l'action,
On l'y fera rentrer par l'expiation.

CLYTEMNESTRE.

Oh! le moyen est sombre et fatal... Mais n'importe!
Qu'il vienne, et j'ouvrirai moi-même cette porte.
Qu'il vienne, et j'étendrai la pourpre sous ses pas.
Qu'il vienne, et je saurai, joyeuse entre ses bras,
Accueillant son retour d'un baiser adultère,
Forcer mon front à rire et ma bouche à se taire.

ÉGYSTHE.

Bien!... Alors, tout est dit. Atride peut venir.
Avant que Némésis lui dise de punir,
L'ombre du roi des rois, sur les rivages sombres,
De Thyeste et d'Atrée aura revu les ombres.
Je te quitte, et demeure à quelques pas d'ici...
Mais appelle, et la Mort répondra: « Me voici! »

## SCÈNE III

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

CLYTEMNESTRE.

Vieillards qui présidez aux fêtes de la gloire,
Ceignez-vous du laurier, symbole de victoire.
Convoquez vos enfants, vos femmes et vos sœurs ;
Car les dieux ont puni les Troyens ravisseurs,
Et Troie a, par la brèche ouverte en ses murailles,
Senti le fer vainqueur déchirer ses entrailles.

LE CHŒUR.

O reine, que dis-tu ?

CLYTEMNESTRE.

Vieillards, je dis au jour
Qui doit, de mon époux éclairant le retour,
Voir enfin expirer l'absence douloureuse :
« Jour ! sois le fils heureux de cette nuit heureuse ! »

LE CHŒUR.

N'es-tu pas le jouet d'un présage qui ment?
O reine ! qui t'a dit ce grand événement?
Crains de te confier aux promesses d'un songe.

CLYTEMNESTRE.

Non ! je le tiens des dieux ennemis du mensonge.
Sur le mont Arachné, vois l'ardent tourbillon :
Il devait s'allumer quand la forte Ilion,
Tombée aux mains des Grecs, gigantesque décombre,
De l'herbe sur son front sentirait flotter l'ombre.
Or, ce feu qui vers nous accourt d'un pied léger,
Tu le vois, c'est Vulcain, le divin messager,
Qui, de l'Ida parti, des mers franchit l'abîme,
Et jusqu'à l'Arachné bondit de cime en cime !
Maintenant, espérons que les vainqueurs chez nous
Ne rentrent point chargés du céleste courroux ;
Qu'ils ont, pieux soldats, dans la ville abattue,
De la sainte Clémence honoré la statue.
Sinon, malheur sur eux !... Je ne répondrais pas
Que le deuil et la mort ne marchent sur leurs pas !

DEUXIÈME VIEILLARD.

Reine voici venir de plus sûres nouvelles :

De l'aigle la victoire a les puissantes ailes;
D'un pas pressé vers nous s'avance un inconnu.

CLYTEMNESTRE.

Si tu viens de la part des dieux, sois bienvenu.

## SCÈNE IV

Les Mêmes, TALTHYBIUS.

TALTHYBIUS.

Sainte terre d'Argos, terre de la patrie!
Laisse-moi t'embrasser, ô ma mère chérie!

(Il baise la terre.)

Enfin, après dix ans écoulés loin de toi,
Mes vœux sont exaucés : je te touche et te voi!
Non! je n'espérais plus, Argos, ô terre sainte!
Presser ton sol sacré de cette douce étreinte,
Et, dans ces lieux si chers, sous ton soleil si beau,
Près des aïeux, un jour retrouver mon tombeau.

(Se relevant.)

Salut, ô mon pays!... Salut, nuit bien-aimée!
Sombre voûte du ciel, de tant de feux semée!
Dieu vainqueur de Python... Dieu terrible, salut!
A tes traits trop longtemps les Grecs servant de but,
Ont, dressant des bûchers sur les bords du Scamandre,
De leurs meilleurs soldats au vent jeté la cendre.
Apollon, dieu du jour, dieu protecteur d'Hector,
Que tes traits courroucés rentrent au carquois d'or,
Et nous te bâtirons, sur les bords du Permesse,
Quelque temple aussi beau que celui de Lyrnesse.

CLYTEMNESTRE.

Maintenant, étranger, dis-nous quel est ton nom.

TALTHYBIUS.

Je suis Talthybius, héraut d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE.

Talthybius!

TALTHYBIUS.

Dix ans de fatigue et de peine
M'ont-ils fait à ce point méconnaissable, ô reine!

Que ton regard hésite, inquiet et jaloux,
A retrouver en moi l'ami de ton époux?

CLYTEMNESTRE.

Talthybius, salut!

TALTHYBIUS.

De bien peu je précède
Celui devant lequel tout s'incline et tout cède.
O palais de nos rois! toits bien-aimés! autels
Que l'hospitalité rend chers aux immortels!
Sur son char de combat le vainqueur va paraître.
Après sa longue absence, accueillez bien le maître.
Nul n'a mieux mérité ce triomphant accueil,
Que l'implacable chef qui mit Troie au cercueil,
Et qui, foulant aux pieds sa splendeur disparue,
Où s'élevaient ses murs fit passer la charrue.

PREMIER VIEILLARD.

O frère, que les dieux bénissent ton retour!

TALTHYBIUS.

Ils l'ont béni. Je puis maintenant, à mon tour,
Lorsque j'aurai revu celui-là qui m'envoie,
Fermer les yeux, amis, et mourir avec joie!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Ainsi donc, loin de nous, loin du pays, ton cœur
Souffrit cruellement de l'absence... ô vainqueur!

TALTHYRIUS.

Oui; mais avec ses maux j'appris ses tristes charmes,
Et que l'œil, au retour, a de bien douces larmes.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Ainsi donc, ce doux mal vous tourmentait aussi,
Et vous pleuriez, là-bas, qui vous pleurait ici!

TALTHYBIUS.

Amis, nous poursuivions notre route inquiète,
Le cœur plein de regrets du cœur qui nous regrette.

PREMIER VIEILLARD.

Et nous, nous nous disions dans nos vœux attristés:
« Reverrons-nous jamais ceux qui nous ont quittés? »

TALTHYBIUS.

Et vous ne saviez pas cependant nos souffrances,
Ce qu'à chaque buisson on laisse d'espérances,
Quand il faut, entraîné par un destin fatal,
Pour le sol étranger quitter le sol natal.

Vous ignoriez les pleurs inondant la paupière
De l'œil désespéré qui regarde en arrière,
Et combien l'âme émue hésite à s'affermir
Quand pas un jour passé ne passe sans gémir.
Vous ne connaissiez pas nos couches arrosées
Par l'humide contact des nocturnes rosées,
Les neiges de l'Ida nous soufflant ces hivers
Où les oiseaux, gelés, tombent du haut des airs,
Et ces chaleurs d'été qui font les cœurs débiles,
Les blés sans mouvement et les mers immobiles;
Ces maux si grands enfin, que, pour les ressentir,
Les morts de leurs tombeaux n'oseraient pas sortir!
Mais à quoi bon fouler du pied de la pensée,
La route qu'autrefois la douleur a tracée?
Aujourd'hui, rien n'est plus de ces mortels ennuis...
Nous aurons de beaux jours et de plus belles nuits...
Nous qui venons chercher, de nos baisers jalouses,
Au seuil de nos maisons, nos sœurs et nos épouses.

PREMIER VIEILLARD.

Oui, chers enfants d'Argos, aux exploits vénérés,
Vos épouses, vos sœurs, vous les retrouverez!
Et le courroux des dieux vous vengera de celles
Qui n'auront point gardé les saintes étincelles
De ce feu, par l'amour où l'hymen apporté
Sur l'autel de Junon, la chaste déité!

CLYTEMNESTRE.

Argiens, que je sois la première punie,
A mon illustre époux si, cessant d'être unie,
J'ai, même dans la nuit, mère de la terreur,
Commis d'un songe impur l'involontaire erreur!
Vous m'êtes tous témoins, Argiens, qu'au contraire,
Pour désarmer des dieux la terrible colère,
Fatiguant leurs autels d'un hommage incessant,
J'ai brûlé les parfums et répandu le sang...
Et maintenant encor, si ma course empressée,
Au-devant de ses pas ne s'est point élancée,
Ou si mon œil, dix ans de larmes obscurci,
Pour le revoir plus tôt ne l'attend pas ici,
C'est que, dans le palais où je rentre joyeuse,
Je dois tout préparer, épouse glorieuse,
Pour faire à ce vainqueur, qui revient aujourd'hui,

Une réception qui soit digne de lui...
Héraut, retourne donc vers celui qui t'envoie;
Dis-lui qu'il peut venir, et trouvera la joie,
Sous les traits d'une épouse, au bout de son chemin,
Avec des fleurs au front et des fleurs dans la main.

## SCÈNE V

LES MÊMES, hors CLYTEMNESTRE.

TALTHYBIUS, à Clytemnestre, qui rentre au palais.

Je t'obéis... Et vous, quelques instants encore,
Frères, restez ici; car, devançant l'aurore,
Atride va venir, désireux de revoir
Ce palais qu'il avait perdu, même en espoir.

## SCÈNE VI

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

PREMIER VIEILLARD.

Ainsi donc, dieux vengeurs, parce qu'un soir Hélène
A, sous d'autres regards que ceux de son époux,
Parjure, dénoué sa ceinture de laine,
Et sur la mer complice a vogué loin de nous;

Parce que, trahissant une paix séculaire,
Pâris souilla d'un rapt le toit de Ménélas,
La Grèce sur l'Asie a, versant sa colère,
Poussé mille vaisseaux et cent mille soldats.

O vieux Priam! quand, plein d'une adultère joie,
Ton fils te ramenait la fatale beauté,
Que n'as-tu refusé les murailles de Troie
A ce violateur de l'hospitalité!

Un homme a, d'une main en désastres fertile,
Pris un jeune lion aux souples mouvements,
Que sa mère, exhalant une plainte inutile,
Redemande au désert par ses rugissements.

Il l'a comme un trésor de jeunesse et de grâce,
Dans sa douce maison apporté sans retards,
Et son hôte, d'abord, oublieux de sa race,
Joue avec les enfants, caresse les vieillards.

Mais, chaque jour, voilà qu'il devient redoutable,
Et que, par son instinct, par le meurtre guidé,
S'échappant, une nuit, il entre dans l'étable,
Et prépare un festin que nul n'a commandé;

Si bien qu'à son retour, l'aurore vigilante
Montre au maître l'objet d'un éternel remord...
Hélas! autant valait qu'en la maison sanglante
Il eût fait élever un prêtre de la mort.

C'est ainsi qu'en tes murs, ô Troie! un jour, sans voiles,
Pénétra cette Hélène... hélas! si douce à voir!
Ses yeux étincelaient, pareils à deux étoiles
Que fait trembler la mer en son mouvant miroir.

Dans son corps gracieux tout était harmonie,
Et chacun, la voyant, demandait, à son tour,
Quel rivage embaumé de la molle Ionie
Avait donné naissance à cette fleur d'amour?

Et cependant, un soir, à cette fleur, dans l'ombre,
Un peuple tout entier respira le trépas;
Et, pareille au lion, beauté fatale et sombre,
Tu marquas dans le sang la trace de tes pas.

(On entend la trompette,)

Mais, par sa voix de cuivre, écoutez la fanfare
Nous annonçant Atride et les vainqueurs joyeux;
Au sommet de ce mont, tu peux t'éteindre, ô phare
Car le soleil d'Argos va paraître à nos yeux.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, AGAMEMNON, sur son char, avec CASSANDRE; devant le char, TALTHYBIUS, TROMPETTES, ESCORTE, etc.

TALTHYBIUS.

Honneur au roi des rois !

PREMIER VIEILLARD.

Ô destructeur de Troie !
Frère de Ménélas ! roi d'Argos !... de quel nom,
Pour honorer ta gloire et dire notre joie,
Faut-il te saluer, illustre Agamemnon ?

Alors que, sur tes pas entraînant une armée,
Suivi des Argiens, tu partis sans remord,
O roi ! je t'avouerai que mon âme alarmée
Te blâma d'entraîner nos enfants à la mort.

Mais, aujourd'hui, voilà qu'au retour des batailles,
Tu rentres au bercail tes troupeaux triomphants ;
Le bonheur avec toi rentre dans nos murailles,
Sois donc le bienvenu, pasteur de nos enfants !

AGAMEMNON.

A toi d'abord, Argos, nos vœux et notre hommage ;
Puis laissez-nous ensuite honorer votre image,
Dieux justes, dieux vengeurs, qui mîtes, en passant.
Dans l'urne de la mort le suffrage du sang.
Ilion a vécu. Sur ses vastes décombres,
La fumée aujourd'hui monte en spirales sombres.
Et le monstre argien, de son cheval sorti,
A, roi, peuple, remparts, maisons, tout englouti.
Aux immortels, selon une sainte habitude,
Je devais avant tout, adresser ce prélude ;
Puis, ramenant du ciel ici-bas mon regard,
Te dire : Après les dieux, honneur à toi, vieillard !
Car les dieux, de leurs dons à tous faisant largesse,
Sous les cheveux blanchis ont placé la sagesse ;
Comme ils ont, des vieux ans préparant la rigueur,
Mis sous les cheveux noirs la force et la vigueur.
Quant au nom dont tu dois saluer ma rentrée,

O vieillard, nomme-moi simplement fils d'Atrée.
Des œuvres du destin instruments glorieux,
Les rois ont le labeur; le triomphe est aux dieux!
Et maintenant, vieillard, tu comprends, je l'espère,
Que le prince est époux, que le guerrier est père,
Et que, vainqueur du sort, après tant de défis,
Il aspire à revoir son épouse et son fils.

## SCÈNE VIII

Les Mêmes, CLYTEMNESTRE, avec des fleurs sur la tête et dans la main; elle est suivie d'ÉLECTRE et d'ORESTE, qui s'arrêtent sur les marches du palais; derrière eux sont Les Femmes de Clytemnestre.

CLYTEMNESTRE.

O maître! à tes genoux tu vois d'abord l'épouse.

(Au Peuple.)

Ne vous étonnez pas que mon amour jalouse,
Trouvant à se produire après tant de retards,
Fclate devant vous, femmes, soldats, vieillards.
On se quitte, et l'absence à deux cœurs est funeste;
Mais les maux du départ sont pour le cœur qui reste.
Oh! oui, c'est un malheur qui trouble la raison
De la femme qui vit seule dans sa maison,
De songer à l'époux dont la main imprudente
Pousse le char d'airain dans la mêlée ardente.
Pendant mes tristes jours et mes plus tristes nuits,
Combien de noirs propos et de sinistres bruits
Sont venus, me faisant une incessante veille,
Grossis par la distance, assourdir mon oreille!
Si ton corps eût été d'autant de coups percé,
Que de fois on t'a dit mortellement blessé!
Ton corps, Agamemnon, compterait plus d'entailles
Qu'au filet d'un pêcheur on ne compte de mailles.
A force de souffrance impuissante à souffrir,
J'ai souvent, cher époux, essayé de mourir;
Mais toujours quelque main, s'étendant éperdue,
Dénoua le lien où j'étais suspendue.
Enfin, j'ai tant veillé ces absentes lueurs,
Qu'en mes yeux l'insomnie a desséché les pleurs.

Si parfois je cédais à des sommeils funèbres,
Alors un moucheron, perdu dans les ténèbres,
De son vol bourdonnant rayant l'obscurité,
Suffisait à rouvrir mon œil épouvanté;
Et, quand je m'éveillais, sur moi fondaient sans trêves
Plus de spectres hideux que jamais pour ses rêves
N'en chassa de l'enfer, sous le fouet du remord,
Le sommeil, fils de l'ombre et frère de la mort.
Mais enfin le voilà, cet époux secourable!
Il est pour moi ce qu'est le berger pour l'étable,
L'ancre pour le vaisseau, le pilier souverain
Pour le palais de marbre ou le temple d'airain;
Ce qu'est, vu sous l'éclair de la tempête sombre,
Le rivage sauveur pour le marin qui sombre,
Et la source d'eau vive, au murmurant concert,
Pour l'Africain perdu dans son brûlant désert.
Descends donc maintenant de ton char de victoire,
Mon maître, mon époux, mon souverain, ma gloire!
Mais garde de poser dans ce poudreux sillon
Le pied qui renversa la puissante Ilion.
Regarde! j'ai tracé la triomphale voie
Que doit suivre, en rentrant au séjour de la joie,
Sans qu'il touche le sol, le chef victorieux
Dont le fer a, là-bas, heurté le fer des dieux!

AGAMEMNON.

O reine! tu m'as fait, dans ta reconnaissance,
Un discours mesuré sur mes dix ans d'absence.
Je l'ai, fleuve de mots, laissé suivre son cours;
J'ignorais que le cœur fît de si longs discours.
Sœur d'Hélène, dis-moi, méconnaissant mon âme,
Pourquoi donc me traiter comme on traite une femme?
Pourquoi donc m'accueillir de clameurs et de cris,
Comme ces rois de Thrace, objets de nos mépris?
Ces tissus étendus par toi sur mon passage
Me feraient refuser le titre d'homme sage
Par ceux qui me verraient, d'un regard envieux,
Fouler la pourpre et l'or réservés aux seuls dieux.
Pour moi, je n'oserais poser un pied profane
Sur ces riches tapis que ma raison condamne;
Au milieu du triomphe un cœur humble et sans fiel
Est le plus noble don que nous fasse le ciel.

Je suis heureux, dis-tu ? Femme, l'aurore éveille
Bien peu de lendemains modelés sur la veille.
Celui-là seul est fils de la prospérité,
Qui ferme en souriant l'œil pour l'éternité,
Et qui, sur son tombeau, de roses couronnées,
Joyeuses, voit passer ses dernières journées.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! mon noble époux se refuse à mes vœux ?

AGAMEMNON.

Les dieux ne veulent pas, femme, ce que tu veux.

CLYTEMNESTRE.

Des hommes, non des dieux, Atride craint le blâme.

AGAMEMNON.

Qu'importe, s'il agit avec sagesse, ô femme !

CLYTEMNESTRE, s'agenouillant.

Clytemnestre pourtant, dans le fond de son cœur,
Avait juré de vaincre aujourd'hui le vainqueur.
Doit-elle voir, en vain devant lui prosternée,
Son époux repousser sa prière obstinée ?

AGAMEMNON.

Non, puisque tu le veux, je fais selon ton gré ;
Mais sur la pourpre au moins pieds nus je marcherai,
De peur que le contact d'une poussière immonde
Ne souille la couleur, chère aux maîtres du monde.

(Un Esclave lui détache ses brodequins.)

En échange, à ton tour, reçois avec bonté

(Montrant Cassandre.)

Sous le toit conjugal, cette sombre beauté,
Fleur de captivité dans le butin choisie ;
C'est la fille des rois qui régnaient sur l'Asie,
L'accueillir doucement sera d'un cœur pieux ;
Honorons le malheur, le malheur vient des dieux !

(Il descend du char.)

Et maintenant marchons, ô femme au cœur superbe !
Sur ce riche tapis comme un pâtre sur l'herbe ;
Et permette le ciel que jamais nous n'ayons
A rendre compte au sort de nos profusions !

CLYTEMNESTRE.

Bon ! nous avons la mer, inépuisable plaine
Que laboure le vent de sa puissante haleine,

Et qui garde aux plongeurs, dans ses gouffres ouverts,
Cette pourpre dont Tyr enrichit l'univers.
Oh! combien de tissus d'une valeur semblable
J'eusse mis sous les pieds du dernier misérable,
Si l'oracle, accueillant les vœux de mon amour,
Eût à ce faible prix annoncé ton retour !
Tant que vit la racine, errante sous la mousse,
De l'arbre aux mille bras le feuillage repousse,
Et son ombre, au retour de la chaude saison,
Des feux du chien céleste abrite la maison.
Eh bien, tant que vivra le roi, l'époux, le père,
Ce palais, grâce aux dieux, triomphant et prospère,
Jamais, pareil à l'arbre, épanchant son trésor,
Ne craindra d'épuiser sa pourpre ni son or.

(Arrivés sur les marches du palais, ils trouvent Électre et Oreste, qui, à l'approche d'Agamemnon, s'agenouillent.)

AGAMEMNON.

Quels sont ces deux enfants? sont-ils de la famille?

CLYTEMNESTRE.

Regarde ; celle-ci, c'est Électre...

AGAMEMNON.

Ma fille!

CLYTEMNESTRE.

Ta fille!... Elle eut sept ans le jour de ton départ.

ÉLECTRE.

Mon père de son cœur m'a-t-il fait une part?

AGAMEMNON, la relevant et l'embrassant.

Le ciel te garde, enfant, de tout destin funeste !

(Montrant le Garçon.)

Celui-ci, quel est-il?

CLYTEMNESTRE.

Celui-ci, c'est Oreste,
Qu'en partant tu laissas vagissant au berceau.

ORESTE, baisant la main de son père.

Fils des dieux, bénis-moi !

AGAMEMNON.

Grandis, frêle arbrisseau !
Et puisses-tu, plus tard, sous ta vaste ramure
Abriter ton pays comme sous une armure !
Entrons.

(Il entre avec les deux enfants.)

CLYTEMNESTRE, sur le seuil.

En ce palais, Cassandre, entre avec nous.
Le malheur fait plier les plus fermes genoux.
Hercule, nous dit-on, fût vendu comme esclave:
Sage qui se soumet aux dieux, fou qui les brave!
Quand la nécessité, cette fille d'enfer,
Fait sur notre destin peser sa main de fer,
Et rejette les rois dans la commune tourbe,
Il faut bien qu'au niveau du sort le front se courbe.
Viens donc, je te promets, pour calmer ton effroi,
Les égards qui sont dus à la fille d'un roi.

DEUXIÈME VIEILLARD, à Cassandre.

Pourquoi ne suis-tu pas la reine qui t'invite?
Comptes-tu dans ce char demeurer à jamais?
Descends, Cassandre, ou crains que ton refus n'irrite
Celle qui de ton sort dispose désormais.

CLYTEMNESTRE.

Si sa langue n'est point cette langue inconnue,
Que parle l'hirondelle en traversant la nue,
Ma voix vaincra son cœur trop pressé de haïr,
Et la sage raison lui dira d'obeir.

PREMIER VIEILLARD.

Femme, tu ne pouvais, dans ton destin funeste,
Espérer, sans avoir perdu toute raison,
Un sort pareil au sort que la mère d'Oreste
Parmi ses serviteurs t'offre dans sa maison.

CLYTEMNESTRE.

Laissez!... à s'apaiser sa haine sera lente,
Et ce n'est que couvert d'une écume sanglante,
Je le vois... que, plus tard, son orgueil irrité
Saura porter le frein de la captivité.

(Elle rentre.)

## SCÈNE IX

LE CHŒUR DES VIEILLARDS, CASSANDRE.

PREMIER VIEILLARD.

La reine avait raison... A notre doux langage

Étrangère, sans doute, elle ne comprend rien.
Voyez! dirait-on pas quelque bête sauvage
Que vient de prendre au piège un chasseur argien?

CASSANDRE.

Apollon!

PREMIER VIEILLARD.

Elle parle!

CASSANDRE.

Apollon! grâce! grâce!
J'éspérais qu'à la fin ta vengeance était lasse!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Écoutez! elle invoque Apollon, dieu du jour.

CASSANDRE.

Apollon, si je t'ai refusé mon amour,
Punissant mes dédains par la flamme et l'épée,
Ne m'as-tu pas assez cruellement frappée?

DEUXIÈME VIEILLARD.

Oui, femme, nous savions que tes puissants attraits
Avaient soumis le dieu qui lance au loin les traits.

CASSANDRE.

Oh! je croyais, voyant Ilion qui succombe,
Voyant mon frère mort, mon père dans la tombe,
Je croyais que ta haine, adoucie à mes pleurs,
Ne me pousserait pas vers de nouveaux malheurs,
Et j'espérais qu'enfin ta clémence tardive
S'attendrirait aux cris de Cassandre captive.

PREMIER VIEILLARD.

Ne vous semble-t-il pas qu'elle résiste en vain,
Et que son front pâlit sous le souffle divin!

CASSANDRE.

Destin, qui m'as de Troie en ces lieux amenée,
A de pires douleurs suis-je encor condamnée?

LE CHŒUR.

Tu vois donc le malheur qui point à l'horizon?

CASSANDRE.

O sinistre retour! ô fatale maison!
Murs humides de pleurs, terre de sang couverte!
Enfants en deuil, époux égorgé, tombe ouverte!...
Forfait qui dans Argos n'a pas vu son pareil,
Depuis l'heure où, d'effroi, recula le soleil!

LE CHŒUR.

Voyez, son dieu l'entraîne; en vain elle résiste :
Comme un chien, elle suit quelque meurtre à la piste.

CASSANDRE.

Regardez avec moi dans l'avenir sanglant,
Vers l'astre qui déjà se lève étincelant.
Un nuage s'avance aux flancs chargés d'orage;
Quel est le vent fatal qui pousse le nuage?
Sur l'azur qu'il ternit, à l'Océan pareil,
Il roule menaçant au-devant du soleil...
C'est la mort, océan à la sombre marée,
Qui vient de ses flots noirs battre le seuil d'Atrée!

DEUXIÈME VIEILLARD.

La mort? Explique-toi: qui, victime du sort,
Dans ce palais maudit est donc mûr pour la mort?

PREMIER VIEILLARD.

Achève, et que l'oracle, au travers de son voile,
Brille, comme à travers la nuit brille l'étoile.

CASSANDRE.

O parricide épouse, elle va l'achever,
Ce crime que son âme à peine osait rêver.
Elle va, secondant son complice farouche,
Frapper l'époux divin, maître et roi de sa couche...
Elle va... Dieux puissants, ayez pitié de nous!...
Tenez, voyez les coups qui succèdent aux coups.
Et vous, dieux ennemis des enfants de Tantale,
Poussez le cri joyeux, voici l'heure fatale.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Femme, quels sont ces dieux avides de malheurs,
Que nous les désarmions par nos cris et nos pleurs?
Ta parole de mort, d'effroi glaçant mon âme,
Est entrée en mon cœur comme une froide lame.

CASSANDRE.

Voyez-vous ces enfants sortant de leurs tombeaux?
Dans leurs mains, de leur chair ils portent les lambeaux.
Les reconnaissez-vous à leur pâleur funeste?
Ce sont les deux enfants d'Érope et de Thyeste.
Le père, en un supplice à jamais renaissant,
Croit qu'il mange leurs chairs, rêve qu'il boit leur sang.
Convives obligés de la sanglante fête,
Ils viennent assister au festin qui s'apprête,

Et, sombres envoyés de l'abîme sans nom,
Voir couler à son tour le sang d'Agamemnon!
Ah! tu vas donc savoir, destructeur de Pergame,
Ce que les longs discours et les pleurs d'une femme
Cachent, en s'abritant sous de tendres regards,
De menaces de meurtre et de coups de poignards.
Je sais bien qu'à ma suite, ô peuple qui m'écoute,
Un dieu dans sa vengeance a répandu le doute;
Mais, demain, à l'aspect des morts, tu t'écrieras:
« Tes oracles, Cassandre, étaient trop vrais, hélas! »

PREMIER VIEILLARD.

O femme! comment donc penses-tu que l'on croie
Qu'Atride, en ce moment doublement solennel,
Le jour même où vainqueur il arrive de Troie,
Va rencontrer la mort au foyer paternel?

CASSANDRE.

Et la mort cependant est là, voilée et sombre!
Prête à frapper, sa faux étincelle dans l'ombre.
Devant ce crime impie, oh! voilez-vous, mes yeux!
Romps-toi, sceptre augural, présent fatal des dieux!
Fatidique manteau, pythique bandelette,
Glissez de mon épaule et tombez de ma tête!
Peuple, sauve ton roi, ton roi marche au trépas.
A quoi me servez-vous, puisqu'on ne vous croit pas?
Pourquoi me croirait-ton, en effet, à cette heure,
Puisque, quand j'habitais ma royale demeure,
Les Troyens m'appelaient, à mes oracles sourds,
Vagabonde et menteuse au coin des carrefours?
Entrons... Mais non, jamais je n'aurai ce courage.
Oh! ce palais respire une odeur de carnage!
Peuple, il est temps encore, on va tuer ton roi;
Les assassins sont là, sauve-le, sauve-moi!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Serais-tu donc pareille au blanc oiseau des rives
Qui prêta son plumage au plus puissant des dieux,
Et qui, près de mourir, par des notes plaintives,
A la terre qu'il fuit adresse ses adieux?

CASSANDRE.

Oh! trop heureux le sort du cygne au blanc plumage!
Que n'en ai-je reçu l'harmonieux langage,
Qui fait dire à la terre écoutant son accord:

« Un cygne va mourir ! ô mort ! cruelle mort !... »
Mais, moi, je descendrai muette dans la tombe,
Sans qu'un soupir s'exhale ou qu'une larme tombe,
Sans que dise un ami prêt à me secourir :
« Fleur, pourquoi te faner ? vierge, pourquoi mourir ? »
Adieu, beau Simoïs... Adieu, divin Scamandre !
Vous ne reverrez plus votre chère Cassandre,
Dont l'enfance a grandi sur vos bords bien-aimés...
Adieu, flots transparents, rivages embaumés !...
Combien de fois, courant par vos vertes prairies,
Guidant l'essaim joyeux des blanches théories,
J'ai, sur le frais tapis aux brillantes couleurs,
Fait la douce moisson de vos plus belles fleurs !
Hélas ! avant demain, j'irai, sombre visite,
Cueillir le pavot noir sur les bords du Cocyte...
Et le sort rigoureux, de Cassandre jaloux,
M'ôte jusqu'au bonheur de mourir près de vous !...
(Elle fait un dernier geste de supplication.

PREMIER VIEILLARD.

Peuple, n'écoute pas cette femme... Elle est folle...

CASSANDRE.

Attendez, je veux dire encore une parole ;
Je veux quelques instants sur moi pleurer encor.
Soleil, astre divin, archer aux flèches d'or,
Par tes rayons sacrés, par ta douce lumière,
Que ne reverra plus ma mourante paupière,
Soleil, je t'en conjure à genoux, l'œil en pleurs,
Soleil, fais-leur payer ma dette de douleurs ;
Fais qu'ils portent envie à mon destin funeste !
Fais... O terreur !... je vois son propre fils... Oreste,
Oreste qui, sauvé par sa sœur dans la nuit,
Revient, pareil au tigre, en rampant et sans bruit !
Et, de sa feinte mort dévoilant le mystère,
Frappe du même coup son tyran !... et sa mère !...
Merci, rayon divin qui luit sur l'avenir !
Maintenant, je suis prête, et la mort peut venir !...

DEUXIÈME VIEILLARD.

Mais, alors, si tu sais ta prochaine disgrâce,
Comment ne fuis-tu pas le sort qui te menace ?

CASSANDRE.

Si l'heure est arrivée, on ne fuit pas son sort,

Et nul n'a de sursis quand le juge est la mort!
Marchons donc à l'autel... Puisse au moins être ferme
La main que les trois sœurs chargent de mettre un terme
A des jours dont l'enfer alluma le flambeau!
Ouvrez vos deux battants, portes de mon tombeau!...

(Elle rentre.)

## SCÈNE X

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

PREMIER VIEILLARD.

Amis, n'écoutez pas la sombre prophétie
De celle dont les dieux ont troublé la raison.
Tout oracle est menteur, et la seule Pythie
Rend au mont Delphien, les decrets d'Apollon.
Et vous que du retour presse la douce étreinte,
Vous, citoyens, soumis à de vulgaires lois,
Attendus sans remords, rentrez chez vous sans crainte.
Heureux mortels, ô vous qui n'êtes pas des rois!
Quant à nous, nous restons! la vieillesse est craintive;
Et nous voulons, demain, les premiers, au réveil,
Reconnaissant l'erreur de la pâle captive,
Ensemble saluer Atride et le soleil.

(Les Soldats, les Femmes et les Enfants sortent; les Vieillards se groupent au fond.)

## SCÈNE XI

LE CHŒUR, au fond; CLYTEMNESTRE, puis ÉGYSTHE.

CLYTEMNESTRE, apparaissant à la porte.

Égysthe!

(Elle descend deux marches.)

Égysthe!

(Elle descend deux autres marches.)

Égysthe!

ÉGYSTHE.

Eh bien?

CLYTEMNESTRE.

Il dort!

ÉGYSTHE.

C'est l'heure !

CLYTEMNESTRE.

Égysthe, faut-il donc absolument qu'il meure ?

ÉGYSTHE.

Je croyais le projet entre nous arrêté,
Et que sa mort était une nécessité ?

CLYTEMNESTRE.

Je le pensais aussi, mais pendant son absence...
Lui de retour, j'hésite...

ÉGYSTHE.

Admirable puissance
D'un amour mal éteint qui renaît et, vainqueur,
Reprend les premiers droits qu'il avait sur un cœur !

CLYTEMNESTRE.

Oh ! tu sais bien, complice et fauteur de mon crime,
Que dix ans ont creusé l'infranchissable abîme
Qui sépare à jamais notre amour de ses droits,
Le passé du présent, aujourd'hui d'autrefois...
Ne perdons point le temps sur une fausse trace,
Et, fermes, regardons le destin face à face.
Nous avons deux moyens de conjurer le sort...

ÉGYSTHE.

Ces moyens, quels sont-ils?

CLYTEMNESTRE.

Notre fuite ou sa mort...
Pouvons-nous fuir ?

ÉGYSTHE.

Fuyons... Mais sur nos pas la Grèce
Va, pareille à la meute ardente et vengeresse
Qui suit le cerf blessé, par les monts, par les eaux,
Sur nos traces lancer et soldats et vaisseaux.
Quel prince après Priam, quelle ville après Troie,
Osera, réponds-moi, lui dérober sa proie,
Et dans ses murs croulants cacher au même prix
Cette nouvelle Hélène et ce nouveau Pâris ?
Fuir ! nous, fuir !... Insensée !... ô trois fois insensée
Est celle qui conçoit une telle pensée !

CLYTEMNESTRE.

C'est vrai... Fais-toi de bronze... abjure le remord...

Et tourne-toi, mon cœur, du côté de la mort...
Égysthe, je t'ai dit qu'il dormait... Entre et frappe !...

ÉGYSTHE.

Non, car c'est le moyen le plus sûr qu'il échappe.
Puis-je, moi que tout hait, tout dénonce, trahit,
Puis-je atteindre sa chambre, arriver à son lit,
Sans entendre dix fois jeter ce cri funeste :
« Prends-garde, Agamennon ; c'est le fils de Thyeste !... »

CLYTEMNESTRE.

Mais qui donc parviendra jusqu'à lui?

ÉGYSTHE, regardant Clytemnestre.

Qui?

CLYTEMNESTRE.

Terreur !
Ce n'est pas moi, j'espère?

ÉGYSTHE.

Éphemère fureur!
Qui veut anéantir le monde et puis qui cède...

CLYTEMNESTRE.

Écoute... Tu m'as dit : « Suis-moi !... Je te précède !... »
Marche donc, je te suis... Mais seule?... Oh ! non, jamais !...

ÉGYSTHE.

Sais-tu ce qui t'attend, cœur faible, désormais?...
As-tu vu cette esclave en son char ramenée ?

CLYTEMNESTRE.

Cassandre?

ÉGYSTHE.

C'est l'épouse à son lit destinée.

CLYTEMNESTRE.

Que m'importe?

ÉGYSTHE.

En ce cas, n'en parlons plus; c'est bien...

CLYTEMNESTRE.

Parlons-en, au contraire, et découvre un moyen
De rendre l'énergie à mon âme abattue.
Moi, jalouse? Pas plus que la froide statue
Que je touche dans l'ombre en étendant la main.
L'injure qui m'attend cette nuit ou demain
Par mon indifférence est largement vengée ;
Si je l'aimais encore, il m'aurait outragée;

Mais je ne l'aime plus. Ne sois donc pas surpris
Que par le mépris seul je réponde au mépris.

ÉGYSTHE.

Puisque sans sourciller tu bois la coupe amère,
A défaut de l'épouse, essayons de la mère...

CLYTEMNESTRE.

Égysthe!

ÉGYSTHE.

Ah! la blessure est ouverte toujours,
N'est-ce pas?... Parlons donc d'elle, de tes amours,
De cette douce enfant, de cette Iphigénie,
Dont la Grèce pleura la cruelle agonie.
Quel âge était le sien?... Dis!... Seize ans?...

CLYTEMNESTRE.

Oh! douleur!

ÉGYSTHE.

La beauté sur son front éclatait dans sa fleur;
C'était de l'Argolide et l'orgueil et la joie!...
Mais il fallait du vent au destructeur de Troie...
Ce qu'ils vendent, hélas! les dieux le vendent cher.
On acheta du vent aux dépens de ta chair,
O femme! et vainement tu crias, éperdue :
« C'est ma fille! » Ta voix ne fut pas entendue.
Vainement, à l'autel te traînant à genoux,
Ta douleur adjura le père après l'époux,
Rien ne fit... Dans tes bras vainement enlacée,
T'offrant à tous les coups, tu la tenais pressée,
Le fer trouva son cœur, et son sang généreux...

CLYTEMNESTRE, rugissant.

Ah!...

ÉGYSTHE.

Tu rugis enfin, lionne!... C'est heureux!...

CLYTEMNESTRE.

Un poignard!

(Égysthe lui met un poignard dans la main.)

Ce n'est pas, dans sa douleur amère,
L'épouse qui te tue, Atride!... c'est la mère!...

(Elle entre.)

## SCÈNE XII

ÉGYSTHE, puis CASSANDRE.

ÉGYSTHE.

O femme! va toujours, et nous verrons plus tard
De quel signe maudit est marqué ton poignard.
Il ne faillira point à ta main, je l'atteste;
Atride le connaît, c'est le fer de Thyeste...
Écoutons...

AGAMEMNON, dans le palais.

Ah!

CASSANDRE, dans le palais.

Malheur!

LE CHŒUR.

Quels cris!

AGAMEMNON.

Ah!

CASSANDRE, paraissant.

Du secours!

ÉGYSTHE, la frappant.

Demandes-en, Cassandre, à l'enfer, où tu cours.

(Il la frappe.)

CASSANDRE.

Je meurs!

(Elle rentre à reculons dans le palais. Égysthe l'y suit.)

LE CHŒUR.

Entendez-vous, amis, ce cri funeste?

ÉLECTRE, sur la terrasse et apportant le jeune Oreste.

Vieillards, au nom des dieux, vieillards, sauvez Oreste!

LE CHŒUR.

Atride?

ÉLECTRE.

Est mort!...

LE VIEILLARD.

Fuyons!

LE CHŒUR.

Par les dieux réservé,
Oreste vengera son père.

ÉLECTRE, tombant à genoux.

Il est sauvé!...

(Le théâtre s'ouvre et montre Agamemnon couché sur son lit un poignard dans la poitrine, Cassandre couchée sur les marches du lit, la tête fendue d'un coup de hache. Les deux assassins regardent, à moitié cachés par un rideau rouge.)

---

# ACTE DEUXIÈME

# ÉLECTRE

Même décoration qu'au premier acte. De plus, à gauche du spectateur, le tombeau d'Agamemnon.

## SCÈNE PREMIÈRE

UN VIEILLARD, ORESTE, PYLADE.

Le Vieillard entre le premier; il fait signe à Oreste et à Pylade qu'ils peuvent s'approcher.

LE VIEILLARD.

O dernier rejeton du destructeur de Troie,
Les dieux m'ont donc gardé cette suprême joie
De ramener l'enfant sous mes yeux élevé
Au lieu même où, par moi, jadis il fut sauvé!
Ces murs sont ceux d'Argos; ce ruisseau qui serpente,
C'est l'Inachus; ce mont à la rapide pente,
C'est le mont Arachné; ce palais, c'est celui
Où nous devons rentrer inconnus aujourd'hui,
Pour accomplir des dieux l'arrêt vengeur et sombre.
Enfin, dans ce tombeau repose la grande ombre
De celui qui tomba sous de perfides coups.
Pylade, incline toi! — Fils d'Atride, à genoux!

ORESTE, debout et les mains au ciel.

O fils de Jupiter, messager des ténèbres,

Toi qui guides les morts dans les sentiers funèbres,
Et qui m'as en ces lieux fidèlement conduit
A travers les dangers inconnus de la nuit,
Mercure, jusqu'au bout couvre-moi de ton aile.
Tu me vois honorant la tombe paternelle ;
Mais, ce devoir rempli, fatal élu des dieux,
Tu me verras venger un forfait odieux.
Fais donc qu'Agamemnon sur sa couche de pierre
Rouvre, au son de ma voix, l'oreille et la paupière,
Et, tressaillant au pas du sombre voyageur,
Reconnaisse à la fois son fils et son vengeur !

(Il s'agenouille.)

Mon père, écoute-moi, regarde-moi. J'atteste
Que celui qui te parle à genoux, c'est Oreste!
Penché sur ton tombeau, je t'appelle, entends-moi,
Si les dieux de la mort ont suspendu la loi ;
Pour arriver au but, écoute ce qu'ordonne
Celui qui fait parler les chênes de Dodone :
« Oreste, m'a-t-il dit, si tu veux sûrement
Venger l'époux, punir et l'épouse et l'amant,
Ne prends contre ceux-là, que ton exil accuse,
Pour témoin que la nuit, pour appui que la ruse. »
Or, suivant en tout point l'oracle solennel,
Étranger, je reviens au foyer paternel,
Avec ces deux amis, chargés chacun du rôle
Que d'avance traça ma prudente parole.
Mon père, tu vas donc, dans le projet conçu,
Les voir agir tous deux selon l'ordre reçu ;
Leur œuvre, c'est la mienne ; à tous trois sois propice !
Et maintenant, au lieu du riche sacrifice
Que je voudrais t'offrir et t'offre par mes vœux,
Mon père, laisse-moi déposer ces cheveux,
Don le plus précieux, offrande la plus chère
Que puisse faire un fils à la tombe d'un père.

(Il coupe avec son poignard une boucle de cheveux à sa tête et la dépose sur le tombeau. — A Pylade et au Vieillard.)

Et vous qui de ce fils partagez les douleurs,
Joignez à ces cheveux vos cyprès et vos fleurs,
Afin que de chacun, l'ombre sévère et tendre
Reçoive le tribut qu'elle a le droit d'attendre !

ÉLECTRE, dans le palais.

Hélas! infortunée!

PYLADE.

Ami, n'entends-tu pas
Une voix qui se plaint?

ÉLECTRE.

Infortunée! hélas!

PYLADE.

Quelque nouveau malheur, dans la maison funeste,
Va-t-il donc s'éveiller pour ton retour Oreste?

LE VIEILLARD.

Regarde!

## SCÈNE II

ÉLECTRE paraît avec UN CHŒUR DE JEUNES FILLES; ORESTE, PYLADE et LE VIEILLARD, près du tombeau.

ÉLECTRE, sur les marches du palais.

Azur du cieil, air pur, feux de la nuit,
Hélas! combien de fois, quand s'endormait tout bruit,
Avez-vous entendu, veillant dans les ténèbres,
Le douloureux accent de mes plaintes funèbres?

ORESTE.

Quelle est donc cette femme aux sombres vêtements.
Dont la douleur s'épanche en longs gémissements,
Triste comme une esclave et pâle comme un spectre?
Oh! je la reconnais à ses pleurs, c'est Électre!
Électre seule peut, fidèle à ton cercueil,
Mon père, en ce palais, mener ce triste deuil.

ÉLECTRE.

Combien de fois mes pleurs ont arrosé la terre!
Oh! seule, tu le sais, ma couche solitaire;
Seul aussi, toi peut-être, hôte de l'Achéron,
Qui croulas comme un chêne aux coups du bûcheron;
Car on dit que le mort, sur sa tombe fermée,
Compte les pleurs que verse une paupière aimée.

ORESTE.

Tu vois, elle est fidèle au moins à nos douleurs.

LE VIEILLARD.

Mon fils, laissons la femme impuissante à ses pleurs;
Mais nous, hommes, avec les dieux d'intelligence,

Agissons, et marchons droit à notre vengeance.
Viens!

ORESTE.

Au revoir, Électre.

(Tous trois sortent.)

## SCÈNE III

ÉLECTRE, le chœur de Jeunes Filles.

Oh! oui, je pleurerai.
Tant qu'on verra, brillant de leur splendeur première,
Dans l'océan des cieux, ces îles de lumière,
Comme le rossignol appelant ses petits,
Fait sans cesse aux échos dire : « Ithys! cher Ithys! »
Sans cesse je dirai cette plainte suprême
A l'écho de la tombe, ô mon père que j'aime!
Pluton, du sombre empire ô sombre souverain!
Terribles Érynnis, Mercure souterrain,
Dieux qui vengez le meurtre, en mon destin contraire,
Prenez pitié de moi! Renvoyez-moi mon frère;
Car, seule, je succombe à ce fardeau vainqueur
Que la rigueur du sort fait trop lourd pour mon cœur.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, représentant le chœur.

Électre, tu le sais, ni prières ni larmes
Ne peuvent arracher ton père aux sombres bords.
Orphée avec ses chants, Hercule avec ses armes,
Ont pu, seuls, jusqu'ici vaincre le dieu des morts.

ÉLECTRE.

N'essayez pas, mes sœurs, de calmer mes tristesses;
Mes yeux, devenant secs, deviendraient criminels,
Et j'estime à l'égal des plus grandes déesses
Niobé, dont le marbre a des pleurs éternels.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

O ma sœur! la Justice, au front pâle, à l'œil sombre,
Prompte, frappe parfois dans le jour avec bruit;
Mais, lente, plus souvent elle marche dans l'ombre,
Et n'arrive à son but qu'au milieu de la nuit.

Quand le sang a coulé, que sur sa main immonde

Le coupable l'a vu sans cesse renaissant,
L'Océan aux deux mers réunirait son onde,
Qu'à laver cette main il serait impuissant.

ÉLECTRE.

J'attends depuis sept ans. Depuis sept ans, j'espère.
Ma jeunesse a passé sous ces noirs vêtements.
Depuis sept ans, tu vois ton Électre, ô mon père !
Esclave, se nourrir des plus vils aliments.

Hélas ! depuis sept ans, vers la voûte céleste,
Triste, sans me lasser, j'élève les deux bras.
Depuis sept ans, aux dieux je redemande Oreste :
Depuis sept ans, les dieux ne me le rendent pas !

Plus que je ne le suis, je devrais être forte
Et laisser la justice accomplir ses desseins ;
Mais, lorsque, chaque soir, je franchis cette porte,
Et me sens face à face avec ses assassins ;

Lorsque je vois assis sur ton trône, ô mon père!
Ta couronne à leur front, ton sceptre dans leur main,
Ma mère et cet Égysthe!... alors, je désespère,
Et dis: « L'éternité s'appelle donc demain!... »

Quand je les vois répandre au foyer domestique,
A la place où leur bras fit le crime sans nom,
La libation sainte, et, sous la voûte antique,
Suer leur adultère au lit d'Agamemnon,

Je crie alors, pareille à la noire Euménide:
« O Jupiter, vengeur des hommes et des dieux !
La foudre est donc éteinte et l'Olympe est donc vide?
Il n'est donc plus d'éclairs ni de tonnerre aux cieux? »

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Pour qu'ainsi ta parole et l'accuse et le brave,
Il faut que du palais Égysthe soit absent.

ÉLECTRE.

Il est absent, mes sœurs ; sans quoi, la pauvre esclave
N'oserait pas franchir ce seuil taché de sang.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.
Oh ! qu'un dernier espoir au fond du cœur te reste !
ÉLECTRE.
Tout espoir s'est éteint au souffle des douleurs.
PREMIÈRE JEUNE FILLE.
Ne vois-tu pas de loin venir ton frère Oreste?
ÉLECTRE.
On voit mal quand les yeux sont inondés de pleurs.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.
Un matin du retour te garde les surprises.
ÉLECTRE.
Au retour trop tardif le cœur n'a plus de foi.
PREMIÈRE JEUNE FILLE.
On hésite à tenter les grandes entreprises.
ÉLECTRE.
Ai-je donc hésité quand je l'ai sauvé, moi?

DEUXIÈME JEUNE FILLE.
Prends courage, ma sœur !
ÉLECTRE.
En moi, plus rien ne vibre !
PREMIÈRE JEUNE FILLE.
Le jour va naître au ciel.
ÉLECTRE.
Le jour m'est odieux !
DEUXIÈME JEUNE FILLE.
Voudrais-tu donc mourir?
ÉLECTRE.
Je voudrais être libre !
PREMIÈRE JEUNE FILLE.
Sais-tu ce qu'est la mort ?
ÉLECTRE.
C'est le baiser des dieux !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉLECTRE au tombeau; CLYTEMNESTRE, sur les marches du palais.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.
Silence ! du palais je vois dans les ténèbres

Sortir ta mère, Électre, en proie à ses remords
Et tenant à sa main ces offrandes funèbres
Que l'amour des vivants fait au tombeau des morts.

ÉLECTRE.

Comme vous, je la vois ! Oh ! sa terreur, j'espère,
Cherche quelque autre objet que ce tombeau sacré.
Elle vient profaner ton sépulcre, ô mon père !
Mais je suis là, mon père, et je le garderai !

CLYTEMNESTRE, aux Esclaves suivantes d'Électre.

Femmes, éloignez-vous !

(A ses Femmes.)

Venez !

(Apercevant Électre voilée.)

Quel est ce spectre
Qui garde le tombeau d'Agamemnon !

ÉLECTRE.

Électre.

CLYTEMNESTRE.

Dans ton appartement ne peux-tu demeurer ?
Ici que viens-tu faire, à cette heure ?

ÉLECTRE.

Pleurer !

CLYTEMNESTRE.

Crains de lasser enfin ma trop longue indulgence !
Que demandes-tu donc sans cesse aux dieux ?

ÉLECTRE.

Vengeance !

CLYTEMNESTRE.

Vengeance ? de quoi donc ? du meurtre d'un époux ?
Mais Thémis elle-même a frappé par mes coups !
Et toi, si ta raison ne se fût obscurcie,
Tu m'eusses dû prêter ton assistance.

ÉLECTRE.

Impie !

CLYTEMNESTRE.

Mais cet Agamemnon que tu pleures toujours,
D'Iphigénie, enfin, avait tranché les jours.
Il n'avait point passé par les douleurs amères

De cet enfantement qui déchire les mères ;
Car il n'eût point souscrit à ce meurtre odieux.
Qui donc le commandait? qui l'exigeait?

ÉLECTRE.

Les dieux !

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ! mais Ménélas avait une famille,
Deux enfants ! De quel droit venir prendre ma fille ?
L'oracle, et c'était juste, à sa place acceptait
L'enfant de celui-là pour qui l'on combattait.
Le sombre dieu des morts était-il plus avide,
Dis, du sang du premier, que du second Atride ?
Ou ce père cruel n'avait-il donc d'amour
Que pour ceux qui de lui ne tenaient pas le jour ?
D'un avis différent d'autres seront peut-être ;
Mais, si la pauvre morte, ici, pouvait renaître,
Et sortir un instant de la sombre prison,
On verrait qui de nous, près d'elle, aurait raison !

ÉLECTRE.

Oh ! vous ne direz point, pour cette fois, ma mère,
Qu'Électre vous blessa par quelque plainte amère.
C'est vous qui, conduisant la provocation,
Demandez, imprudente, une explication !
Je vais donc la donner, calme, simple, rapide,
Et telle qu'elle sied à la fille d'Atride.
O reine ! plût aux dieux que jamais votre cœur
N'eût de l'âpre Vénus senti le feu vainqueur !
Et plût aux dieux aussi que votre sœur Hélène
N'eût jamais navigué sur la liquide plaine !
L'une, en abandonnant son époux Ménélas,
Hélène a mis l'Asie en flammes ; l'autre, hélas !
Pour savourer en paix un amour adultère,
A tué son époux ! L'autre, c'est vous, ma mère !
Il est vrai qu'en votre âme endormant le remord,
Vous dites que sa mort fut le prix de la mort.
Ma mère, dites-le, d'autres pourront vous croire,
N'ayant pas du passé comme moi la mémoire.
Avant que vous partiez, ma mère, pour Aulis,
Avant qu'Iphigénie eût ses jours accomplis,
Déjà tressant les nœuds de votre chevelure,
Vous ne vous occupiez que de votre parure,

Et, cambrant votre taille au reflet d'un miroir,
Vous donniez la journée à l'orgueil de vous voir.
Or, son époux absent, femme qui se fait belle,
Appelez-la d'avance une femme infidèle;
Car elle n'a désir de se faire admirer
Que pour trahir l'époux qu'elle devrait pleurer.
Ce n'est pas tout : cédant à des espoirs infâmes,
Seule, je vous ai vue, entre toutes nos femmes,
Aux succès des Troyens applaudissant, encor
Que vous pleuriez tout bas aux défaites d'Hector !
Tant la crainte était grande, en votre âme en détresse,
De voir Agamemnon de retour dans la Grèce !
O femme ! et cependant vous aviez un époux
Si grand, qu'Égysthe à peine atteignait ses genoux;
Si brave, que les Grecs d'une voix unanime
L'avaient donné pour chef à leur cause sublime;
Si prudent, que sa voix aux avis précieux
Balançait les conseils d'Ulysse, fils des dieux !
Maintenant, si, frappant au cœur de sa famille,
Mon père, dans Aulis, immola votre fille,
Oreste et moi, quel crime avons-nous donc commis,
Que nous soyons traités par vous en ennemis ?
D'où vient que vous chassez, étant mort le coupable,
Les enfants du palais, les agneaux de l'étable,
Et, d'un nouvel époux achetant le soutien,
Payez son alliance au prix de notre bien ?
Cet époux, qui nous fait un destin si funeste,
A-t-il, lui, par l'exil, payé l'exil d'Oreste ?
Et par son esclavage, ou même son remord,
Payé mon esclavage, à moi, pis que la mort ?
Ne parlez pas ainsi ; car, dans ma crainte amère,
C'est moi qui vous le dis : prenez garde, ma mère !
Si tout meurtre est puni par un meurtre certain,
Vous ne vivez que grâce au sursis du destin.
Si vous avez frappé justement et sans crainte,
Vous serez justement et sans remords atteinte.
Et maintenant, voyons, dites, que venez-vous
Faire avec cette offrande au tombeau d'un époux?

CLYTEMNESTRE,

Hélas ! j'aurais voulu demander à son ombre
Pourquoi les dieux pour moi font cette nuit si sombre,

Et d'un rêve effrayant, à mes côtés debout,
Confier le secret à la Mort, qui sait tout.

ÉLECTRE.

Ce n'est point, ce me semble, à cette tombe sainte
Que vous devez, ma mère, abriter votre crainte.
Vous ne sauriez offrir sans profanation
Aux mânes d'un époux une libation,
Quand cet époux tombé, sous votre main funeste,
Invoque encore en vain la justice céleste.
Si d'un songe vengeur le trouble vous poursuit,
Demandez avant tout à sa mère, la Nuit,
Si ce songe sortait, réel ou dérisoire,
Par la porte de corne ou la porte d'ivoire.
Vous avez fait tailler dans le plus pur paros
L'image d'Apollon, protecteur de Claros.
Interrogez celui dont l'oracle est suprême,
Puisque vous honorez ce dieu; ce dieu vous aime,
Et vous répondra, certe, avec plus de bonté
Que ne le pourrait faire un époux irrité.

CLYTEMNESTRE, à elle-même.

D'où vient que j'obéis quand Électre commande?

(Au pied de la statue.)

Apollon Loxias, accepte mon offrande...
Reçois avec mes vœux et ce lait et ces fleurs,
Et dissipe d'un mot mes nocturnes terreurs.
Voici ce que j'ai vu, dieu puissant, dans un rêve :
La Mort, à mon époux accordant une trêve,
Et, rendant à la terre un Atride géant,
Pâle le rejetait de son tombeau béant.
Lui, cependant, le front plutôt joyeux que triste,
S'avançait, et, prenant son sceptre aux mains d'Égysthe,
Tandis que celui-ci de terreur haletait,
Ainsi qu'un jeune chêne en terre il le plantait.
Une branche en jaillit dont le vaste feuillage
Aussitôt sur Argos étendit son ombrage,
Et, sortant de leurs murs, les Argiens, joyeux,
Baisaient cet arbre-sceptre et rendaient grâce aux dieux!
Maintenant, si, malgré cette sombre figure,
Ce songe était pour moi d'un favorable augure,
Si l'ombre de mes nuits n'assombrit pas mes jours,
Laisse, ô grand Apollon, mes destins à leur cours !

Mais, si dans mon récit tu voyais, au contraire,
Quelque complot tramé par Électre ou son frère,
Apollon, dont la main tient l'avenir soumis,
Retourne ce complot contre mes ennemis,
Et fais que, toujours calme et toujours honorée,
Je porte en paix le sceptre et le bandeau d'Atrée.

UNE FEMME.

Clytemnestre, un vieillard s'avance vers ces lieux,
Qui semble t'apporter la réponse des dieux.

## SCÈNE V

LES MÊMES, UN VIEILLARD, portant une urne.

LE VIEILLARD.

Étrangère, veuillez éclaircir dans son doute
Un voyageur perdu qui demande sa route :
Je désire savoir où je me trouve ici.

CLYTEMNESTRE.

Près d'Argos.

LE VIEILLARD.

Le palais d'Égysthe?

CLYTEMNESTRE.

Le voici.

LE VIEILLARD.

Maintenant, si j'en crois la majesté suprême
Empreinte sur ce front, c'est la reine elle-même
Qu'au-devant de mes pas conduisit le hasard ?

CLYTEMNESTRE.

Oui, c'est elle, en effet. Que lui veux-tu, vieillard?

LE VIEILLARD.

Avant tout, laisse-moi te saluer, ô reine !
Le ciel de jours heureux fasse ta coupe pleine,
Et ne permette pas que le Destin moqueur
En change le doux miel en amère liqueur !

CLYTEMNESTRE.

Un tel souhait, vieillard, est d'un ami fidèle.

LE VIEILLARD.

O reine ! je t'apporte une riche nouvelle.

CLYTEMNESTRE.

Dis.

LE VIEILLARD.

Pour Égysthe et toi se déclare le sort.

CLYTEMNESTRE.

Je t'écoute, vieillard; achève.

LE VIEILLARD.

Oreste est mort!

ÉLECTRE.

Hélas !

CLYTEMNESTRE.

Répète!

LE VIEILLARD.

Mort!

CLYTEMNESTRE, joyeuse.

En es-tu sûr?

ÉLECTRE.

Infâme !

CLYTEMNESTRE.

Vieillard, n'écoute pas les cris de cette femme...
Oreste est mort?

LE VIEILLARD.

Oui, reine.

ÉLECTRE.

Inexorable loi!

CLYTEMNESTRE.

Mort!... nous sommes sauvés!

ÉLECTRE.

Mort!... C'en est fait de moi!

CLYTEMNESTRE.

Oh! je doute!...

LE VIEILLARD.

La paix dans ton cœur va descendre.
Cette urne...

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, cette urne?...

LE VIEILLARD.

Elle contient sa cendre.

ÉLECTRE, lui prenant l'urne des mains.

Donne! sur elle j'ai le droit de la douleur.

(Elle se couche au pied du tombeau d'Agamemnon, tenant entre ses bras l'urne d'Oreste.)

Fais ton œuvre à présent, messager de malheur!

CLYTEMNESTRE.

Oui, raconte-moi tout! — Mais, d'abord, qui t'envoie?

LE VIEILLARD.

Lycus le Phocéen.

CLYTEMNESTRE.

Le ciel le tienne en joie!

(Le Vieillard va pour parler.)

Attends... Fut-il témoin de sa mort?

LE VIEILLARD.

Je le fus.

CLYTEMNESTRE.

Que tes désirs jamais n'éprouvent de refus!
J'écoute.

LE VIEILLARD.

Eh bien, Oreste avec toute la Grèce,
Cherchant, sûr de sa force et fier de son adresse,
Le glorieux danger d'un concours orageux,
A Delphe était venu pour prendre part aux jeux.
Sitôt que du héraut la clameur souveraine
Appela les élus, il parut dans l'arène.
Alors, chaque regard, sur lui se concentrant,
Le vit, grand par son nom, par son malheur plus grand,
Et chaque spectateur dans son âme étonnée
Éprouva le désir que de cette journée,
Sur tous les concurrents, objets de son mépris,
Vainqueur aux cinq combats, Oreste obtînt le prix;
Et, vainqueur en effet, à la course, à la lutte,
Au saut, au pugilat, au disque, dans sa chute,
Exemple par le sort offert aux nations,
Oreste recueillit plus d'acclamations
Que jamais souverain triomphant et prospère
N'en souleva, montant au trône de son père.
Cent mille voix criaient en répétant son nom:
« C'est Oreste d'Argos, le fils d'Agamemnon!...
Du héros, qui, jadis, contre Troie alarmée,
De nos pères vainqueurs guida l'illustre armée,
Et que le monde entier, témoin de ses exploits,
Dans son étonnement nomma le roi des rois! »
Il triomphait ainsi; mais, dans sa jalousie,
Quand par le doigt d'un dieu la victime est choisie,
L'homme le plus puissant ne saurait échapper
Au coup dont le Destin s'apprête à le frapper!

Le lendemain le cirque était plein dès l'aurore;
Oreste s'avança, guidant le char sonore,
Et maîtrisant d'un geste et d'un accent aimés
Deux blancs coursiers d'Élide au frein accoutumés;
Parmi ses concurrents, un venait d'Étolie,
Un de Thèbe, un de Sparte et deux de Thessalie;
Un autre était d'Épire; un autre Libyen;
Un autre, le huitième, était Athénien.
Les arbitres des jeux avaient proscrit le reste :
Ils étaient donc en tout neuf, en comptant Oreste.
Lorsque, selon le sort, on eut aux concurrents
Remis leurs numéros et désigné leurs rangs,
Le signal retentit, et, prompts comme l'orage,
Les neuf chars emportés, dans un poudreux nuage,
Firent jaillir, ainsi que d'un choc souterrain,
Des tonnerres de bronze et des éclairs d'airain.
D'abord, l'œil vainement chercha dans la carrière
A distinguer les chars qui restaient en arrière,
De ceux qui, plus ardents, poussés par l'aiguillon,
Sur le sable imprimaient un flamboyant sillon;
Mais on ne voyait rien qu'une confuse houle,
Semblable aux flots bruyants que la tempête roule,
Lorsque le vent arrache, en passant sans l'éclair,
Leur crinière d'écume aux coursiers de la mer!
Six fois on vit ainsi l'ardente cavalcade,
Rapide tourbillon, faire le tour du stade,
Et les neuf concurrents, consommés dans leur art,
A ce sixième tour pressés comme au départ.
Mais enfin les chevaux du citoyen de Sparte
S'emportent... C'est en vain que le Thébain s'écarte :
Le char de son rival, contre le sien poussé,
Le heurte et sur le sol le jette renversé,
Tandis qu'au même choc l'autre, perdant sa roue,
Dans le cirque, à son tour, comme un navire échoue...
Les autres chars venaient à leur suite... Surpris,
Cinq d'entre eux, emportés, vont heurter ces débris,
Et couvrent, fracassés, éperdus, hors d'haleine,
De naufragés nouveaux cette fatale plaine.
Avec l'Athénien, dans l'immense cercueil,
Oreste est seul debout... Ainsi, longeant l'écueil
Où vient de se briser une imprudente flotte,

Derrière elle, l'on voit un habile pilote
Manœuvrer au milieu du dangereux récif,
Et tirer du détroit l'équipage et l'esquif;
Ainsi, des chars brisés évitant les approches,
Habile nautonier voguant entre les roches,
On voit soudain Oreste, au milieu des bravos,
Pareil au dieu du jour, jaillir de ce chaos,
Et, calme, souriant, poursuivre sa carrière,
Aussi beau qu'Apollon sur son char de lumière.
Reste l'Athénien ; désormais entre eux deux
Se débattra le prix du combat hasardeux ;
Pour le leur disputer plus de gloires rivales !
Légèrement courbé sur ses blanches cavales,
Mais pour les exciter n'employant que la voix,
Oreste a parcouru le stade quatre fois,
L'Athénien le suit et parfois le précède ;
Seulement, on le voit appeler à son aide
Des coups pressés du fouet le dangereux secours,
Et l'on pense qu'il reste à faire encor deux tours,
Et que, dans ces deux tours, grâce aux cavales blanches,
Le fils d'Atride aura de faciles revanches.
L'Athénien aussi le pense, et, furieux
De perdre ainsi le prix qu'ont entrevu ses yeux,
Le cœur désespéré, le front pâle, l'œil morne,
Il pousse avec son char Oreste vers la borne.
Oreste voit le piége, et, d'un cercle sanglant,
Son fouet des blancs coursiers enveloppe le flanc.
De rage et de douleur les cavales hennissent.
D'un indomptable élan, maître et chevaux bondissent.
Et l'essieu, d'un seul coup, heurte et brise de front
Et la borne et le char, et, les brisant, se rompt.
Aussitôt retentit un long cri d'épouvante ;
Car on ne voyait plus, dans l'arène mouvante,
Qu'un groupe monstrueux, et, par le sang marbrés,
Des chars se renversant sur des chevaux cabrés !
Broyé par ses coursiers, déchiré sur le sable,
Mourant, défiguré, sanglant, méconnaissable,
Ce fut de ces débris qu'après bien des efforts,
Du malheureux Oreste on dégagea le corps.

(A Électre, qui sanglote.)

Oh! pleurez! trop de pleurs ne se peuvent répandre

Sur ce corps qui n'est plus, hélas! qu'un peu de cendre
Que dans l'urne d'airain je rapporte, pieux,
Pour qu'elle ait une place au tombeau des aïeux!

LE CHŒUR.

D'aujourd'hui, ta maison, Atride, est en ruine;
Car Oreste au tombeau rejoint Agamemnon,
Et de l'arbre coupé jusque dans sa racine
La mort vient de briser le dernier rejeton.

CLYTEMNESTRE.

Apollon, que penser de ce récit funeste?
Dois-je me réjouir ou bien pleurer Oreste?
Je sens qu'au fond du cœur, hélas! malgré leurs torts,
Une mère ne peut haïr ses enfants morts.

LE VIEILLARD.

Reine, est-ce une douleur que ma voix te révèle?

CLYTEMNESTRE.

Non, non... C'est, tu l'as dit, une heureuse nouvelle.
Il n'était point mon fils, celui qui, loin de nous,
A, presque enfant, pour fuir, glissé de mes genoux,
Et qui, me reprochant l'assassinat d'un père,
S'unissait à sa sœur pour menacer sa mère.
Mais toute crainte cesse à partir d'aujourd'hui;
Je ne redoute plus rien d'elle ni de lui.
Mes ennemis sont morts, et leur plainte importune
Ne viendra plus jeter d'ombre sur ma fortune.
Grâce soit donc rendue à l'heureux messager
Qui, de mon front royal, écarte le danger.

ÉLECTRE.

Oreste, cher Oreste! hélas! c'est à cette heure
Que véritablement ton Électre te pleure,
Puisque c'est à cette heure, ô dernier coup du sort!
Qu'elle voit Clytemnestre applaudir à ta mort!

CLYTEMNESTRE.

Oh! oui, j'applaudirais... fût là toute la Grèce!

ÉLECTRE.

Tu ne l'entends donc pas, Némésis vengeresse?

CLYTEMNESTRE.

Entre dans ce palais, vieillard aimé des dieux!

ÉLECTRE.

Car, si tu l'entendais, tu descendrais des cieux!

(Clytemnestre rentre avec le Vieillard et les Femmes de sa suite. Électre, couchée au pied du tombeau, reste avec les Jeunes Filles.)

## SCÈNE VI

ÉLECTRE, les Jeunes Filles.

LA PREMIÈRE JEUNE FILLE, regardant s'éloigner Clytemnestre.

Ainsi, ce doux instinct, cette sainte tendresse
Qu'aux cœurs les plus cruels mettent les dieux cléments,
Cet amour des enfants qui fait que la tigresse
Pleure ses petits morts par des rugissements,

Nous l'avons, ô mes sœurs! au cœur de cette femme
Demandé vainement au nom de son fils mort!
Épouse parricide, et marâtre sans âme,
Elle a laissé sa joie éclater sans remord.

ÉLECTRE.

Que vas-tu devenir, maintenant, pauvre Électre?
Oreste te manquant pour frapper tes bourreaux,
Tu vas, toutes les nuits, errante comme un spectre,
Sur deux urnes gémir, pleurer sur deux tombeaux!

O monument pieux! seul prix de mes souffrances,
Cendres qui de la mort remontez jusqu'à moi,
Qu'avez-vous fait, hélas! des sombres espérances
Dont mon cœur s'était fait une pieuse loi?

Que n'ai-je succombé dans cette nuit suprême
Qui mit un terme, Atride, à tes jours triomphants!
Mon frère, sous leurs coups, que n'es-tu mort toi-même!
Un seul marbre eût couvert le père et les enfants.

Mais non, pauvre exilé, sur des rives funestes,
Tu tombas tristement, loin d'Électre, et ses mains,
O fils du roi des rois! n'ont pu rendre à tes restes
Ces devoirs qui sont dus au dernier des humains.

Enfant, j'avais pour toi les soins d'une nourrice,

Soins qui, pour mon amour, étaient pleins de douceur ;
Et ta bouche, à son tour, par un tendre caprice,
Longtemps avant ta mère avait nommé ta sœur.

Oh ! je te vois encor, de jeunesse splendide,
Courant, roi des enfants par ton ordre assemblés,
Fier de tes cheveux blonds, qui, seuls, dans l'Argolide,
Étaient, avec les miens, de la couleur des blés !

Chaque matin alors amenait une fête ;
L'espoir nous couronnait de ses plus belles fleurs ;
Mais ton soleil d'un jour, en brillant sur ma tête,
Fait plus profonde encor la nuit de mes douleurs.

Je partageais ton sort, qu'il fût brillant ou sombre ;
Nous marchions éclairés par le même flambeau ;
Du moment que tu meurs, je ne suis plus qu'une ombre...
A tes côtés fais-moi place dans ton tombeau.

Jours avant l'heure éteints, flamme trop tôt ravie,
Arbre brisé trop vite aux tempêtes du sort,
Puisqu'il m'est défendu de te rendre à la vie,
Mon frère bien-aimé, reçois-moi dans la mort !

(Elle se baisse sur l'urne et laisse glisser sa main, qui se porte sur les rameaux et les fleurs.)

Mais sur ces froids degrés, est-ce donc un prodige ?
On dirait des rameaux, il semblerait des fleurs
Qu'une pieuse main arrache de leur tige
Pour parer cette tombe ! Éclairez-moi, mes sœurs !

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Hélas ! Oreste mort, Électre prisonnière,
Qui donc pour ce sépulcre a gardé des regrets ?

ÉLECTRE.

O mes sœurs, hâtez-vous ! approchez la lumière...
Je ne me trompais pas : des fleurs et des cypres !

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Que ces fleurs, par nos mains saintement recueillies,
A dire ses secrets forcent la Nuit qui ment.

ÉLECTRE.

Vous le voyez, ces fleurs sont fraîchement cueillies;
O mes sœurs ! ces rameaux sont brisés fraîchement.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Quel peut être celui dont la douleur pieuse
Sur ce marbre apporta son offrande et ses vœux ?

ÉLECTRE, trouvant la boucle de cheveux.

Voyez, mes sœurs, voyez, chose plus précieuse,
Non-seulement des fleurs, mais encor des cheveux.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Les enfants éplorés sur la tombe d'un père,
Les épouses en deuil au tombeau d'un époux,
La sœur désespérée au sépulcre d'un frère,
Offrent seuls leurs cheveux, don le plus saint de tous !

ÉLECTRE.

Regardez !... ces cheveux sont blonds, prodige étrange !
Blonds comme les cheveux de mon frère et les miens.
Enfants, nous les tressions, tendre et charmant mélange !
Et nul ne distinguait alors les miens des siens.

Voyez, avec ceux-ci formant une couronne,
Je présente à vos yeux un mélange pareil ;
Sont-ils plus ressemblants sur le front de l'automne,
Deux blonds épis dorés par le même soleil ?

Qui donc s'agenouilla, ce soir, sur cette pierre?
Qui voua ces cheveux, ces rameaux et ces fleurs ?
Qui donc, en les vouant, répandit sa prière
Sur ce marbre qui semble humide encor de pleurs ?

Oh ! c'était un ami, celui-là qui, dans l'ombre,
Se cachant aux regards de mes tyrans jaloux,
Est venu, comme moi, le cœur triste, l'œil sombre,
Sur la trace des miens poser ses deux genoux !

Attendez ! sur le sable il a laissé peut-être
L'empreinte de son pas, le pieux visiteur.
Mon cœur, chasse l'espoir qui dans toi veut renaître...
Impossible ! n'importe, éclaire-moi, ma sœur !

Hélas! quand, autrefois, nous courions dans la plaine,
Mon cher Oreste et moi, nous tenant par la main,
Et qu'au but arrivés, ayant repris haleine,
Nous repassions tous deux par le même chemin ;

De mes pas et des siens l'enfant cherchant l'empreinte,
S'amusait à marcher sur nos traces ployé,
Et, pressant le terrain d'une nouvelle étreinte,
Dans le contour du mien il appuyait son pied.

Et ce nouvel effort sur l'argile ou le sable,
Dans le moule étranger marquait aussi le sien;
Seulement, plus petit, mais en tout point semblable,
Il était débordé par le contour du mien.

Maintenant, s'il vivait, c'est moi qui, sur sa trace,
Comme il faisait jadis, marcherais à mon tour,
Et verrais, dénonçant une commune race,
Son pied grandi du mien déborder le contour!

(Mesurant son pied dans la trace laissée par le pied d'Oreste.)

O prodige! mes sœurs, cette forme est la même!
J'hésitais... Maintenant, mon doute est éclairci,
C'est le pied de mon frère. O justice suprême!
Oreste n'est pas mort! Oreste...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Me voici!

ÉLECTRE.

Jour mille fois heureux!

ORESTE.

Ma sœur qui m'es si chère!

ÉLECTRE.

Est-ce bien toi qui parle, ô douce voix d'un frère?

ORESTE.

Oui, c'est moi! c'est ma voix!

ÉLECTRE.

Tu vis, mon seul amour!
Toi que, depuis sept ans, j'appelle nuit et jour,
Et que tu revois juste à l'heure douloureuse
Où tu pleurais sa mort, Électre bienheureuse!

ORESTE.

Couvre-moi tout entier de ton regard joyeux,
Mon cœur contre ton cœur et tes yeux sur mes yeux..
Ma sœur!...

ÉLECTRE.

Oh! c'est bien lui, Minerve protectrice!
Au-dessus de son œil, voici la cicatrice
D'un coup qu'il se donna, dans une chute, enfant,
Un jour que nous courions après un jeune faon.

(Aux Jeunes Filles.)

O vous, à l'esclavage avec moi condamnées,
Qui n'avez, jusqu'ici, connu que mes douleurs,
Le voilà! cet Oreste, aux nobles destinées,
Qui vient, comme Phœnix, de renaître à nos pleurs!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Jour si longtemps promis, heure terrible et sainte,
Tu te lèves enfin à l'horizon vermeil!
Salut, lumière absente et qu'on croyait éteinte;
Et devant qui, demain, pâlira le soleil!

ÉLECTRE.

Oh! sois le bienvenu dans Mycènes ravie!
Qu'Argos te reconnaisse et t'ouvre ses remparts,
Cher objet de mes soins, chère âme de ma vie,
Toi pour qui de mon cœur le ciel fit quatre parts!

Que j'aime de l'amour que j'avais pour mon père;
Que j'aime de l'amour que j'aurais pour ma sœur;
Que j'aime de l'amour que j'eusse eu pour ma mère;
Que j'aime de l'amour que j'ai pour mon vengeur!

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Oh! puisque te voici, fils d'Atride, courage!
L'ombre d'Agamemnon marchera devant toi.

Rends trépas pour trépas, outrage pour outrage,
Mal pour mal, sang pour sang ; c'est notre vieille loi !

ÉLECTRE.

Mais, d'abord, dis-moi tout, déroule-moi la chaîne
De ces événements qui forment chaque jour ;
Nomme tes ennemis, afin qu'ils aient ma haine ;
Apprends-moi tes amis, pour qu'ils aient mon amour.

ORESTE.

Nous n'avons d'ennemis, ma sœur, sur cette terre,
Que l'époux parricide et l'épouse adultère;
Et nous n'avons d'ami digne de notre foi
Que celui-ci, ma sœur... Pylade, approche-toi.
Ma sœur, voici celui qui, dans les jours d'orage,
A, d'un œil souriant, relevé mon courage ;
Qui, le cœur sur mon cœur et la main dans ma main,
Exilé, m'a conduit dans mon âpre chemin :
Qui, lorsque les frimas descendaient de la nue,
Étendait son manteau sur ma poitrine nue ;
Qui, lorsque le soleil montait à l'horizon,
Ramenant les ardeurs de la chaude saison,
Comme il avait vaincu les frimas au temps sombre,
Sur un sol embrasé savait répandre l'ombre;
Qui, sous le sort fatal lorsque, courbant mon front,
Inhabile à souffrir la misère et l'affront,
Je tombais, haletant, sur le bord de la route,
Criant : « J'ai soif ! » criant : « J'ai faim ! » criant : « Je doute ! »
Savait trouver, avec l'hôtesse qui sourit,
L'onde qui désaltère et le pain qui nourrit ;
Et, mieux que tout cela, la parole de flamme
Qui rend la force au corps, rendant l'espoir à l'âme...

ÉLECTRE, tendant la main a Pylade.

Mon frère !

PYLADE.

Oreste a dit, ma sœur, les mauvais jours ;
Mais aux cieux incléments ne règnent pas toujours
Le Verseau répandant une froide rosée,
Ou le Lion soufflant son haleine embrasée.
Même pour l'exilé, sombre et chargé d'ennuis,
Il est quelques beaux jours et quelques douces nuits.

Oreste a dit la route aride et difficile,
Le précipice ouvert, la montagne indocile,
Les ardeurs de l'été, la bise des hivers·
Mais il a négligé les beaux horizons verts
Qu'avril, en souriant, de sa corbeille épanche;
Et septembre cueillant un fruit sur chaque branche!
Trop indulgent pour moi, trop ingrat pour les dieux,
Il n'a point raconté ces matins radieux
Où l'aube, au haut des monts, apparaissant féconde,
D'un doux frissonnement fait tressaillir le monde;
Ni ces soirs où, suivant du regard le soleil,
Navire d'or qui sombre à l'occident vermeil,
Nous écoutions chanter Philomèle plaintive,
Ou murmurer la mer qui vient lécher sa rive;
Ni ces nuits où, pensifs, la reine au char d'argent,
Sous son silence ami, nous a vus voyageant,
Et, se penchant vers nous, douce comme une mère,
Caressait nos deux fronts de sa pâle lumière...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE VIEILLARD, sur la terrasse.

LE VIEILLARD.

Vous perdez votre temps en frivoles propos,
Enfants, et le tyran va revenir d'Argos.

ORESTE.

Égysthe est donc absent?

ÉLECTRE.

Jusqu'à l'aube prochaine.

LE VIEILLARD.

Non; car un messager envoyé par la reine
Est parti dès longtemps, et doit le prévenir
Qu'Oreste est mort.

ORESTE, joyeux.

Alors, Pylade, il va venir.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

O mes sœurs, invoquons la puissance céleste!
Le moment est venu qui va briser nos fers.
Le glaive expiateur est à la main d'Oreste...
Place sur le chemin qui conduit aux enfers!

ÉLECTRE.

Oh ! ne va pas fléchir dans l'œuvre qui t'amène !
Notre divinité, souviens-t'en, c'est la haine !
C'est la sombre Érynnis, déesse au cœur d'airain,
Qui tient, même endormie, un poignard dans sa main.
Ne va pas oublier la nuit du parricide...
Elle dira qu'elle est ta mère, la perfide !
Mensonge !... il n'en est rien... Réponds-lui par tes coups ;
Frappe l'épouse, ainsi qu'elle a frappé l'époux :
Sans pitié, sans relâche !... Est-elle notre mère,
Celle qui nous a fait cette existence amère?...
A toi l'exil, à moi la captivité ! — Voi
Ce qu'il advient de ceux qu'elle tient sous sa loi :
La chaîne à chaque main, à chaque pied l'entrave ;
Suis-je sa fille, dis, ou suis-je son esclave ?
Dieux vengeurs ! notre mère !... elle, Oreste?... Non, non !
Tu ne serais pas là, tombe d'Agamemnon,
Si nous étions vraiment les fils de cette infâme !...
Pour être mère, il faut avant tout être femme :
Et c'était un démon aux enfers échappé,
Celui qui, sans remords, mon père, t'a frappé,
Et qui, l'œil sec, ainsi qu'un ennemi qui tombe,
T'a, d'un pied dédaigneux, poussé dans cette tombe !

ORESTE.

C'est bien ; rentre au palais, Électre. Je suis fort ;
Par ruse, sous leurs coups, Agamemnon est mort ;
Par ruse, ils tomberont, et, sur ce marbre avide,
Feront libation de leur sang parricide.
Si les dieux, jusqu'ici, m'ont conduit vainement,
Si mon cœur s'amollit au suprême moment,
Mon père, je consens que ton ombre puissante
Du fond du monument se lève menaçante,
Et, tournant contre moi son bras désespéré,
M'appelle enfant ingrat et fils dénaturé !...
Va, ma sœur.

(Électre sort.)

## SCÈNE IX

### ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

ORESTE.

Vous, veillez. Nous, Pylade, à nos rôles!
Détache ce manteau de dessus mes épaules;
Le moment est venu d'accomplir mon dessein;
Préparons donc le piége où prendre l'assassin!

UNE JEUNE FILLE.

Oreste, on voit d'ici, sur la route prochaine,
A l'endroit où, passant au pied d'un if brisé,
Se croisent les chemins d'Argos et de Mycène,
Un homme qui vers nous marche d'un pas pressé.

ORESTE.

Est-il seul?

LE CHŒUR.

Un porteur de torche le précède.

ORESTE.

Est-ce Égysthe, ma sœur? le reconnaissez-vous?

LE CHŒUR.

C'est lui!

ORESTE.

Vous le voyez, les dieux nous sont en aide.
(Au Chœur.)
Pleurez Oreste mort! — Toi, Pylade, à genoux!
(Oreste se couche. Pylade le couvre de son manteau et s'agenouille près de lui.)

LE CHŒUR, se lamentant.

Messager du trépas, sombre écho des ténèbres,
Qui, faisant tressaillir le monde souterrain,
Au fond des monuments, sur leurs couches funèbres,
Vas réveiller les morts comme un clairon d'airain,

Un instant en ce lieu suspends ton vol rapide;
Celui dont les trois sœurs ont éteint le flambeau
Était prince d'Argos et fils de cet Atride
Qui dort depuis sept ans couché dans ce tombeau.

Fais entendre la voix à son oreille éteinte,
Aux larmes des vivants rouvre son œil fermé;
Dis-lui de se ranger, et qu'en la sombre enceinte
Il lui faut faire place à son fils bien-aimé.

## SCÈNE X

Les Mêmes, ÉGYSTHE.

ÉGYSTHE.

O femmes! qui poussez cette plainte funeste,
Est-ce vrai, répondez, ce que l'on dit d'Oreste?

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Si l'on t'a dit, ô roi! qu'il avait existé,
Le messager funèbre a dit la vérité.

ÉGYSTHE.

Mais celui qui nous met à cette rude épreuve,
Nous a-t-il de sa mort apporté quelque preuve?

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Tu peux l'interroger toi-même, il est ici.

ÉGYSTHE.

Je cherche vainement du regard...

PYLADE.

Me voici!

ÉGYSTHE.

Toi, jeune homme?...

PYLADE.

Déjà j'ai prévenu la reine.

ÉGYSTHE.

Et tu peux m'annoncer sa mort comme certaine?

PYLADE.

Il est mort sous mes yeux, il est mort dans mes bras.

ÉGYSTHE.

Dis-moi tous les détails de cette mort.

PYLADE.

Hélas!
Inutile. Et voilà qui parle à voix plus haute
Que ne ferait ma bouche, à cette heure, ô mon hôte!

(Il montre Oreste couvert de son manteau. Électre paraît sur la terrasse.)

ÉGYSTHE.

Eh quoi! le corps d'Oreste?...

PYLADE.

Apporté par mes soins.

ÉGYSTHE.

Sous ce manteau son corps?

PYLADE.

Les dieux m'en sont témoins.

ÉGYSTHE, à son Esclave.

Soulève ce manteau... Mais non!... je veux moi-même
M'assurer si c'est bien son cadavre...

(Oreste se relève sur un genou.)

Anathème!

Est-ce l'ombre d'Oreste ou mon vivant remord?

(Reculant.)

Oreste... Il est debout! il frappe!... Grâce!... Ah!...

ÉLECTRE.

Mort!

ORESTE, se relevant.

Le sang du meurtrier, mon père, est sur mon glaive...
Est-ce tout?... Un des deux te suffit-il?

ÉLECTRE.

Achève!

## SCÈNE XI

Les Mêmes, CLYTEMNESTRE, au seuil du palais.

CLYTEMNESTRE.

Quel est ce cri?

ORESTE, reculant.

C'est elle!

ÉLECTRE.

Oreste, souviens-toi...

CLYTEMNESTRE.

Oreste! Ici, qui donc invoque Oreste?

ÉLECTRE.

Moi!

CLYTEMNESTRE.

Delphe des jours d'Oreste a vu couper la trame.

ÉLECTRE.

Oreste vit.

CLYTEMNESTRE.

Tu mens !

ÉLECTRE.

Oreste vit, madame.

CLYTEMNESTRE.

Oreste !

ORESTE.

Est devant vous.

CLYTEMNESTRE.

O ténébreux desseins !
Palais vide d'amis et rempli d'assassins !
Quel piége caches-tu sous ton ombre perfide ?

ÉLECTRE.

Le même dans lequel se débattit Atride.

(Oreste saisit Clytemnestre par la main et veut l'entraîner vers le tombeau.)

CLYREMNESTRE.

A moi !... grâce !

ORESTE.

Venez !

CLYTEMNESTRE.

Égysthe ! mon époux !

ÉLECTRE.

Son époux, comprends-tu, c'est Égysthe ?

ORESTE.

A genoux !

CLYTEMNESTRE.

Égysthe !

ORESTE.

Voyez...

CLYTEMNESTRE.

Mort ! cher Egysthe !

ÉLECTRE.

. Adultère,
Jusque sur ton tombeau, tu l'entends, ô mon père !

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, ne poursuis pas ton projet criminel ;
Ce fer...

(Elle l'écarte.)

Oh ! loin, ce fer, de ce sein maternel

Où, suivant autrefois les lois de la nature,
Tes lèvres ont puisé la douce nourriture...

ORESTE, *faiblissant.*

Pylade, elle me prie.

PYLADE.

Entends l'ordre des dieux.

ORESTE.

Électre, tu la vois?...

ÉLECTRE.

Frappe en fermant les yeux!

ORESTE, *frappant avec un geste solennel, comme frappe un sacrificateur.*

Femme! ce n'est pas moi qui contre toi décide...
C'est le destin!... Meurs donc!

CLYTEMNESTRE.

Malheur au parricide!

*(Elle tombe.)*

ORESTE.

Vous l'avez entendu, ce râle de douleur!...
Elle a dit : « Parricide!... » Elle a crié malheur!...

*(Il se voile de son manteau.)*

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Les imprécations, ma sœur, sont accomplies.
Le mort était vivant, et les vivants sont morts.
Remets ton fer sanglant aux saintes panoplies.
Qui suit l'ordre des dieux, Oreste, est sans remords.

ORESTE, *toujours se cachant le visage.*

Si c'est l'ordre des dieux, Jupiter doit m'absoudre.

*(Le tonnerre gronde.)*

Mais alors pourquoi donc fait-il gronder sa foudre?

*(L'éclair brille.)*

Si c'est l'ordre des dieux, pourquoi donc dans les airs
A pleines mains ainsi secouer les éclairs?

*(Les Euménides sortent de terre.)*

Si c'est l'ordre des dieux, pourquoi, sombre Euménide,
Sors-tu donc de l'enfer en criant : « Parricide! »

L'EUMÉNIDE.

Parricide!

TOUS.

Grands dieux !

ORESTE.

Là... là... les voyez-vous ?

(Courant se jeter aux pieds d'Électre.)

Protége-moi, ma sœur !

ÉLECTRE, brisant une branche de laurier et l'étendant au-dessus de la tête d'Oreste.

Apollon, défends-nous !

(Après une obscurité complète, une lueur brille au ciel et un rayon de lumière descend sur le palais.)

LE VIEILLARD.

Mais que vois-je ! au-dessus de la maison fatale,
Du ciel descend vers nous un rayon radieux.
Oh ! relève ton front, petit-fils de Tantale !
Nous sommes, vils mortels, visités par les dieux.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, CASTOR et POLLUX, descendant du ciel et s'arrêtant sur la terrasse.

CASTOR.

Fils d'Atride, tu vois en nous les Dioscures.
Nous veillons dans les cieux pendant les nuits obscures,
Et, du haut de l'azur, le regard sur les flots,
Nous protégeons les nefs des hardis matelots ;
Mais notre œil a quitté l'Océan solitaire,
Car aujourd'hui l'orage éclate sur la terre !...
Par l'ordre d'Apollon t'érigeant en vengeur,
Oreste, tu frappas ta mère, notre sœur.
Elle était adultère, impure, criminelle :
Mais, aux regards d'un fils, majesté maternelle !
Ton bras s'est égaré dans la punition.
Le châtiment est juste, et non pas l'action.
Voilà pourquoi, sortant de leurs gouffres avides,
Te menacent déjà les noires Euménides,
Qui, prêtresses d'enfer, sur les pas du malheur
Vont moissonnant le fruit amer de la douleur.
Voici donc le décret du souverain suprême

Que, d'après son désir, je t'apporte moi-même :
Il est auprès d'Athène un temple révéré,
Sur la colline sainte à Pallas consacré.
Dirige vers ces lieux ta course expiatoire :
De la sœur d'Apollon baise les pieds d'ivoire,
Et son bras étendra sur ton front pâlissant
Du bouclier sacré le disque menaçant.
Puis elle assemblera ce tribunal de sages,
De qui les jugements sont le flambeau des âges,
Et ces hommes divins prononceront sur toi
En t'appliquant l'antique ou la nouvelle loi.
Tel est l'ordre des dieux !

ORESTE.

J'obéis ! Sœur si chère...
Il faut nous dire adieu.

ÉLECTRE.

Je te suivrai, mon frère.

---

# ACTE TROISIÈME

# LES EUMÉNIDES

La façade du temple d'Apollon.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

LES EUMÉNIDES, endormies ; ORESTE, enchaîné par le corps ; il a les pieds et les mains libres ; LA STATUE D'APOLLON.

ORESTE, à demi-voix.

Dorment-elles ?... Silence !... écoutons. La dernière
Vient de fermer enfin sa tardive paupière.
Elles dorment... Aux cieux... sur la terre... tout dort !...
Fils de la Nuit, Sommeil ! doux frère de la Mort,
Chaque chose créée accepte ton empire ;

Et tu donnes le calme à tout ce qui respire.
L'oiseau divin s'endort aux pieds de Jupiter;
Le nuage se berce endormi dans l'éther;
Les blés, pendant le mois à la brûlante haleine,
Sur leurs sillons courbés, s'endorment dans la plaine;
La mer dort sur sa rive, attendant le reflux.
Tout dort dans l'univers; moi seul, je ne dors plus,
Depuis que, s'éteignant près du tombeau d'Atride,
Une voix a crié : « Malheur au parricide! »
Cette voix me poursuit, sombre écho du trépas.
Je fuis!... fuite inutile! En vain devant mes pas
Se déroulent les mers, se dressent les montagnes!...
Sans cesse relancé par mes rudes compagnes,
Devant elles chassé comme un cerf aux abois,
J'ai franchi les torrents, j'ai traversé les bois.
Enfin, j'ai cru trouver pour ma force abattue
Un refuge, Apollon, au pied de ta statue.
Mais le marbre impuissant auquel j'avais recours
A leurs serpents hideux m'a livré sans secours!
Apollon, dieu menteur, à l'oracle frivole,
Qui voudra désormais agir sur ta parole,
Hélas! si celui-là t'implore vainement,
Qui n'a fait qu'obéir à ton commandement?

(Se dégageant lentement d'entre les Euménides, mais retenu par des liens dont elles tiennent les extrémités tout en dormant.)

Mais non! pardonne-moi!... je crois en ta promesse,
Dieu puissant qu'on adore aux rives du Permesse;
Et tu prendras pitié d'un malheureux client
Qui dépose à tes pieds le rameau suppliant.

APOLLON.

Ce n'est pas vainement que ta main, dans sa crainte,
Aura touché la main qui tient la lyre sainte,
Oreste! et, soutenu par les bras d'un ami,
Je veux que jusqu'au bout tu marches affermi.
Autour de toi regarde, et vois les sœurs cruelles :
Le sommeil sur leur front a secoué ses ailes;
Qui donc, sinon le dieu qui lance au loin les traits,
Fit dormir celles-là qui ne dorment jamais?

ORESTE.

Eh! que m'importe, à moi, que l'infernale horde

Veille ou dorme? Enlacé des nœuds de cette corde,
Pris ainsi qu'un lion dans un réseau de fer,
Suis-je pas le captif de ces filles d'enfer?
A mon aide, Apollon! Il est temps... je succombe...
De ta puissante voix dis que l'entrave tombe...
Libre alors, je fuirai... Mais avant... je ne puis,
Apollon protecteur!...

APOLLON, le touchant du rameau.

C'est bien, sois libre, et fuis!

(Les cordes tombent.)

ORESTE.

Ah! je suis donc enfin délivré de mes chaînes!
Maintenant, quel chemin me conduit vers Athènes?...
Sois mon guide, Apollon, ne m'abandonne pas.

APOLLON.

La ville que tu vois à l'horizon, là-bas,
C'est la ville sacrée à ton repos promise,
Et que de ses flots bleus arrose le Céphise :
Là, Minerve t'attend.

ORESTE.

Dieu du sacré vallon...
Je te promets un temple, ô Phœbus Apollon!

(Il sort.)

## SCÈNE II

LES EUMÉNIDES, endormies; L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE sortant de terre.

L'OMBRE.

Tu dors, fille d'enfer; tu dors, triple Euménide...
Allons, réveille-toi! alerte au parricide!...
Je croyais qu'il n'était pour toi ni nuits ni jours,
Que sur les meurtriers ton œil veillait toujours,
Et que, ton fouet vengeur les poursuivant sans trêve,
Ils ne connaissaient plus de repos, même en rêve!
Alerte! vois-tu pas dans l'ombre de la nuit,
Libre de ses liens, ton prisonnier qui fuit?...
Seule entre tous les morts, serai-je négligée?
Je suis le spectre errant de la mère égorgée...
Regarde la blessure où ruisselle le sang.
L'esprit a, quand il dort, le regard plus perçant...

Écoute... et, t'accusant, cette bouche funeste
Demande : Qu'as-tu fait du parricide Oreste ?
Tiens, le vois-tu là-bas ? Pieds et bras déliés,
Bondissant comme un faon qui franchit les halliers,
Il va dans un instant disparaître au bois sombre...
Sus !... sus !... n'entends-tu pas les plaintes de mon ombre ?

L'EUMÉNIDE, rêvant.

Arrête !... arrête !... arrête !...

L'OMBRE.

Inutiles abois !
Pareils à ceux du chien qui rêve qu'en un bois
Il poursuit le gibier d'une course impuissante,
Et qui ferme les dents sur une proie absente !
Allons ! allons ! debout ! Assez dormir, va, cours !
Seuls entre tous les dieux, les miens seront-ils sourds?
Mais ton prisonnier fuit !... ton prisonnier t'outrage !
Tes serpents ont-ils donc perdu toute leur rage?
Oh ! d'indignation mon sang revit et bout !
Allons, filles du mal, debout ! debout ! debout !

Elle rentre en terre.)

## SCÈNE III

LES EUMÉNIDES, APOLLON.

L'EUMÉNIDE.

Éveillons-nous, mes sœurs !... Debout ! est-ce un vain songe
Dont la nuit a sur nous secoué le mensonge?

(Regardant autour d'elle.)

Mais non, tout est réel. Notre captif a fui.
O mes sœurs ! quelle honte est sur nous aujourd'hui !
Vainement notre meute après la piste aboie,
Du piége nous avons laissé fuir notre proie.
O vainqueur de Python, dieu jeune et plein d'orgueil,
C'est toi qui, le voyant prisonnier sur ton seuil,
Eus, brisant nos liens, pitié de ses détresses,
Et nous insultes, nous, titaniques déesses !
Sauver un suppliant qui t'implore en ce lieu,
C'est ton droit ; je dis plus, ton devoir comme dieu.
Dès lors que c'est à toi qu'est consacré ce temple ;

Mais donner aux mortels cet exécrable exemple
De soustraire à nos coups celui-là justement
Dont le crime appelait le pire châtiment,
Celui-là qui, conçu dans une nuit amère,
Parricide, s'est fait l'assassin de sa mère,
C'est l'audace inouïe, ô fils de Jupiter,
Où l'on vous reconnaît, vous autres dieux d'hier !
Placé bien haut, tu peux descendre de ce faîte :
L'Olympien déjà t'exila chez Admète,
Et dieu-berger, tombé de la lyre aux pipeaux,
Comme un simple mortel, tu gardas les troupeaux !
Vainement donc le ciel sur le coupable tonne
Quand on est protégé par le fils de Latone.
C'est la guerre ! — Eh bien, soit ! Juge sans équité,
A toi le contempteur du destin irrité,
Je dis, moi : Ton Oreste est à mon fouet immonde,
Et je le rejoindrai, fût-ce au centre du monde !

APOLLON.

En attendant, objet des mortels exécré,
Ne souille plus l'abord de mon parvis sacre,
Ou crains, pour te punir, que mon carquois n'épanche
Le trait rapide et sûr, serpent à l'aile blanche,
Qui te fera jeter, dans ton cœur s'enfonçant,
Ta venimeuse écume et vomir tout le sang
Que tes lèvres ont bu depuis que dans l'abîme
Le meurtre te jeta sa première victime !
Que viens-tu faire ici ? Ton empire est ailleurs.
Va parmi les bourreaux, parmi les tenailleurs
Qui torturent les chairs sur le champ des supplices.
La douleur fait ta joie et la mort tes délices.
Ce n'est point dans ce temple aux prophétiques murs
Que vous devez chercher un chevet, fronts impurs !
C'est dans l'antre sanglant, dans la caverne sombre,
Où se traîne en rampant le tigre, ami de l'ombre.
Erre donc sans berger, loin du toit protecteur,
Troupeau, dont aucun dieu ne veut être pasteur.

L'EUMÉNIDE.

O Nuit ! terrible Nuit ! déesse redoutée,
Pour l'effroi des méchants toi qui m'as enfantée,
Souviens-toi que Phœbus a sur mon pâle front
Fait passer la rougeur de son premier affront !

Venez, mes sœurs, venez, et, sur la terre humide,
A la trace du sang suivons le parricide!

(Elles sortent.)

## SCÈNE IV

APOLLON, seul.

O Minerve, ma sœur! qu'à cette heure tu sois
Sur terre ou dans les cieux, Minerve, entends ma voix!
Franchis les océans et traverse les plaines;
Mon suppliant t'attend, dans ton temple d'Athènes.
Être sourd au malheur embrassant nos autels,
C'est offenser les dieux et trahir les mortels!...

---

Le théâtre change et représente l'intérieur du temple de Minerve, à Athènes.

## SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE, seul et entrant d'une course précipitée.

O toi que pour soutien Apollon me réserve,
Reçois-moi sous ta garde, ô puissante Minerve!
Celui qui te supplie et t'adresse ces vœux,
Ce n'est plus un maudit, ce n'est qu'un malheureux,
Et le sang qu'a lavé l'hécatombe récente
Commence à s'endormir sur ma main pâlissante.
O Minerve! courbé sous mes destins amers,
Pour venir jusqu'ici j'ai traversé deux mers,
Mesurant mon désir, et non pas la distance,
Et je tombe à tes pieds, où j'attends ma sentence.

## SCÈNE II

ORESTE, LES EUMÉNIDES.

L'EUMÉNIDE.

Alerte! alerte! alerte! Il est proche. Voyez!

Sur le marbre voici la trace de ses pieds.
Ah ! je le savais bien, qu'arrachée à sa proie,
La meute du gibier retrouverait la voie.
Le voyez-vous, là-bas, le maudit, le souillé ?
Au pied de sa Minerve il est agenouillé !
Espérant le retour de sa force abattue,
De sa main criminelle il presse la statue;
Afin de se soustraire au juste châtiment,
Sa voix aux dieux nouveaux demande un jugement.
Il peut se racheter par la sainte hécatombe,
Celui-là dont la main a poussé dans la tombe
L'ennemi qui venait au-devant de ses pas;
Mais le sang maternel ne se rachète pas !
Adjure donc ensemble Apollon et Minerve :
Ce que la terre a bu, la terre le conserve,
Et l'immuable arrêt du Destin tout-puissant
Veut que ce sang versé soit payé par ton sang.
Il faut, dusses-tu fuir aux confins de la terre,
Qu'en la rouge liqueur ma soif se désaltère;
Il faut que, succombant sous une lente mort,
L'œil à peine fermé, rouvert par le remord,
Tu te sentes, rebelle au trépas qui délivre,
Revivre pour mourir, et remourir pour vivre.

ORESTE.

O Minerve ! Apollon m'a promis ton secours;
Je t'appelle à grands cris, accours, Minerve, accours !
Accours ! Et je te donne Argos avec Mycènes,
Mon royaume, vallons, lacs, monts, forêts et plaines,
Esclaves, paysans, citoyens, chefs et roi;
Mais accours sans retard ! A moi, Minerve, à moi !

## SCÈNE III

LES MÊMES, MINERVE, sur son char.

MINERVE.

Arrêtez ! Du rivage où se lève l'aurore,
J'entends le suppliant d'Apollon qui m'implore.
A ses accents plaintifs, je monte sur mon char,
Et, craignant un reproche en arrivant trop tard,
Je mets, pour renverser tout obstacle au passage,

Aux flancs de mes coursiers les ailes de l'orage.
Est-il temps? Me voici. Femmes, que voulez-vous
A celui dont la bouche embrasse mes genoux?

L'EUMÉNIDE.

Ne reconnais-tu pas à leurs faces livides
Celles que les enfers nomment les Euménides?

MINERVE.

Si fait, je vous connais, quoique, parmi les dieux,
On n'ait jamais souffert votre aspect odieux.

L'EUMÉNIDE.

Notre séjour n'est point, en effet, sur la cime
Où s'assied menaçant l'Olympien sublime:
Filles de la Nuit sombre et du sombre Achéron,
Nous habitons l'abîme, et, quand, noir bûcheron,
La Mort, n'attendant pas le compte des années,
Tranche violemment les grandes destinées,
Nous jaillissons soudain de l'ombre des enfers,
Et qui nous voit passer nous prend pour trois éclairs!
Quand nous l'avons marqué, pas un qui ne succombe:
Plus le coupable est haut, et plus de haut il tombe.
Or, celui qu'Apollon contre tout droit soutient
Est par nous réclamé, car il nous appartient;
Son nom seul changera ta clémence en colère:
C'est Oreste d'Argos, l'assassin de sa mère!

ORESTE.

O puissante Minerve! Apollon Loxias
M'avait, tu le sais bien, ordonné son trépas.
Des maux affreux devaient retomber sur ma tête,
Si, dans l'enivrement de leur sanglante fête,
J'hésitais à frapper, sourd au commandement,
Avec le même fer, et l'amante et l'amant.
Dans cette extrémité, dis! que devais-je faire,
Quand j'avais sous les yeux le tombeau de mon père,
Et quand un dieu vengeur, d'accord avec mes vœux,
Me traînait vers le meurtre en disant: « Je le veux! »

MINERVE.

Nul mortel n'oserait, fût-ce Minos lui-même,
Rendre entre Oreste et vous un jugement suprême
Jupiter pense donc que l'arrêt vaudra mieux
Émanant à la fois des hommes et des dieux.
Quant à moi, je ne puis, déesse trop rigide,

Repousser qui chercha l'ombre de mon égide.
Je sais que, noirs huissiers des arrêts de l'enfer,
Vous les exécutez avec des mains de fer !
Mais, si des temps futurs j'ai compris la pensée,
Des implacables dieux je crois l'ère passée,
Et que du jugement que nous allons porter
Désormais, plus clémente, une autre va dater.

(Les Vieillards entrent.)

Venez, sages vieillards, aréopage auguste,
Nous allons séparer le juste de l'injuste;
Voir si le criminel, une fois condamné,
Doit être, à tout jamais, à son crime enchaîné;
S'il lui faut dire adieu, public objet de haine,
A l'espoir de rentrer dans la famille humaine,
Et s'il doit renoncer, courbé sous l'abandon,
A cueillir ce fruit d'or qu'on nomme le pardon.
Héraut, fais ton devoir, que la trompette sonne,
Que du seuil de ce temple on n'écarte personne,
Car l'arrêt qui sera dans un instant porté
Est celui qu'à genoux attend l'humanité.
Vieillards, place en vos rangs où l'équité réside;
Les débats sont ouverts et Minerve préside.

ORESTE.

Mon père, défends-moi, sors de la tombe !... sors !

L'EUMÉNIDE.

Assassin de sa mère, il compte sur les morts !

UN VIEILLARD.

La parole est à toi, déesse accusatrice;
Parle donc la première.

MINERVE.

A tous il faut justice:
D'abord, à l'accusé je dois un défenseur.
Homme ou dieu, qui défend Oreste?

## SCÈNE IV

Les Mêmes, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Moi, sa sœur !

ORESTE.

Électre!... mon Électre!

ÉLECTRE.

Oreste!

ORESTE.

Oh! sœur si chère!

ÉLECTRE.

Ne t'avais-je pas dit que je te suivrais, frère!

UN VIEILLARD.

Parlez!

L'EUMÉNIDE.

Sages vieillards qui remplacez les dieux,
Quelles lois vont régir et la terre et les cieux
Si le meurtre triomphe, et du coupable immonde
Si l'absolution épouvante le monde?
Il faut alors dresser au crime souverain
Un autel au milieu de notre âge d'airain;
Préparer la famille aux angoisses amères,
Car le bras des enfants est levé sur les mères.
Songez-y donc, vieillards, si le courroux divin
Sur les pas du coupable impuni, marche en vain,
Si nous ne sommes plus les trois sœurs vengeresses,
De l'implacable enfer, implacables prêtresses,
Le temple de Thémis, ébranlé par vos coups,
Inutile, n'a plus qu'à s'écrouler sur nous.
J'ai dit!... Que maintenant votre équité décide...
Nous venons réclamer de vous le parricide!

LE VIEILLARD.

Le crime est-il nié?

ORESTE.

Non.

ÉLECTRE, *vivement.*

Écoutez ma voix!...

L'EUMÉNIDE.

Bien! le lutteur n'a plus qu'à succomber deux fois!

LE VIEILLARD.

Répondez.

ÉLECTRE.

Celle-là qu'il poussa dans l'abîme,
Avait commis, hélas! elle, un bien autre crime,
Crime tellement noir, tellement odieux,

Qu'il n'a pas son pareil à la face des dieux.
La nuit où son époux, après dix d'absence,
Revoyant le palais où notre double enfance
D'un tyran étranger subissait les affronts,
Du baiser paternel éclaira nos deux fronts,
Cette nuit qui pour tous eût été solennelle,
Fut une nuit de sang pour cette criminelle!...
Ah! vous ne savez pas, vous, quelle fut la mort
De celui que sa main égorgea sans remord!
Par quels semblants d'amour, quelle fatale adresse
Elle enlaça l'époux confiant, la tigresse!
Non, vous n'étiez point là, vous n'avez pas vu, vous,
Mon père se débattre expirant sous ses coups,
Adjurant, enchaîné de mortelles entraves,
Dieux, parents, citoyens, amis, soldats, esclaves!
Entendu de sa voix les râles étouffants,
Et son dernier soupir qui criait : « Mes enfants! »
Vous n'avez pas, sanglant, emporté votre frère!...

L'EUMÉNIDE.

Celui qu'elle emportait devait tuer sa mère.

ÉLECTRE.

Vous n'avez pas sept ans supporté comme nous,
Lui l'exil, moi les fers... Oh! vous n'avez pas, vous,
Innocents, poursuivis par un destin funeste,
Erré de mers en mers, comme mon cher Oreste.
Tandis qu'au toit fatal profané sans retour,
Régnait effrontément un adultère amour.
Nul de vous, rejeton d'une race royale,
N'a, fils d'Agamemnon, petit fils de Tantale,
Désaltérant sa soif au torrent écarté,
Mangeant le pain douteux de l'hospitalité,
Demandé sous quel toit, quel rocher ou quel chêne,
Reposerait son front pendant la nuit prochaine;
Et, lorsque de sa mort le bruit vint jusqu'à moi,
De l'Olympe, dieux bons, vous vîtes mon effroi;
Qu'ainsi que tombe l'eau de l'arbre qu'on secoue,
Ainsi tombaient les pleurs ruisselants sur ma joue.
Vous le vîtes, dieux bons, puisque, prenant pitié,
Vous m'avez de mon cœur rendu l'autre moitié.
Oh! quelle joie, alors que tu revins, mon frère!...

L'EUMÉNIDE.

Celui qui revenait venait tuer sa mère.

ÉLECTRE.

Oh ! voulez-vous savoir qui la tua ? — Voyez
Ce carcan à mon cou, ces anneaux à mes pieds;
Voyez ces bras meurtris au contact de ma chaîne,
Ces vêtements de deuil, sombres comme ma haine.
Joignez-y le spectacle incessant, odieux,
De mon malheureux père égorgé sous mes yeux,
Mes craintes pour mon frère alors que, noir présage,
Les cris de l'alcyon m'annonçaient quelque orage,
Et que je le rêvais, jouet des flots amers,
Roulé comme Ceyx, au sein des vastes mers !
Qui? lui, son meurtrier ? Non, par les dieux, j'atteste
Que le vrai meurtier, c'est moi, non pas Oreste.
Alors qu'elle essayait d'écarter de son sein
Le fer expiateur du pieux assassin,
Et qu'Oreste, à ses pieds laissant tomber ses armes,
Tournait de mon côté ses yeux remplis de larmes,
C'est moi, cœur sans pitié, c'est moi, bras inhumain,
Qui ramassai le glaive échappé de sa main;
C'est donc moi la coupable, et non pas toi, mon frère !

L'EUMÉNIDE.

Avec ce glaive impie, il a tué sa mère.

MINERVE.

Vieillards aimés des dieux, sans partialité,
Ce qui vient d'être dit, vous l'avez écouté.
Thémis entre vos mains a remis sa balance,
Donnez votre suffrage et rendez la sentence.

L'EUMÉNIDE, pendant que l'Aréopage vote.

J'ai, soyez-en témoin, vidé sur l'accusé
Jusqu'à son dernier trait mon carquois épuisé.
Nous allons, maintenant que le crime est notoire,
Voir à qui de nous deux restera la victoire.

ORESTE.

O puissant Apollon, toi par qui j'ai tout fait,
Si tu l'as inspiré, charge-toi du forfait;
Mais, si j'en ai conçu la pensée en mon âme,
Livre-moi, j'y consens, à la déesse infâme.

MINERVE.

Athéniens, comptez les votes avec soin,

Songez que vous avez le monde pour témoin:
Un suffrage de moins le supplice s'achève;
Un suffrage de plus, l'accusé se relève.

LE VIEILLARD.

Les votes sont égaux par un hasard du sort!
Six sont pour le pardon, et six sont pour la mort;
Maintenant, c'est à toi, Pallas, déesse sage,
De peser sur l'arrêt par ton divin suffrage.

MINERVE.

C'est bien. Passez-moi l'urne où sont les votes blancs:
J'apporte l'espérance aux coupables tremblants.
La haine a jusqu'ici fait la terre déserte,
Il est temps qu'à la fin la porte soit ouverte
A l'avenir clément où pour l'homme abattu
Le repentir sera la suprême vertu.
L'âge antique est fini, l'âge nouveau commence.
La sagesse toujours vota pour la clémence!

LE HÉRAUT.

Peuple, écoute l'arrêt sur Oreste porté!

LE VIEILLARD.

Oreste, repentant, par nous est acquitté.

TOUS.

Oreste est acquitté!...

ÉLECTRE, s'agenouillant.

Divin aréopage!...

ORESTE.

O ma sœur, désormais reprenons notre hommage
A ces antiques dieux qui n'ont su que punir,
Et rendons grâce, Électre, aux dieux de l'avenir.

---

Merci aux artistes qui, après m'avoir fait un succès, m'ont forcé de venir recevoir les applaudissements qui leur étaient dus.

ALEX. DUMAS,

5 janvier 1856.

FIN DE L'ORESTIE

## LA

# TOUR SAINT-JACQUES

### DRAME EN CINQ ACTES, EN NEUF TABLEAUX

EN SOCIÉTÉ AVEC M. X. DE MONTÉPIN

Théâtre impérial du Cirque. — 15 novembre 1856.

---

### DISTRIBUTION

| | | |
|---|---|---|
| CHARLES VI | MM. | Lacressonnière. |
| RAOUL DE LA TREMBLAYE | | Taillade. |
| NICOLAS FLAMEL | | Dupuis. |
| FLEUR-D'ÉPÉE | | Clarence. |
| JACQUEMIN GRINGONNEUR | | Poirier. |
| JEAN SANS-PEUR | | Ed. Galland. |
| PILLETROUSSE | | Williams. |
| JASMYN TONNEAU | | Lebel. |
| JUVÉNAL DES URSINS<br>ADALBERT DE TANCARVILLE | | Borsat. |
| HENRI DE VERNEUIL | | Cochet. |
| RANDOLPHE DE BERNAY<br>LA GAUCHIE | | Philippe. |
| VILLIERS DE L'ISLE-ADAM | | Seligny. |
| LACTANCE | | Noel. |
| MALEMORT | | Brichard. |
| DE LIVET | | Peupin. |
| JACQUES DE LA TREMBLAYE | | Molina. |
| AUBIN, intendant | | Benjamin. |
| ROGER, domestique | | Langlois. |
| JARRETIÈRE, héraut d'armes | | Nérault. |
| Un Sergent d'arbalétriers | | Louis. |
| Un Bourgeois | | Darcourt. |
| Deuxième Bourgeois | | Foudras. |
| Un Bohémien | | Doutreville. |
| Deuxième Bohémien | | A. Darcourt. |
| MESSIRE DE MORVILLIERS | | |
| HELLION DE JACQUEVILLE | | |
| ISABEAU DE BAVIÈRE | Mmes | Person. |
| ODETTE | | Debay. |
| PERNELLE | | Anna. |
| LE DAUPHIN | | Duplessis. |
| LYLETTE | | Dantès. |
| Une Bohémienne | | Lemaire. |

GERTRUDE.......................... Mmes CASSARD.
UNE JEUNE FILLE.......................... MARIA.
UN PAGE.......................... DENISE.
LA GITANE.......................... LOUISE.
ARBALÉTRIERS, ARCHERS, BOURGEOIS, PEUPLE, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES.

— L'action commence le 19 janvier 1413. —

# ACTE PREMIER

## PREMIER TABLEAU

Au château de la Tremblaye, en Normandie.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

AUBIN, ROGER, SERVITEURS, UN CRIEUR, FUYARDS.

Tous les Serviteurs en deuil.

UNE VOIX, venant d'en haut.

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières, comte de Courseulles, baron de Tourville, mort sous les murs de Rouen, en tentant de faire lever le siége de la bonne ville à nos ennemis les Anglais.

AUBIN.

Qu'as-tu vu de nouveau, Roger?

ROGER.

Rien; des gens qui continuent de fuir de tous côtés; la plaine en est couverte. Je n'aurais jamais cru qu'après tant de morts, il resterait encore tant de vivants dans la pauvre ville, le jour où elle serait obligée de se rendre... Messire intendant, les cours sont pleines, les antichambres sont pleines, faut-il fermer les portes?

(Des Gens effarés paraissent au fond.)

AUBIN.

Messire Raoul de la Tremblaye a dit qu'en mémoire de

son noble père, autant le château pourrait contenir de convives, invités ou non invités, autant il en recevrait. Les fugitifs sont des convives que Dieu lui envoie; laissez entrer les fugitifs.

ROGER.

Il n'y aura jamais assez pour nourrir tant de gens.

AUBIN.

Faites tuer un bœuf et dix moutons de plus; roulez dans les cours des tonneaux de cidre et de vin, défoncez-les; c'est l'ordre de monseigneur.

TOUS LES FUGITIFS.

Vive monseigneur Raoul de la Tremblaye!

## SCÈNE II

LES MÊMES, RAOUL DE LA TREMBLAYE, UN PÈLERIN, entre DEUX ARCHERS.

RAOUL.

Ne criez pas : « Vive le fils! » le jour où le fils célèbre les funérailles de son père; car, dans aucun jour de sa vie, il n'a moins désiré de vivre. (Aux deux Archers.) Retirez-vous; cet homme est libre. (Au Pèlerin.) Entrez, mon frère.

LE PÈLERIN.

Quoi! monseigneur, avant vous?

RAOUL.

Vous êtes mon hôte... Celui qui est mort hier, frappé en face, percé au cœur, Réginald, mon noble père, vous aurait dit : « Ce toit est le vôtre ; entrez, pèlerin. Si vous êtes fatigué, asseyez-vous ; mangez, si vous avez faim ; buvez, si vous avez soif; puis ensuite, si cela vous agrée, vous me direz qui vous êtes, d'où vous venez, et ce que je puis faire pour vous. » Hélas ! la voix qui vous eût ainsi parlé est éteinte ; le cœur généreux qui faisait de l'hospitalité, non-seulement un devoir, mais un culte, ce cœur a cessé de battre ; mais ma voix est la sienne, mon cœur est le sien, et je vous dis : Pèlerin fatigué, buvez et mangez; reposez-vous ; vous êtes le maître dans cette demeure.

LE PÈLERIN.

Il me faut peu de chose, monseigneur; car je ne suis ni un des grands ni un des heureux de ce monde : une mé-

chante escabelle au coin du feu; et, si elle est boîteuse, je m'en contenterai de même; un morceau de pain noir ou blanc, et, s'il est dur, mes dents sont bonnes; un verre de vin ou de cidre, et, faute de cidre ou de vin, un peu d'eau claire suffira à celui qui, plus d'une fois, a bu avec délices l'eau bourbeuse des fossés et des ornières.

RAOUL.

Buvez et mangez.

(L'Intendant apporte sur un plateau du pain et du vin.)

LE PÈLERIN.

Oh! mon gentilhomme, que de générosité! A la santé de Votre Seigneurie! (Il boit.) Jacquemin Gringonneur vous bénira tant qu'il vivra, et il compte bien vivre longtemps: bon pied, bon œil, monseigneur... (mordant dans le pain), et bon appétit surtout!

RAOUL.

Pourquoi donc mes archers vous arrêtaient-ils?

JACQUEMIN.

Je n'en sais rien; et je crois même qu'ils n'en savent pas beaucoup plus que moi là-dessus. J'ai cru comprendre cependant qu'ils me prenaient pour un espion des Anglais, qui sont, à ce qu'il paraît, dans le voisinage.

RAOUL.

Oui, les Anglais sont dans le voisinage; oui, après avoir pris Calais, ils ont pris Harfleur; après avoir pris Harfleur, ils ont pris Caen; après avoir pris Caen, ils ont pris Rouen. C'est la marée qui monte et que rien n'arrête; elle écume un instant aux fossés des châteaux et aux remparts des villes, puis elle passe dessus; elle couvre déjà la Guyenne, la Bretagne, la Normandie; elle couvrira bientôt toute la France, et alors, il n'y aura plus de France; seulement, il y aura deux Angleterres... Ah! mon père! mon père! tu as bien fait de mourir pour ne pas voir ce que nous verrons!

JACQUEMIN.

Maintenant, vous me demanderez, monseigneur, d'où je viens? Demandez-moi mieux, c'est-à-dire d'où je ne viens pas, et j'aurai plus tôt fait de vous répondre. Je m'étais, comme tant d'autres, et sur la parole du voyageur Marco Polo, embarqué à la recherche du royaume de l'or, sur un bâtiment vénitien, et j'arrive pour le moment d'Anvers, ma

dernière étape entre la Chine et la France ; une barque m'a jeté sur le rivage, entre Dieppe et Saint-Valery. De Saint-Valery ici, je suis venu marchant devant moi, au hasard ou à la providence, mendiant sur ma route, sans souci d'arriver, parce que je n'ai pas de but, et n'ayant pas de but, parce que nulle part personne ne m'attend.

RAOUL.

Que savez-vous faire?

JACQUEMIN.

Hélas ! monseigneur, tout, ou à peu près tout. Je suis un peu poëte, un peu mime et un peu comédien.

RAOUL.

Vous êtes Français?

JACQUEMIN.

Oui, monseigneur, puisque la langue française est la première que je me rappelle avoir parlée.

RAOUL.

Dans quelle partie de la France êtes-vous né?

JACQUEMIN.

Oh ! quant à cela, je ne saurais vous le dire. Je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère.

RAOUL.

Alors, vous êtes orphelin?

JACQUEMIN.

Tout ce qu'il y a de plus orphelin : personne ne m'a jamais aimé, personne ne m'aime, personne ne m'aimera jamais peut-être ; mais, si Dieu ne m'abandonne pas, cela me suffit, j'aurai le bon lot.

RAOUL.

Êtes-vous loyal, Jacquemin?

JACQUEMIN.

Loyal? Attendez donc ; je ne me le suis jamais demandé, mais je le crois. Je n'ai jamais menti, et, pour sauver ma vie, je ne mentirais pas. Est-ce cela qu'on appelle la loyauté?

RAOUL.

Êtes-vous dévoué?

JACQUEMIN.

Oh ! pour cela, je comprends mieux. Vous me démandez, n'est-ce pas, si je donnerais ma vie pour quelqu'un qui m'aimerait un peu et qui me laisserait l'aimer beaucoup? Je la donnerais, monseigneur, et à l'instant même.

RAOUL.

Vous m'avez dit qui vous étiez ; à mon tour de vous dire qui je suis. Je suis le comte Raoul de la Tremblaye, devenu, par la mort de mon père, seigneur de ses fiefs, baron de ses baronnies et héritier de tous ses biens. J'ai deux châteaux comme celui-ci, l'un en Picardie, l'autre en Anjou ; j'ai sur mes trois terres cinq villes, quinze villages et quinze cents vassaux ; mon aïeul a conduit seize lances à Crécy, mon grand'père vingt lances à Azincourt, mon père vingt-cinq lances à Rouen ; mais, avec toutes mes richesses, avec tous mes châteaux, avec mes terres, mes vassaux et mes hommes d'armes, je suis plus orphelin que vous ; car, moi, j'ai connu l'amour de mon père, et cet amour, avec mon père je l'ai perdu. (On entend les cloches.) Vous arrivez ici dans un jour bien triste pour moi, Jacquemin ! qu'il soit heureux pour vous. Ne me quittez plus, Jacquemin ; je vous aimerai, aimez-moi.

JACQUEMIN.

Messire Raoul, vous venez d'acheter une âme ; je ne suis plus à moi, je suis à vous ; à vous, comme le chien à son maître, et le pauvre Jacquemin Gringonneur est un bon chien de garde : il mordra pour vous défendre, monseigneur, et, s'il le faut, il se fera tuer pour vous.

RAOUL.

Bien, mon ami ! Reposez-vous ; demain, nous causerons ; aujourd'hui, d'autres devoirs me réclament : cette cloche m'annonce les convives du repas funèbre.

(Jacquemin s'incline, rabat son capuchon sur sa tête et va s'asseoir sur une escabelle, sous le manteau de la cheminée.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI DE VERNEUIL, ADALBERT DE TANCARVILLE, RANDOLPHE DE BERNAY, PLUSIEURS AUTRES GENTILSHOMMES de différents âges.

RAOUL.

Entrez, messeigneurs, entrez.

PLUSIEURS DES GENTILSHOMMES.

Salut au comte Raoul de la Tremblaye !

RAOUL.

Salut, messires. Celui dont le manoir hospitalier fut ouvert toujours au pauvre comme au riche, au faible comme au fort, à l'orphelin sans parents comme au seigneur de haute lignée, celui que nous pleurons ensemble, celui dont le fauteuil, voilé d'un crêpe, va rester vide au milieu de nous, vous invite, par la voix de son fils, à prendre place à sa table pour la dernière fois... Qu'est-ce que cela?... (Les yeux de tous les Convives se fixent sur la porte, où l'on aperçoit un grand mouvement. Deux Pages entrent et se rangent de chaque côté de la porte.) Quels sont ces pages? d'où vient qu'ils portent mes armes?

(Deux autres Pages suivent, puis un Gentilhomme.)

## SCÈNE IV

### Les Mêmes, JACQUES DE LA TREMBLAYE.

JACQUES entre, marche d'un pas assuré vers la table, se place devant le fauteuil et sous le dais.

Salut et honneur à tous, messieurs !

RAOUL, après un moment de silence causé par l'étonnement.

Qui êtes-vous, vous qui prenez à cette table la place qu'y occupait mon père, et qui vous asseyez dans le fauteuil du maître et sous le dais du seigneur ?

JACQUES.

Je suis celui que cette place vide attendait ; je suis celui pour lequel ce dais a été dressé ; je suis le seigneur et le maître, et je vous remercie, messires, de l'honneur que vous voulez bien me faire en vous asseyant à la table de notre château de la Tremblaye.

RAOUL.

J'ai mal compris le sens de vos paroles, et, d'ailleurs, mon titre d'hôte me fait un devoir d'être patient. Qui êtes-vous, et que venez-vous faire ici ?

JACQUES.

Qui je suis? Je suis le comte Jacques de la Tremblaye, neveu et héritier du comte Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye. Ce que je viens faire ici? Je viens prendre possession de mon héritage et chasser de ce château l'étranger qui y est resté trop longtemps.

RAOUL.

Vous êtes en délire, monsieur. Si cher qu'ait été le frère, le neveu n'hérite pas là où il y a un fils.

JACQUES.

Le neveu n'hérite pas là où il y a un fils; mais il hérite là où il n'y a qu'un bâtard.

RAOUL.

Bâtard ! Je crois que cet homme m'a appelé bâtard ? Avez-vous entendu, messieurs? Cousin Jacques, voilà un mot que je ferai rentrer dans ta gorge maudite avec la lame de mon épée et le manche de mon poignard.

JACQUES.

Notre-Dame! c'est, en vérité, à n'y pas croire! serait-il donc possible que cet homme eût été nourri d'orgueil et de vanité à ce point qu'il ignore la tache qui est sur sa naissance? Dites, est-ce possible, vous qui m'écoutez?

RAOUL, regardant autour de lui, d'abord avec étonnement, puis avec doute.

Messires, messires! j'en appelle à vous, nobles barons, loyaux chevaliers. Est-ce que cet homme ne m'insulte pas, est-ce que cet homme n'insulte pas ma mère, en disant que je ne suis pas le fils du comte Réginald de la Tremblaye? Vous ne répondez pas? vous gardez le silence? Au nom du ciel, parlez!

JACQUES.

Tu le vois: ils se taisent, parce qu'ils sont chevaliers et hommes d'honneur, et qu'ils aiment mieux se taire que de mentir.

RAOUL.

Oh! je vous adjure, moi, le fils de votre ami mort et qui ne peut plus parler qu'à Dieu; je vous adjure, au nom de l'amitié sainte qu'il avait pour vous; je vous adjure, comte Adalbert de Tancarville, marquis Randolphe de Bernay, baron Henri de Verneuil, suis-je ou ne suis-je pas son fils? (Suppliant.) Comte Adalbert...

ADALBERT.

Raoul, vous êtes le fils du comte Réginald de la Tremblaye.

RAOUL.

Ah!

ADALBERT.

Mais votre mère, morte en vous donnant le jour, n'était pas sa femme.

RAOUL.

Marquis Randolphe...

RANDOLPHE.

Il a dit vrai.

RAOUL.

Baron Henri...

HENRI.

Vous pouvez croire à la parole de ces gentilshommes.

RAOUL.

Oh ! mon Dieu !

HENRI.

Mais j'ajouterai que votre père m'a répété plus d'une fois qu'il ne mourrait pas sans vous reconnaître pour son fils.

RANDOLPHE.

Et le comte Réginald m'a dit, à moi, avoir fait un testament dans lequel il vous rendait tous vos droits.

ADALBERT.

Et à moi, ce testament, le comte Réginald l'a lu.

HENRI, étendant la main.

Ce que j'ai dit, c'est sur l'honneur.

ADALBERT et RANDOLPHE.

Et moi aussi ! et moi aussi !

JACQUES.

Soit. Produisez ce testament.

ADALBERT.

Avez-vous quelque idée de l'endroit où le testament puisse être, Raoul ?

RAOUL.

Puis-je le savoir, moi qui ignorais même qu'il existât ?

RANDOLPHE.

Mais, parmi vos serviteurs, parmi les serviteurs du comte, parmi les plus vieux et les plus intimes, n'en est-il pas un qui puisse vous renseigner ?

HENRI.

S'il en est un, qu'il parle !

RAOUL.

Oui, qu'il parle, et, quelque chose qu'il ait à dire, celui-là ne sera plus mon serviteur, il sera mon ami.

AUBIN, s'approchant.

Mon jeune maître...

RAOUL.

Viens, Aubin, viens! Tu es un honnête homme, et d'avance j'affirme que ce que tu diras, je le croirai.

AUBIN.

Peut-être ce que j'ai à dire est-il peu de chose, mais je dois le dire. Il existe dans la chambre de mon maître une cassette où il avait l'habitude d'enfermer ses titres de famille et ses papiers les plus précieux. Si le testament est quelque part, c'est là qu'il est.

RAOUL.

O mon Dieu ! vous m'êtes témoin que ce n'est ni pour le château, ni pour les terres, ni pour les villages, ni pour les vassaux, mais pour le seul honneur d'être son fils, que je désire ce testament !... Aubin, va chercher la cassette.

(Le Vieillard sort au milieu du silence.)

## SCÈNE V

Les Mêmes, hors AUBIN.

LA VOIX DU CRIEUR.

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières, comte de Cou seulles, baron de Tourville, mort sous les murs de Rouen, en tentant de faire lever le siége de la bonne ville à nos ennemis les Anglais.

## SCÈNE VI

Les Mêmes, AUBIN.

AUBIN.

Voici la cassette, monseigneur.

RAOUL.

La clef ?

AUBIN.

Il n'y en avait point, et j'ignore où elle est.

RAOUL, tirant son poignard.

Pardonne-moi, mon père; mais je fais, j'en suis certain, selon tes vœux.

(Il approche la pointe du poignard de la serrure; mais, auparavant, il regarde les Convives comme pour les interroger.)

TOUS.

Faites, Raoul.

(Raoul force la serrure. Toute cette scène roule sur un trémolo de l'orchestre.)

RAOUL, après avoir fouillé dans les papiers et en avoir rejeté deux ou trois.

Messeigneurs, messeigneurs, écoutez! (Silence profond. Raoul lit d'une voix émue.) « Ceci est mon testament... » Oh! mon Dieu! (Il pose la main sur son front, près de défaillir.)« Je soussigné, Charles-Louis-Réginald, comte de la Tremblaye, étant sain de corps et d'esprit, déclare qu'avec l'aide de Dieu et l'agrément de monseigneur Charles, sixième du nom, roi de France, mon intention est d'adopter et de reconnaître, et qu'en effet je reconnais et adopte pour mon fils unique et légitime, mon fils naturel Louis-Raoul, qui, à partir du jour où ce testament sera connu, prendra le nom de la Tremblaye, et, moi mort, héritera de tous mes biens, châteaux, terres et seigneuries. Je lui recommande et ordonne au besoin... (Raoul tourne la page, hésite et balbutie) de conserver sans tache le nom de la Tremblaye, qui est arrivé sans tache jusqu'à lui; de vivre en bon chrétien et en fidèle sujet du roi. — Fait au château de la Tremblaye, le... »

HENRI.

C'est bien l'acte que le comte m'a lu.

ADALBERT.

Qu'avez-vous donc, Raoul?

RANDOLPHE.

Mais cet acte est régulier.

JACQUES, qui s'est emparé du papier.

Parfaitement, jusqu'à la fin; mais, à la fin, il y manque une chose, peu importante, c'est vrai...

TOUS.

Que manque-t-il?

JACQUES.

Oh! mon Dieu, presque rien: la signature du testateur... (Il montre l'acte.) Voyez, messires.

TOUS, les uns après les autres.

C'est vrai, l'acte n'est pas signé.

HENRI.

Celui que le comte m'a lu était signé.

ADALBERT.

Celui-ci n'est sans doute qu'une copie.

RANDOLPHE.

L'original doit se retrouver.

RAOUL.

Oui, oui, l'original doit se retrouver.

JACQUES.

Mais, en attendant qu'il se retrouve, sir Raoul, je suis le seul et unique héritier du comte Charles-Louis-Réginald de la Tremblaye, comme fils légitime de son frère Arthur-Philippe de la Tremblaye. De plus, j'affirme que le testament dans lequel vous espérez encore n'existe pas, n'a jamais existé, ne se retrouvera jamais.

HENRI.

Prenez garde, messire! vous me donnez un démenti.

RAOUL.

Non pas à vous, mais à moi ; car, sur votre parole, j'affirme, moi, que le testament existe.

JACQUES.

C'est possible ; mais, tant que vous n'en aurez pas apporté la preuve, sire Raoul, vous n'êtes dans ce château qu'un étranger ; et, comme ce château est à moi, vous me ferez, je l'espère, la faveur de le quitter à l'instant même.

RAOUL.

Oh ! misérable ! et tu crois pouvoir m'insulter ainsi dans le château de celui qui m'appelait son fils et que j'appelais mon père, quand sa voix est à peine éteinte, quand sa bouche est à peine fermée, quand ses blessures saignent encore, quand la pierre du sépulcre n'est pas retombée sur sa tête, quand il peut se relever de sa couche mortuaire et venir te dire que tu mens ? Oh ! non, non, il n'en sera pas ainsi. L'épée à la main ! l'épée à la main ! et qu'entre nous deux Dieu décide !

TOUS.

Oui, l'épée à la main !

JACQUES, tirant son épée.

C'est bien de l'honneur que vous me forcez de faire à ce bâtard.

RAOUL.

Oh !...

JACQUEMIN, s'avançant.

Les épées au fourreau, mes gentilshommes! Vous n'êtes point des païens pour vous égorger sur un tombeau comme des gladiateurs. Dieu va décider sans que le sang coule.

JACQUES.

Quel est ce drôle, et que veut-il ?

JACQUEMIN.

Ce drôle est un pèlerin, et ce pèlerin arrive de la Terre-Sainte.

TOUS, avec vénération.

Ah !

JACQUEMIN.

Ce pèlerin a fait sa prière au mont des Oliviers, et porte à la ceinture de sa robe un rosaire qui a touché le tombeau du Christ et dont les vertus sont miraculeuses. Ce rosaire, le voici. (Il le pose sur la table.) L'homme, quel qu'il soit, grand seigneur ou manant, qui, la main étendue sur ce rosaire, fait un serment, sachant qu'il se parjure, cet homme tombe foudroyé. (A Jacques.) Vous venez d'affirmer qu'il n'existait nul testament, nul acte d'adoption signé par le comte Réginald de la Tremblaye; vous venez d'affirmer qu'en votre âme et conscience, vous vous croyez le seul et légitime possesseur de ce château et de ses domaines. Eh bien, affirmez cela sur ce rosaire; jurez et nous vous croirons.

TOUS.

Qu'il jure! qu'il jure!

JACQUES.

Cet homme peut être un magicien et un porteur de maléfices. Je ne jure pas.

RAOUL.

Eh bien, moi, d'après la parole du noble comte Henri, sur cette relique sainte, devant Dieu qui me voit, devant mon noble père qui m'entend, je jure que cet homme a menti.

TOUS.

Qu'il jure! qu'il jure!

JACQUES.

Que m'importent, à moi, les serments d'un bâtard et les jongleries d'un aventurier? Qu'ai-je à jurer? qu'ai-je à prouver? Rien. Je suis le maître, le seul et unique seigneur; le droit est pour moi, j'use de mon droit. Je répète donc que ce jeune homme est étranger ici, que rien ne lui appartient, que je le chasse, et que, s'il ne sort pas de bon gré, je le fais jeter hors d'ici par mes valets.

RAOUL.

Misérable!

ADALBERT.

Messire, nous ne nions pas que vous ne soyez dans votre droit; mais ce que nous disons, c'est que vous abusez de ce droit; c'est que votre conduite est indigne d'un gentilhomme, indigne d'un homme d'honneur.

RANDOLPHE.

Je me range à l'avis du comte Adalbert, et ce qu'il vient de dire, je le redis.

HENRI.

Et, après eux, je le redis, moi, une troisième fois, et j'ajoute que, du moment que ce château est à vous, nous quittons ce château.

JACQUES.

A votre fantaisie, messeigneurs; notre hospitalité accueille tout le monde, mais ne retient personne.

LES TROIS SEIGNEURS.

Sortons!

AUBIN.

Attendez, messires, et laissez un vieillard dire sa dernière parole... Seigneur Jacques, peut-être avez-vous pour vous le droit; mais vous n'avez ni l'équité ni la justice: vous dites à ce jeune homme que rien ici ne lui appartient. Cela est faux. Messire Raoul est le légitime possesseur de tout ce qu'il tient des libéralités du feu comte Réginald. Son cheval lui appartient, ses armes et ses bijoux lui appartiennent, l'argent qu'il peut avoir sur lui lui appartient; tout cela est à lui, bien à lui, et nul n'a le droit de lui réclamer ces choses, ni de les lui retenir.

JACQUES.

Eh bien, soit; que le bâtard emporte avec lui tout ce dont vous parlez, j'y consens; mais qu'il parte à l'instant même!

RAOUL.

Si vous comptez me faire une aumône, si vous espérez me la faire accepter, détrompez-vous; votre générosité est un mensonge auquel vous-même ne croyez pas. Vous êtes aussi misérablement lâche que honteusement avare, et vous cédez parce que je vous fais peur... Eh bien, ce peu qui m'appartient, je le refuse : mon cheval est dans vos écuries, il y restera. Quant à mes armes, les voici ; quant à mes bijoux, quant à mon argent, les voilà ! Messeigneurs, vous êtes témoins que je sors du château de mon père sans en emporter autre chose que l'habit qui me couvre. Venez, messeigneurs !

ADALBERT.

Attendez, Raoul! vous vous êtes dépouillé, c'est à nous de vous revêtir. Raoul, ton père et moi, nous étions frères d'armes ; le matin d'Azincourt, nous nous embrassâmes et nous échangeâmes nos épées. Avec ces épées, quand la journée fut perdue, nous nous fîmes jour à travers les Anglais. Cette épée t'appartient, Raoul ; mais, avant de te la remettre, avec cette épée je veux t'armer chevalier. A genoux, Raoul !

(Raoul s'agenouille.)

RANDOLPHE.

Raoul, j'étais à Nicolis avec ton père; nous fûmes faits prisonniers ensemble par Bajazet, qui avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, à Rome. Ton père était riche ; moi, j'étais pauvre ; ton père paya ma rançon : cette rançon, il ne voulut jamais la recevoir et je la lui dois. Prends cette chaîne, elle m'a été donnée par le roi de Hongrie : elle vaut cent philippes d'or ; je reste ton débiteur d'une somme cent fois plus forte.

(Il lui passe la chaîne au cou.)

HENRI.

Il n'est point de chevalier sans éperons d'or. Ceux-ci m'ont été chaussés par l'impératrice d'Allemagne, dans un tournoi donné à Bruges par Philippe-le-Hardi. Ton père et moi, nous y brisâmes trois lances, l'un contre l'autre, et nous fûmes proclamés les deux vainqueurs. Ces éperons vont mieux à tes pieds agiles qu'à mes pieds appesantis. Laisse-moi attacher à tes pieds les éperons qu'une reine a attachés aux miens.

(Il lui met ses éperons.)

ADALBERT.

Et maintenant, Raoul, sois fidèle, loyal, dévoué au roi. Au nom de Dieu et de saint Michel, je te fais chevalier. (Il le touche de son épée sur chaque épaule.) Embrasse-moi, Raoul.

RAOUL.

Oh ! messeigneurs, mon père vous voit et vous bénit. Moi, oh! moi, la parole me manque, les larmes m'étouffent... Merci! merci! et adieu à vous tous! Adieu à toi aussi, mon pauvre Jacquemin !... il faut nous quitter, mon ami ; car ce que je t'avais promis, tu le vois, je ne puis le tenir.

JACQUEMIN.

Oui, mais ce que j'ai promis, moi, monseigneur, je le tiendrai.

RAOUL.

Qu'as-tu promis?

JACQUEMIN.

J'ai promis de vous accompagner.

RAOUL.

Toi?

JACQUEMIN.

Vous voilà chevalier : il vous faut un écuyer, un varlet, un page...

RAOUL.

Un écuyer dans ce costume?

JACQUEMIN, rejetant sa robe et paraissant dans une espèce de costume oriental.

Que dites-vous de celui-ci?

RAOUL.

Mais je suis plus pauvre que toi, Jacquemin!

JACQUEMIN.

Qu'importe! là où il n'y a pas assez pour un, il y a quelquefois plus qu'il ne faut pour deux.

RAOUL.

Tu m'aimes donc, Jacquemin?

JACQUEMIN.

Je vous ai dit, messire, que vous aviez acheté une âme, je vous ai dit que je serais votre chien... L'âme suit le corps, le chien doit suivre le maître.

RAOUL, lui tendant la main.

Viens donc, puisque tu le veux. (On amène deux chevaux.) Qu'est-ce donc que ces chevaux ?

AUBIN.

Ce sont ceux que vous avez pris sur les Anglais ; ils sont bien à vous.

RAOUL, à Jacques.

Comte Jacques de la Tremblaye, nous nous reverrons.

JACQUES, à part.

Oui, et, le jour où nous nous reverrons, malheur à toi, bâtard !

LA VOIX DU CRIEUR.

Priez pour l'âme de très-noble homme, messire Charles-Louis Réginald de la Tremblaye, seigneur banneret de quatre bannières...

(La voix se perd.)

---

## DEUXIÈME TABLEAU

La salle du trône, au Louvre. — Au lever du rideau, une Sentinelle est à la porte du fond ; cette Sentinelle est un arbalétrier avec son arbalète et sa trousse.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

La Sentinelle, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

LA SENTINELLE, à Villiers, qui se présente à la porte.

On ne passe pas.

VILLIERS.

Vous vous trompez, mon ami ; peut-être ne passe-t-on pas quand on est au roi ou au dauphin ; mais on passe quand on est à monseigneur le duc de Bourgogne.

LA SENTINELLE.

Votre nom ?

VILLIERS.

Le sire Villiers de l'Isle-Adam.

LA SENTINELLE.

Excusez-moi, monseigneur : j'avais, en effet, l'ordre de vous laisser passer.

(Villiers entre, s'avance vers une porte latérale et frappe.)

## SCÈNE II

LE DUC JEAN SANS-PEUR, ouvrant la porte; VILLIERS, LA SENTINELLE.

LE DUC.

C'est toi, Villiers?

VILLIERS.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Eh bien?

VILLIERS.

Vos ordres sont donnés.

LE DUC.

Exactement?

VILLIERS.

De point en point.

LE DUC.

Alors, tout sera prêt, demain, pour la chasse?

VILLIERS.

Et pour l'enlèvement... Maintenant, monseigneur permet-il?

LE DUC.

Tout de toi, Villiers.

VILLIERS.

Monseigneur, mon avis est que mieux on comprend les ordres, mieux on les exécute.

LE DUC.

Je pense exactement comme toi, Villiers, et je ne demande pas mieux que de t'expliquer les deux ordres que je t'ai donnés.

VILLIERS.

Pourquoi ne restez-vous point à Paris, où vous êtes plus seigneur que le roi, qui n'a plus sa raison, que le dauphin, qui ne l'a pas encore, que la reine, qui ne l'a jamais eue?

LE DUC.

Villiers, si jamais tu as le malheur d'être chef de parti, tu

t'apercevras de ceci : c'est qu'il y a un moment où, au lieu de commander à son parti, on en arrive à lui obéir. Je quitte Paris, Villiers, parce que je suis encore maître du roi, maître du dauphin, maître de la reine, mais que je ne le suis plus des Parisiens. Tu sais la nouvelle?

VILLIERS.

Laquelle?

LE DUC.

Rouen est pris. Eh bien, on va encore m'imputer la chute de Rouen.

VILLIERS.

Et l'on n'aura pas tout à fait tort. Si vous aviez secouru Rouen, monseigneur, Rouen serait encore au roi de France, au lieu d'être au roi d'Angleterre.

LE DUC.

Eh! pouvais-je secourir Rouen sans en venir à une guerre ouverte avec les Anglais? Or, une guerre ouverte avec les Anglais, c'est la ruine de mes villes de Flandre, d'Anvers, de Bruges, de Gand. Ma paix avec eux est bien plus une paix commerciale que politique. Que j'aie la guerre, j'ai l'émeute, et j'aime bien mieux que l'émeute coure les rues de Paris que celles de Bruxelles. Or, après la chute de Rouen, il faut que je me prononce, si je reste à Paris : Anglais ou Français; or, je désire rester Flamand. Voilà pourquoi je quitte Paris. Est-ce clairement répondu, Villiers?

VILLIERS.

Oui, mais à la première question seulement.

LE DUC.

Alors, passons à la seconde.

VILLIERS.

Pourquoi, au lieu d'enlever la reine et de la faire nommer régente, enlevez-vous le dauphin, qui n'est encore qu'un enfant, aux édits et écrits duquel on ne croira point, parce que l'on dira que vous lui faites faire tout ce que vous voulez?

LE DUC.

Cette fois, ce n'est plus une raison que j'ai à te donner, Villiers, c'est deux raisons. Je n'enlève pas la reine, parce que, depuis le meurtre du duc d'Orléans, la reine me déteste; elle me caresse, elle me sourit, elle me fait les blanches dents; mais, avec ces blanches dents, le jour où elle pourra me

mordre, elle enlèvera le morceau ! Première raison ; l'admets-tu ?

VILLIERS.

Je l'admets.

LE DUC.

Maintenant, j'enlève le dauphin, parce que c'est lui qu'à tort ou à raison, le peuple aime ; parce que c'est en lui qu'il met toutes ses espérances. Le dauphin enlevé, moi parti, Isabeau devient libre et maîtresse d'elle-même. Isabeau libre et maîtresse d'elle-même, vois-tu, Villiers, c'est le roi de plus en plus insensé ; or, la démence du roi Charles VI, c'est le règne du duc Jean. Le jour où le roi reprendra sa raison, je ne suis plus que le duc de Bourgogne, comte de Flandre, premier pair du royaume, voilà tout.

VILLIERS.

C'est déjà bien beau, monseigneur ; mais vous rêvez mieux que cela, et ce n'est pas moi qui vous éveillerai au milieu de votre rêve.

LE DUC.

Mais, le dauphin une fois en mon pouvoir, par saint Georges, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je protesterai au nom du dauphin, et la protestation du dauphin, ce sera celle de la France.

VILLIERS.

Monseigneur, je m'incline... Tout à l'heure c'était mon bras seul qui était à votre disposition ; maintenant, c'est mon esprit, ma volonté, mon intelligence, c'est toute ma personne enfin.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA GAUCHIE.

LA GAUCHIE.

Je vous cherchais, monseigneur le duc, de la part de la reine.

LE DUC.

Et moi, comme vous le voyez, je l'attendais ici.

LA GAUCHIE.

Elle va s'y rendre à l'instant même avec monseigneur le dauphin ; car elle a appris que plusieurs messages venaient

d'arriver, et qu'il y aurait, ce matin, d'importantes affaires à débattre.

DEUX PAGES, annonçant.

Madame la reine !

(La Reine entre.)

DEUX AUTRES PAGES.

Monseigneur le dauphin !

(Le Dauphin entre.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LA REINE, LE DAUPHIN et LEUR SUITE.

LE DUC.

Madame la reine a-t-elle bien reposé ?

LA REINE, gaiement.

Du mieux que j'ai pu, monsieur le duc, je l'avoue; nos jours sont si agités, qu'il faut bien demander à la nuit tout ce qu'elle peut nous donner de repos.

LE DUC, au Dauphin.

Et monseigneur le dauphin a-t-il dormi d'un bon sommeil ?

LE DAUPHIN.

Non, mon cousin : depuis que je suis dauphin, je ne dors plus.

LE DUC.

Dieu fait des rêves à part dans lesquels il met ses avertissements pour ceux qui portent la couronne ou qui doivent la porter un jour ; la Bible nous enseigne cela dans l'histoire de Joseph. Puis-je savoir quels songes ont troublé le sommeil de Votre Altesse ?

LE DAUPHIN.

J'ai vu, pendant toute la nuit, une grande lueur du côté où le soleil se couche.

LE DUC.

C'est quelque météore qui aura traversé le ciel.

LE DAUPHIN, secouant la tête avec tristesse.

Non, c'est la Normandie qui brûle.

LE DUC.

Est-ce tout, monseigneur ?

LE DAUPHIN.

J'ai entendu dans les ténèbres des sanglots et des gémissements.

LE DUC.

C'est le cri des oiseaux de nuit qui nichent dans les tourelles du Louvre.

LE DAUPHIN.

Non, ce sont les plaintes de mon peuple, que l'ennemi égorge.

LE DUC.

Monseigneur a-t-il fait d'autres rêves encore?

LE DAUPHIN.

J'ai eu constammnnt la vue d'un lion percé d'une épée se débattant dans des entraves.

LE DUC.

Monseigneur s'est amusé hier au soir à feuilleter un livre de blason, et quelqu'un de nos monstres héraldiques lui sera resté dans la mémoire.

LE DAUPHIN.

Non, c'est l'esprit de mon père enchaîné par quelque méchant enchanteur et se débattant contre le glaive et la folie. Vous expliquez mal mes songes, monsieur le duc. Je ne suis pas Pharaon, mais vous êtes encore moins Joseph.

(Il va lentement, et la tête baissée, s'asseoir sur le trône.)

LE DUC, à la Reine.

Qu'a donc monseigneur ce matin?

LA REINE.

Rien de plus, rien de moins qu'hier. Il est ainsi chaque jour. C'est une âme mélancolique dans un corps malade. S'il succède jamais à son père, ce ne sera qu'un changement de démence : la folie triste au lieu de la folie furieuse, voilà tout!... Aurons-nous une journée tranquille, monsieur le duc?

LE DUC.

J'en doute, madame; les nouvelles sont mauvaises. Cette lueur que voyait monseigneur le dauphin du côté du couchant, n'était pas tout à fait sans cause : Rouen est pris.

LA REINE.

La dames d'Angleterre vont gagner à cette prise de belles étoffes, monsieur le duc, et nous allons être obligés de tirer

nos damas et notre drap d'or de l'Artois et de la Flandre. Avez-vous remarqué ceci ? c'est que le contre-coup d'une perte pour la France est presque toujours un gain pour la Bourgogne. (Au Dauphin.) Vous savez, mon fils, que nous avons, à la fois ici un envoyé de la ville de Rouen et un héraut du roi d'Angleterre : lequel des deux vous plaît-il que l'on introduise d'abord?

LE DAUPHIN.

L'envoyé de la ville de Rouen, madame ; c'est le plus pressé, puisqu'il vient au nom de ceux qui souffrent.

## SCÈNE V

Les Mêmes, DE LIVET.

LE CAPITAINE, criant.

L'envoyé de la ville de Rouen a congé pour entrer devant monseigneur le dauphin et madame la reine.

(De Livet se présente, vêtu en paysan, couvert de poussière, un bâton à la main.)

LA REINE.

Singulier costume d'ambassadeur!

LE DAUPHIN.

Approchez... C'est vous qui venez au nom de notre bonne ville de Rouen, mon ami ?

DE LIVET.

Oui, monseigneur... Et, d'abord, je prie Votre Altesse et Vos Seigneuries d'excuser le costume dans lequel je me présente devant elles : je suis l'échevin de Livet. Mais, pour sortir de la ville, j'ai été obligé de me déguiser et de prendre le costume d'un paysan. Voici mes lettres de créance signées du sire de Boutheillier, gouverneur de la ville.

LE DAUPHIN.

Parlez.

DE LIVET.

Monseigneur, ma mission était de m'adresser au roi lui-même ; mais le roi, m'assure-t-on, est malade, et, pour notre malheur, hors d'état de s'occuper des affaires de la France. Je m'adresse donc à vous qui êtes son fils et, par conséquent, notre second seigneur et maître. Monseigneur, je viens vous

dire que votre bonne et fidèle ville de Rouen est sur le point de vous être enlevée.

LE DUC, à la Reine.

Il ne sait rien encore. Silence !

DE LIVET.

Écoutez, monseigneur, et dites si des hommes mortels, et soumis à toutes les faiblesses de notre nature, pouvaient faire davantage ? Depuis sept mois, nous tenons en échec la grande armée anglaise qui a vaincu à Azincourt, qui a pris Harfleur et Caen, Vire et Saint-Lô, Coutances et Évreux : chacun combattant avec ses armes, les prêtres par la parole et l'excommunication, les bourgeois avec la main et l'épée. Pendant ces sept mois, nous ne nous sommes pas contentés, monseigneur, de garder nos murailles, mais nous avons été chercher l'ennemi jusque dans son camp ; sortant en masse non par une porte, non par deux, mais par toutes les portes à la fois.

LE DAUPHIN.

Je sais cela ! et, si ma main eût été assez forte pour porter une épée, je vous jure qu'en l'absence de mon cousin de Bourgogne, les habitants de la bonne ville de Rouen n'eussent pas eu d'autre chef que moi.

DE LIVET.

C'eût été un grand honneur pour nous ; mais, vous absent, monseigneur, nous avons fait de notre mieux. On se rendait d'abord, croyant avoir affaire à des ennemis chrétiens. Le roi d'Angleterre dressa des gibets tout autour de la ville et y fit pendre les prisonniers. Les gens de Rouen décidèrent alors une chose : c'est qu'ils ne se laisseraient plus prendre vivants et se feraient tuer les armes à la main. Le roi d'Angleterre, voyant qu'il ne pouvait nous vaincre, résolut de nous affamer. Il barra la Seine avec des ponts, des chaînes et des navires ; il en résulta que plus rien ne put passer ; de sorte que, depuis six mois, les vivres n'arrivent plus. Nous résistions cependant, monseigneur, et c'est un miracle.

LE DAUPHIN.

Pauvres affamés !

DE LIVET.

Ce qu'il y a de plus terrible dans tout cela, monseigneur, c'est qu'il fallut faire sortir de la ville les bouches inutiles, c'est-à-dire tout ce qui ne pouvait pas combattre : douze

cents vieillards, femmes et enfants. Il fallut que le fils chassât son vieux père hors de la maison, sa vieille mère loin du foyer où elle l'avait enfanté; il fallut que le mari, qui demeurait pour combattre, se séparât de sa femme et de ses enfants qui s'en allaient pour mourir; et tous ces malheureux restèrent entre le camp et la ville, dans les fossés, sans autre aliment que l'herbe qu'ils arrachaient. Couchées sur une terre neigeuse, sous un ciel glacé, des femmes, hélas! y accouchèrent; et les assiégés voulant, du moins, que l'enfant fût baptisé, le montaient par une corde, le portaient à la prochaine église, et, lavé du péché originél, le descendaient pour qu'il allât mourir avec sa mère. Si bien que, le jour de Noël, lorsque tout le monde chrétien dans sa joie célèbre la naissance du petit Jésus, les Anglais, qui regorgeaient de vivres, eurent scrupule de faire bombance sans jeter leurs miettes à ces affamés. Deux prêtres descendirent donc parmi les spectres du fossé, suivis de mules chargées de pain; mais c'était le pain de l'ennemi : chacun se détourna, nul n'y voulut toucher, et trois cents martyrs moururent de faim dans cette nuit sainte et solennelle où le Sauveur des hommes était né. Secours à la ville de Rouen qui agonise, monseigneur, secours!

LA REINE, au Dauphin, qui se découvre.

Que faites-vous, mon fils?

LE DAUPHIN.

Vous le voyez, madame, je me découvre. (On entend des fanfares.) Qu'est ceci?

DE LIVET.

Les trompettes anglaises, monseigneur!

LE DAUPHIN.

Les trompettes anglaises dans la cour du Louvre? Impossible!

DE LIVET.

Oh! monseigneur, si, comme nous, vous les entendiez depuis sept mois, vous ne vous y tromperiez pas.

UNE VOIX, criant.

Place au héraut du roi d'Angleterre!

DE LIVET.

Oh! monseigneur, j'arrive trop tard, Rouen est pris!

LA REINE, au Dauphin, qui se lève.

Pourquoi vous levez-vous, mon fils?

LE DAUPHIN.

Je me suis découvert devant la ville agonisante, madame, je me lève devant la ville morte. (A de Livet.) Vous reste-t-il quelque chose à dire, mon ami ?

DE LIVET.

Oh! oui, oui! Après la prière, l'imprécation !... pas pour vous, monseigneur : vous êtes innocent de tout le mal que l'on fait à la France, et, s'il plaît à Dieu, vous le réparerez un jour : non, pas à vous.

LE DUC.

Et à qui donc?

DE LIVET.

A vous, madame Isabeau! à vous, duc Jean ! à vous les deux mauvais génies du royaume!... Oh! vous ne me ferez pas taire; oh ! vous m'entendrez... Écoutez-moi donc, très-puissant prince et seigneur; écoutez-moi, très-haute et très-noble dame : il m'est enjoint, par les habitants de Rouen, abandonnés par vous, devenus Anglais par votre faute, de crier contre vous le grand haro, lequel signifie l'oppression où nous sommes. Or, mes compatriotes vous mandent et vous font savoir par moi que, puisqu'il vous a convenu qu'ils deviennent sujets d'Angleterre, vous n'aurez pas à l'avenir pires ennemis qu'eux, et que, s'ils peuvent, ils détruiront vous et votre génération.

LE DAUPHIN, à part.

Voilà la lueur qui venait du couchant!

DE LIVET.

Puisque la France ne nous a pas secourus, que l'Angleterre nous reçoive ; puisque les lis ne veulent pas de nous, vivent les léopards !...

(Il sort rapidement.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, hors DE LIVET.

LA REINE.

Cet homme nous menace; pis que cela, il nous insulte.

LE DUC.

Arrêtez cet homme!

LE DAUPHIN.

Court-on après les ombres? arrête-t-on les spectres? Cet homme, c'est le fantôme de la ville de Rouen. Découvrez-vous et laissez-le passer.

LE DUC.

Vous plaît-il d'entendre maintenant le héraut du roi d'Angleterre, monseigneur?

(Sur un signe d'assentiment du Dauphin, on introduit le Héraut et sa Suite.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, JARRETIÈRE et SA SUITE.

LE DAUPHIN.

Parlez.

JARRETIÈRE.

Moi, Jarretière, héraut d'armes du roi Henry, vous fais par son ordre savoir à vous, monseigneur Charles, dauphin de France, à madame la reine Isabeau et à M. le duc de Bourgogne, que, non point par ses mérites et vaillances, mais par la grâce de Dieu, il vient d'entrer dans la ville de Rouen; mais qu'à cause de la grande amitié qu'il porte à la France et du suprême désir qu'il a de faire la paix, avant de marcher sur Paris, comme ses barons lui conseillaient de le faire, il vous adresse ce parchemin, signé de son seing, revêtu de son sceau, contenant les conditions moyennant lesquelles il consentira à s'arrêter où il est, et à ne pas venir faire le siége de Paris, après avoir fait celui de Rouen.

LE DAUPHIN.

Donnez. (Lisant.) « Le roi d'Angleterre demande la main de madame Catherine, avec la Normandie, la Guyenne, la Bretagne, le Maine et l'Anjou pour dot... » Plus de la moitié de la France!... C'est magnanime, qu'en dites-vous, madame? qu'en dites-vous, monsieur le duc?

JARRETIÈRE.

Quelle réponse faire à mon maître?

LE DAUPHIN.

Aucune, tant que le roi sera en démence. Père, c'est à lui de disposer de sa fille; roi, c'est à lui de disputer son royaume.

JARRETIÈRE.

En attendant, monseigneur, c'est la guerre.

LE DAUPHIN.

La guerre, soit.

JARRETIÈRE.

Je vais reporter votre réponse au roi mon maître, monseigneur.

LE DAUPHIN.

Attendez!... Jamais héraut du roi ne s'est présenté devant nous sans emporter des preuves de courtoisie et de générosité. Madame ma mère, monsieur mon cousin... je n'ai que cette chaîne... faites comme moi, de votre mieux. (Le Dauphin passe sa chaîne d'or au cou du Héraut, tandis que la Reine et le Duc prennent dans leur escarcelle une poignée de pièces d'or, et la jettent dans le bonnet du Héraut.) Il va sans dire que vous êtes notre hôte tout le temps que vous demeurerez à Paris.

(On entend des rumeurs.)

LA REINE.

Qu'est-ce encore que ce bruit?

LA GAUCHIE.

Madame, comme tout secours et toute espérance est dans la royauté, c'est la foule qui vient demander secours à Votre Altesse contre l'ennemi qui s'avance... Elle sait que Rouen est pris, et Rouen n'est qu'à trois journées de Paris.

LA REINE.

Quel est votre avis, monsieur le duc?

LE DUC.

Mon avis est de recevoir le peuple, madame.

TOUS.

Où allez-vous, monseigneur?

LE DAUPHIN.

Au-devant de ces pauvres gens. Ce peuple, monseigneur, c'est mon peuple, à moi.

LE DUC.

Venez, maître Jarretière; vous seriez en danger en restant ici...

JARRETIÈRE.

Je vous suis, monseigneur.

(Le Duc emmène Jarretière et sa Suite. La Reine descend les marches du trône, et se confond parmi les Dames de sa suite. Une foule de Gens du peuple se précipitent en scène.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors JARRETIÈRE; NICOLAS FLAMEL, LYLETTE, PEUPLE.

LE DAUPHIN.

Entrez, mes amis! entrez!...

LE PEUPLE.

Le roi Charles VI!... où est le roi Charles VI?...

LE DUC.

Que voulez-vous au roi, mes bons amis?

LE PEUPLE.

Oh! notre dauphin, notre sire Charles! Vive le dauphin!...

LE DAUPHIN.

Oui, votre dauphin, oui, votre ami, oui, votre frère Charles, qui pleure comme vous la perte de sa bonne ville de Rouen, et qui vous demande, au nom du roi, ce qu'il doit faire pour sauver Paris.

LE PEUPLE.

Nous allons vous le dire, monseigneur...

LE DAUPHIN.

Oh! pas à moi, mes amis; à moi, ce serait chose inutile, je ne suis rien... Voilà ceux qui ont la force et le pouvoir: la reine, ma mère, et le duc de Bourgogne, mon cousin; priez-les et je les prierai avec vous.

LYLETTE.

Moi, d'abord, je vous en conjure, laissez-moi parler la première... Monseigneur, madame la reine, écoutez-moi... J'étais en bas, je regardais le palais comme on regarde le seuil d'une église, en me disant: « Là serait le salut pour moi si j'y pouvais pénétrer. » Tout à coup un flot m'a prise et m'a poussée... Je suis de la pauvre ville morte, de Rouen... Nous allions mourir de froid et de faim, mon enfant et moi, quand j'ai trouvé moyen de passer une nuit sombre à travers les sentinelles anglaises. Une fois sur la route de Paris, j'ai marché devant moi, portant mon enfant dans mes bras et demandant l'aumône. C'était bien loin; mais on finit toujours par arriver quand on fait le signe de la croix au commencement et à la fin de chaque route. Or, depuis hier, nous

sommes à Paris... c'est-à-dire que, depuis hier, nous sommes perdus... que, depuis hier, personne ne nous a assistés, ne nous a regardés, n'a fait attention à nous... c'est-à-dire que, depuis hier, mon enfant n'a pas mangé... Je ne vous parle pas de moi... Moi, ce n'est rien !... On a la force, il est trop juste qu'on ait la douleur... Mais mon pauvre enfant, dites, madame, est-ce que c'est à des innocents de cet âge à souffrir ? Souvenez-vous que vous êtes mère, madame, et prenez pitié de mon enfant !

LE DAUPHIN.

Ah ! voilà les sanglots et les gémissements que j'ai entendus dans l'obscurité.

(Il cherche inutilement une pièce d'argent pour la lui donner.)

FLAMEL, s'approchant du Dauphin, et à voix basse.

Monseigneur, prenez cette bourse... Il faut qu'un dauphin de France puisse faire l'aumône quand il rencontre la pauvreté sur son chemin.

LE DAUPHIN.

Maître Nicolas Flamel, le médecin de mon père...

FLAMEL.

J'ai déjà l'honneur d'être le médecin du père... Je réclame celui d'être le trésorier du fils... Prenez, monseigneur, prenez sans hésitation... Vous savez bien que l'or ne me coûte rien, puisque l'on prétend que j'ai trouvé la pierre philosophale.

LE DAUPHIN, à Lylette.

Tiens, femme, voilà pour acheter du pain à ton enfant...

LYLETTE.

Un carolus d'or !... Viens, mon pauvre enfant ! viens ! et remercie M. le dauphin, il nous a donné du pain pour un mois...

FLAMEL, à Lylette.

Femme, attends-moi à la porte... et je te donnerai l'adresse d'un ange du bon Dieu, qui te trouvera un asile, pour toi et ton fils.

LYLETTE.

Oh ! mon Dieu, Seigneur, il y a donc encore de bonnes âmes sur la terre !...

(Elle sort.)

LE DUC, au Peuple.

Vous avez dit tout à l'heure à monseigneur le dauphin que

vous veniez pour voir le roi... Dites-nous ce que vouliez lui dire... et, s'il est possible de faire selon vos désirs, nous le ferons...

TOUS.

Des armes! des armes! qu'on nous donne des armes! que le duc de Bourgogne se mette à notre tête!... Voir le roi!... le roi!... A l'ennemi! à l'ennemi!...

LE DAUPHIN.

Mes amis, si vous parlez tous ensemble, madame la reine et M. le duc ne comprendront jamais... Nommez l'un de vous pour porter la parole au nom de tous...

TOUS.

Je vais parler, moi... Non, moi... Toi... Non!... non!... Ah! Flamel... maître Nicolas Flamel... Parlez, parlez, parlez!

FLAMEL, au milieu du Peuple.

Mes amis! mes amis!...

TOUS.

Parlez! parlez!

FLAMEL.

Mais encore faut-il que j'en aie reçu l'autorisation des augustes personnages...

LA REINE.

Parlez, maître Flamel...

FLAMEL.

Mais, si vous me permettez de parler au nom des bonnes gens de Paris, vous m'autorisez à répéter ce qu'ils disent...

LA REINE.

Nous vous le permettons...

FLAMEL.

C'est que, dans leur ignorance, ils n'épargnent personne, je vous en préviens... pas même vous, monsieur le duc! pas même vous, madame la reine!

TOUS.

Parlez, parlez, maître Flamel, parlez!...

FLAMEL, au Duc.

Ils disent, monseigneur, que le roi Charles VI, tout sage qu'il fut, s'est trompé le jour où il créa pour votre illustre père le duché de Bourgogne... Ils disent que le fils de France est devenu un prince flamand, prenant les intérêts de la Flandre contre la France... Ils disent que ni vous ni votre fils n'étiez à Azincourt, et que c'était cependant là la place

du petit-fils du roi Jean, du neveu du roi Charles V, du cousin du roi Charles VI, du premier pair du royaume. Ils disent que vous venez de laisser tomber Rouen, parce que Rouen rivalisait de commerce et d'industrie avec vos villes de Flandre... Ils disent que la démence du roi est un prétexte, et que, si le roi est vraiment fou, c'est qu'on prend bien autrement soin de l'entretenir dans sa folie que de le rendre à la santé.

LE DUC.

Ah ! bonnes gens de Paris, vous dites tout cela ?

TOUS.

Oui, oui, oui, nous le disons... Seulement, maître Flamel le dit mieux que nous... Parlez, maître Flamel ! parlez !...

FLAMEL.

Ils disent que, si le roi avait la santé, les choses ne se passeraient pas ainsi ; que le roi comprendrait qu'il y a un malheur qui pèse sur son règne ; que ce malheur, c'est l'ennemi au cœur du royaume ; que, tant que l'ennemi sera en France, la France aura une plaie au flanc, par laquelle elle perdra son sang et ses forces... Ils disent que le roi Charles VI était un victorieux, qu'il a battu les Flamands à Rosbecque, et qu'il battrait les Anglais où il les rencontrerait; mais qu'on repousse son épée au fourreau, comme on refoule la folie dans son cœur... parce qu'on a besoin de l'Anglais en France, comme on a besoin de la démence dans son cerveau.

LA REINE.

Maître Flamel...

FLAMEL.

Vous m'avez permis de parler, madame !... Mes amis, ai-je parlé selon votre cœur ?...

TOUS.

Oui, oui, oui...

FLAMEL.

En ai-je dit plus que vous ne pensez ?...

TOUS.

Non, non, non... Continuez, continuez !...

FLAMEL.

Ils disent que tous ces malheurs ne peuvent avoir été suscités par notre sire Charles VI, mais par ceux qui l'entourent; qu'il porte la punition d'autrui, et non la sienne ; que, s'il

est frappé de Dieu et livré au mauvais esprit, ce n'est point pour le mal qu'il a fait, c'est pour celui que les siens ont fait; que lui était bon, affable, miséricordieux, saluant tout le monde, les petits comme les grands; qu'il ne rebutait personne dans le tournoi, et luttait contre le premier venu, comme si ce premier venu était l'empereur d'Allemagne; qu'il aimait son peuple enfin... Qu'il aimait... mot immense!... car qui aime est infailliblement aimé.

LA REINE.

Maître Flamel, avez-vous terminé?

FLAMEL.

Vous m'avez commandé de parler, madame, et je n'ai fait que suivre vos ordres...

TOUS.

Oui, oui... Nous aimons le roi! nous voulons voir le roi... Le roi! le roi! le roi!...

LA REINE, bas, au Duc.

Eh bien, puisqu'ils veulent voir le roi, il faut le leur montrer... Je crois, en vérité, qu'il n'y a que cette vue qui puisse les guérir de cet amour insensé pour lui.

LE DUC.

Bonnes gens de Paris, vous voulez voir le roi, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui, oui...

LE DUC.

Vous savez que, sans raison aucune, le roi a pris en haine les personnes de sa famille : Son Altesse la reine, monseigneur le dauphin et moi-même... Il est donc urgent, pour que le roi n'entre pas à notre vue dans quelque accès de folie furieuse, que nous nous retirions...

TOUS.

Oui, oui, retirez-vous!... Le roi!... le roi!... le roi!...

LA REINE, à part.

Oh! Parisiens maudits! vous m'appelez l'étrangère, et vous avez raison; car, pour moi, vous êtes non-seulement des étrangers, mais encore des ennemis... Venez, mesdames... (Au Capitaine des gardes.) La Gauchie! gardez cette porte.

(Elle sort.)

LE DUC, sortant du côté opposé.

L'Isle-Adam, que tout soit prêt pour la chasse de demain.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, hors LE DUC JEAN et LA REINE.

FLAMEL, au Dauphin.

Et vous, monseigneur, ne vous retirez-vous pas?

LE DAUPHIN.

Non!... je reste... N'avez-vous pas dit tout à l'heure, maître Flamel, que celui qui aimait était infailliblement aimé?...

## SCÈNE X

LES MÊMES, LE ROI, RAOUL, dans la foule.

TOUS.

Le voilà!... le voilà!... Le roi!... le roi!... Vive le roi!...

(Le Roi paraît. Il est soutenu par deux Gardes. Sa folie n'a rien d'offensif. — Il a la tête inclinée, l'œil terne, les bras pendants. — En le voyant, le Peuple s'écarte, triste et étonné.)

LE DAUPHIN, allant au Roi.

Venez, mon roi!... Ces hommes, ce sont vos sujets... Ce peuple est votre peuple: il vous attend, il vous appelle, il vous aime...

LE ROI.

Qui es-tu?

LE DAUPHIN.

O mon roi! je suis votre sujet... O mon père! je suis votre fils...

LE ROI.

Je n'ai pas de fils, n'ayant pas d'épouse... On a voulu me faire épouser une princesse qui s'appelait Isabeau de Bavière... Par bonheur, je me suis aperçu à temps que c'était un démon sous les traits d'une femme... Va-t'en!...

LE DAUPHIN.

Hélas!

LE ROI.

Il y a des gens qui s'obstinent à m'appeler le roi Charles, et à dire que mes armes sont trois fleurs de lis d'or... Je ne suis pas le roi Charles... Je m'appelle George... Les fleurs

de lis ne sont pas mes armes... Mes armes, c'est un lion percé d'une épée.

(Il s'assied sur le trône.)

LE DAUPHIN.

Oh! le lion de mon rêve...

(Il se fait un cercle autour du Roi, que chacun regarde.)

RAOUL, perçant le cercle et s'approchant du Roi.

Laissez-moi passer... (Il arrive devant le Roi et s'agenouille.) Sire, je suis un pauvre gentilhomme déshérité... Je n'ai à vous faire hommage ni de châteaux, ni de fiefs, ni de vassaux, ni de terres : je n'ai que mon épée ; mais je mets mon bras à votre service et mon épée à vos genoux... Sage ou insensé, vous êtes le roi de France... Tant que vous vivrez, je n'en reconnaîtrai point d'autre, et, quelques espérances que les sacriléges fondent sur votre mort, vivez éternellement, ô mon roi !...

LE ROI.

Le vrai roi de France est là-haut... C'est moi qui porte le sceptre de roseau et la couronne d'épines ; mais c'est lui qui règne.

FLAMEL.

Vous le voyez, mes amis, de quelque côté que le Seigneur incline la torche, la flamme remonte toujours vers le ciel!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, LA REINE, qui a regardé toute cette scène en soulevant la tapisserie.

LA REINE.

La Gauchie, il faut suivre ce jeune homme et savoir son nom.

FLAMEL.

Oh! pauvre insensé, je te guérirai, ou la science n'est qu'un mot...

RAOUL, se relevant et étendant son épée au-dessus de la tête de Charles VI.

Vive le roi Charles VI!

TOUS.

Vive le roi Charles VI!

# ACTE DEUXIÈME

## TROISIÈME TABLEAU

Le pont au Change. — Une arche du pont enjambe le théâtre dans toute sa largeur; le tablier est praticable. Le parquet de la scène forme la berge qui passe sous l'arche.

—

### SCÈNE PREMIÈRE

LA GITANE, JACQUES DE LA TREMBLAYE, passant sur le pont ; MALEMORT, PILLETROUSSE, LACTANCE, autour d'un feu de bivac, sous le pont.

LA GITANE.

Mon beau seigneur!

JACQUES.

Que me veux-tu, gitane?

LA GITANE.

Vous plaît-il que je vous chante un air, en m'accompagnant de mon tambour de basque, et que je vous danse un pas en m'accompagnant de mes castagnettes?

JACQUES.

Non; mais il me plaît que tu m'apprennes où je rencontrerai un certain capitaine Fleur-d'Épée, qui doit faire son domicile ordinaire sur le pont au Change ou dans les environs. De bohémien à sbire, il n'y a que la main, et tu dois connaître cela.

LA GITANE.

Je le connais; mais, pour le rencontrer, il est trop tard ou trop tôt.

JACQUES.

Bon ! Et quelle est donc son heure?

LA GITANE.

Oh! il est très-capricieux. Tantôt il paraît, comme la chauve-souris, au crépuscule; tantôt, comme les hibous, à minuit; tantôt, comme les rouges-gorges, au troisième chant du coq.

JACQUES.

Et, quand on a la chance de tomber sur son heure, où le trouve-t-on?

LA GITANE.

Penchez-vous sur le parapet... Y êtes-vous?

JACQUES, qui s'est penché du côté de la berge.

J'y suis.

LA GITANE.

Eh bien, ces hommes qui sont autour de ce feu, ce sont ses hommes.

JACQUES.

Peut-on arriver à eux par la rivière?

LA GITANE.

Oui; si l'on s'adresse à mon amoureux, Jean le batelier.

JACQUES.

Eh bien, te charges-tu de prévenir ton amoureux qu'un gentilhomme l'attendra dans une demi-heure au quai Saint-Paul, et que ce gentilhomme le payera bien?

LA GITANE.

Et s'il ne veut pas me croire?... Jean est très-incrédule.

JACQUES, lui donnant une pièce d'or.

Tu lui diras, comme preuve, que je t'ai donné cette pièce d'or.

LA GITANE.

Oh! moyennant cette pièce, il me croira.

JACQUES, sortant.

Alors, je puis compter sur lui?

LA GITANE.

Soyez tranquille. (S'adressant à un Gentilhomme qui passe sur le pont.) Mon beau cavalier, il manque un grelot d'argent à mon tambour de basque; vous plaît-il de le remplacer par une pièce d'or?

(Le Gentilhomme s'éloigne sans lui répondre.)

## SCÈNE II

MALEMORT, PILLETROUSSE, LACTANCE, sous le pont; BOHÉMIENS et PASSANTS, sur le pont.

PILLETROUSSE, aiguisant son poignard sur un grès.

Or çà, Lactance, que diable fais-tu donc là, dans un coin, avec un air si profondément mélancolique?

LACTANCE.

Ne m'interromps pas, ami Pilletrousse; je suis en train de supputer mes profits et pertes de cette semaine, et la balance est bien loin de me satisfaire...

MALEMORT, remuant la marmite qui est sur le feu.

Avare, va!

PILLETROUSSE.

Je te vois venir, mon pauvre Lactance; tu te seras, depuis hier, chargé la conscience de quelque non-valeur!...

MALEMORT.

Bah ! à la première occasion que tu rencontreras, tu prendras ta revanche.

LACTANCE.

L'idée m'en venait en même temps qu'à toi, Malemort, et, à cette seule idée, je me sens soulagé.

PILLETROUSSE.

Tant mieux! car j'ai hâte de parler d'autre chose que les tiraillements de ta conscience. J'ai à parler des inquiétudes de mon estomac. Eh bien, Malemort, soupera-t-on, ce soir? Il fait faim eu diable, sous le pont au Change!

MALEMORT.

Encore un instant; laissons jeter les derniers bouillons à la marmite, et vous serez servi sur table.

PILLETROUSSE.

Chut!

MALEMORT.

Qu'y a-t-il?

PILLETROUSSE.

J'entends quelqu'un.

LACTANCE.

N'ayez souci : c'est le capitaine Fleur-d'Épée; je reconnais son pas.

## SCÈNE III

Les Mêmes, FLEUR-D'ÉPÉE.

FLEUR-D'ÉPÉE, en costume de spadassin.

Bonsoir, camarades!... Bonsoir, mes braves!

PILLETROUSSE, à lui-même.

Voilà qui va rogner nos portions.

MALEMORT.

Et à quel heureux hasard devons-nous l'honneur de votre visite, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Par ma foi, je suis appelé à souper chez M. le prévôt de Paris; je me rends à son invitation, et, en passant sur le pont au Change, je me suis dit : «Voyons un peu si les camarades sont sous leur arche! »

PILLETROUSSE.

Vous êtes bien heureux, capitaine, d'être invité en ville; vous ferez un meilleur repas que nous.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Maître Pilletrousse, il sort de cette marmite un fumet qui t'accuse de mensonge.

MALEMORT.

Vous trouvez, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Sur ma parole, cela flaire comme baume.

PILLETROUSSE.

Peuh!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Passe-moi donc ce trident, Malemort; ça n'est pas pour moi, tu comprends, mais je désire savoir comment mes gens sont nourris.

PILLETROUSSE.

Quelques pauvres rogatons!

FLEUR-D'ÉPÉE, amenant une volaille.

Un poulet!... Peste! du bouillon de poulet!

PILLETROUSSE.

J'ai l'estomac si délicat!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il paraît que le poulet est bon marché.

PILLETROUSSE.

C'est selon, capitaine; je ne l'ai pas payé cher, voilà tout ce que je sais.

FLEUR-D'ÉPÉE, remettant le poulet et piquant de nouveau.

Je crois que le drôle sera tendre... Diable! un jambon!

PILLETROUSSE.

C'est Malemort qui l'a récolté.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Une jolie pièce, par ma foi ! Combien t'a coûté ce jambon, Malemort?

MALEMORT.

La peine de me hausser et de le prendre.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu l'as cueilli, je comprends.

MALEMORT.

A l'étal d'un charcutier; oui, capitaine.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et tu l'as mis dans ta marmite?

PILLETROUSSE.

Pour donner un peu de corps au bouillon.

FLEUR-D'ÉPÉE, piquant pour la troisième fois et ramenant un collier de cervelas.

Oh ! oh ! et ceci?

MALEMORT.

C'est la quote-part du compère Lactance.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un collier de cervelas !

LACTANCE.

Il était en montre à la porte d'un boudinier, et, comme c'était un jour maigre...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu as pensé que le marchand te ferait un rabais dessus; je t'ai toujours connu avisé et econome. Combien ce collier t'a-t-il coûté ?

LACTANCE.

Je ne sais pas, capitaine : le marchand dormait.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ma foi, mes amis, votre invitation me décide, et je soupe avec vous.

PILLETROUSSE.

Mais le prévôt de Paris?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ce sera pour un autre jour. A table, compagnons, à table! je ne voudrais pas vous retarder.

(Le Capitaine s'assied à table. Les trois Bandits mettent le couvert et servent.)

FLEUR-D'ÉPÉE, à Lactance, qui apporte le vin.

Tu es donc toujours sommelier ? (Il tend son verre.) Où diable prends-tu ce vin-là, ivrogne?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, JACQUEMIN, assis sur le parapet du pont.

JACQUEMIN.

Tout le monde mange peu ou prou, même ces païens. (Il montre les Bandits.) Il n'y a que moi qui n'ai pas un grain de millet à me mettre sous la dent. Non-seulement moi, mais mon maître, ou plutôt mon ami, mon frère Raoul, qui, si je ne rapporte pas de quoi souper et coucher, va être obligé de vendre sa chaîne d'or. Par bonheur, je brûle volontiers un grain d'encens sur l'autel de Phébus-Apollo. Essayons de cette petite poésie que j'ai composée pour les circonstances extrêmes, et qui renferme le récit de mes malheurs.

(Il accorde son rebec et en tire quelques sons. Les Passants et les Curieux s'arrêtent et font cercle autour de lui.)

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! ah! il me semble que nous avons de la musique pendant notre repas.

PILLETROUSSE.

C'est une galanterie que je vous ai ménagée, capitaine.

JACQUEMIN salue son auditoire et commence.

I

Écoutez mon épopée,
Bateleurs, soldats, filoux,
Gens de corde et gens d'épée,
Fillettes aux grands yeux doux,
Et marauds aux cheveux roux.
Faites ensuite à la ronde
Une quête pour le fou
Qui, cinq ans, courant le monde,
Traversa la mer profonde,
Et qui revient sans un sou.

II

Jacquemin, dès son jeune âge,
D'un sot désir agité,
Partit pour un long voyage;
Ce voyage, en vérité,
Mérite d'être écouté.
Jacquemin se mit en route
Avec un bel écu d'or,
Que Jacquemin, qu'on écoute,

Aujourd'hui, coûte que coûte,
Voudrait bien avoir encor.

III

Tant que le porta la terre,
Il alla sans savoir où;
Il croyait, tête légère,
Du monde atteindre le bout.
Vous savez qu'il était fou.
Aussi, de ce long voyage
Revenu par accident,
Jacquemin se trouve sage,
Mais, comme au départ, n'ayant
Rien à mettre sous sa dent.

(Il fait le tour du cercle en tendant son chapeau aux auditeurs.)

IV

Aussi, je fais à la ronde
Une quête pour le fou
Qui, cinq ans, courant le monde
Traversa la mer profonde,
Et qui revient sans un sou.
Donnez chacun votre obole;
Cet acte de charité,
Braves gens, sur ma parole,
Je le dis sans parabole,
Au ciel vous sera compté.

UNE JEUNE FILLE.

Si j'avais de l'argent, beau chanteur, je commencerais par m'en acheter une robe neuve.

UN BOURGEOIS.

Mes principes ne me permettent point d'encourager les fainéants. Travaillez, mon ami, travaillez.

LYLETTE.

J'ai bien envie de vous donner quelque chose, moi.

JACQUEMIN.

Enfin, voilà donc une âme charitable!

LYLETTE.

Mais je n'en ai pas le droit; ce que je vous donnerais, c'est le pain de mon enfant.

(Elle s'éloigne.)

UN BOHÉMIEN, la suivant des yeux, aux gens qui l'entourent.

Elle a laissé sa porte ouverte et son enfant seul à la maison.

LA BOHÉMIENNE.

Suis-la des yeux, afin que nous ne soyons pas surpris.

LE BOHÉMIEN, suivant Lylette.

Sois tranquille.

JACQUEMIN, à lui-même.

Allons, voilà qui va bien, et la situation se dessine. J'aime cela, moi ; au moins, on sait à quoi s'en tenir. Tout bien considéré, il ne me reste d'autre parti à prendre que de me jeter à l'eau. Voyons au moins si la rivière a bonne mine.

(Il se penche vers la rivière.)

DEUXIÈME BOHÉMIEN, à la Bohémienne, qui est entrée dans la chambre de Lylette, donnant sur le pont.

Eh bien ?

LA BOHÉMIENNE.

L'enfant est dans son lit, mais j'ai peur qu'il ne crie.

LE BOHÉMIEN.

Ferme-lui la bouche avec ta main.

LA BOHÉMIENNE, qui sort de la chambre de Lylette, emportant l'enfant dans ses bras, au Bohémien qui guette.

Va dire à Bengali que le tour est fait, et qu'il est inutile qu'il monte la garde plus longtemps.

(Le Bohémien sort d'un côté, tandis que la Bohémienne se sauve de l'autre, emportant l'enfant.)

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il y a, par ma foi, longtemps que je n'ai si bien soupé. Camarades, à votre santé !

LES BANDITS.

A votre santé, capitaine !

JACQUEMIN, flairant la cuisine.

Diable! diable! qu'est-ce que cela ?... (Respirant profondément.) Il me monte aux narines des bouffées d'une odeur qui ressusciterait un mort... Cela sent la soupe grasse et la viande cuite à point. Si j'avais seulement un morceau du pain que la bonne femme de tout à l'heure allait chercher pour son enfant, je le mangerais à cette vapeur ; ce qui me procurerait l'illusion d'un excellent repas. (Flairant toujours.) Décidément, on festine là-dessous. Allons-y voir, et, quels que soient les cuisiniers qui marmitonnent ainsi en plein vent, je leur chanterai ma chanson, et ils me donneront bien quelques os à ronger. Voyons, voyons, par où descend-on sous cette arche?... Ah ! je crois que j'ai trouvé le chemin.

## SCÈNE V

LES MÊMES, hors LES BOHÉMIENS.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il me semble, ami Pilletrousse, que la musique a cessé.

LACTANCE.

C'est une sensualité bien grande pour des chrétiens, que de se faire faire ainsi de la musique pendant leur repas, surtout quand le repas est bon. Il est vrai que la musique était mauvaise.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien, telle qu'elle était, je la regrette. La musique adoucit les mœurs de l'homme.

JACQUEMIN, qui est descendu par l'escalier du pont.

Tudieu ! les terribles figures ! Je crois que le souper vaut mieux que les soupeurs. Mais bah ! en fait de figures, j'en ai vu bien d'autres. Je vais leur présenter ma requête. On dit : « Pingre comme un bourgeois et généreux comme un voleur. » Nous allons voir si les proverbes sont véritablement la sagesse des nations. (Il racle quelques sons sur son rebec.) C'est humiliant, mais la faim justifie les moyens.

PILLETROUSSE, apercevant Jacquemin.

Nous ne sommes plus seuls, capitaine.

MALEMORT.

Que veut cet intrus ?

JACQUEMIN.

Je ne suis pas un intrus, mes gentilshommes, je suis un affamé.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un affamé? Bon ! qui est-ce qui a faim ?

JACQUEMIN.

Moi, capitaine, je vous en donne ma parole.

FLEUR-D'ÉPÉE.

N'est-ce pas toi qui chantais tout à l'heure sur le pont ?

JACQUEMIN.

Oui, monseigneur.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu as la voix agréable.

JACQUEMIN.

Il ne faut pas me juger sur cette audition, capitaine, attendu

que je suis à jeun depuis ce matin; mais, si vous voulez avoir une idée de ce que je puis faire, je vous offre, après souper, un concert dans la langue qu'il vous plaira de choisir.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tu me sembles un bon vivant.

JACQUEMIN.

Jugez donc, capitaine, si j'ai l'air d'un bon vivant en vivant si mal, ce que je serais en vivant bien !

FLEUR-D'ÉPÉE, aux Bandits.

Camarades, nous ne viendrons jamais à bout de tous ces reliefs: montrons-nous généreux en donnant à ce drôle ce dont nous ne voulons pas.

JACQUEMIN.

Dieu vous le rendra au centuple, honorable capitaine !

LACTANCE.

J'ai mis de côté une cuisse de poulet et une demi-bouteille de vin. Si vous voulez prier pour un pauvre pécheur de mes amis, nommé Lactance, je vous les donnerai volontiers.

JACQUEMIN.

Je regarderai cela comme un devoir, mon compère !

LACTANCE.

Mettez-vous dans ce coin, buvez et mangez. Ce n'est point à moi qu'on fera l'application de la parabole du mauvais riche.

JACQUEMIN.

Ah çà ! mais c'est donc un modèle de vertu, que ce bandit-là?

(Il va s'asseoir dans un renfoncement obscur du pont où Lactance lui sert à manger.)

PILLETROUSSE, écoutant.

Chut ! il me semble qu'on entend quelque bruit sur la rivière.

MALEMORT.

C'est un bruit de rames.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je vois une barque.

PILLETROUSSE.

Elle vient à nous... Alerte, compagnons!

JACQUEMIN, la bouche pleine.

Ma foi, arrive qui plante! celui qui vient ne vient pas pour moi, j'en suis sûr.

## SCÈNE VI

Les Mêmes, JACQUES DE LA TREMBLAYE, masqué, dans une barque conduite par un seul Rameur.

JACQUES, s'avançant vers le groupe des Bandits.

On m'a dit que je trouverais sous cette arche des hommes hardis et prêts à tout.

FLEUR-D'ÉPÉE.

On vous a dit vrai, mon gentilhomme.

JACQUES.

Eh bien, en ce cas, j'ai une affaire à traiter avec vous, si toutefois vous êtes ceux que je cherche.

JACQUEMIN, à part.

Il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends cette voix-là!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et ceux que vous cherchez, à quoi devez-vous les reconnaître?

JACQUES.

On m'a parlé d'un certain capitaine Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous parlez à lui-même.

JACQUES.

Si vous êtes tel que l'on dit, nous pouvons nous entendre, mon maître

JACQUEMIN, à part.

Dieu me damne si ce n'est pas la voix de ce misérable...

JACQUES.

Combien d'hommes êtes-vous?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Quatre, pour le moment; mais, selon la nécessité, nous pouvons être dix, vingt, trente...

JACQUES.

Il n'est besoin, car nous n'avons affaire qu'à un seul homme.

JACQUEMIN, à part.

C'est lui !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Alors, nous sommes trois de trop?

JACQUES.

Non ; car il ne faut pas que l'homme vous échappe. Maintenant, il s'agit de savoir si vous serez raisonnables.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! voilà que vous allez marchander!... N'importe, dites l'affaire; on verra après.

PILLETROUSSE.

Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions?

MALEMORT.

Moi, je commence par accepter. Du moment qu'il y a des coups à donner, cela me va. Bataille! bataille!

LACTANCE.

Ami Malemort, tu devrais d'abord t'inquiéter s'il ne s'agit point de quelque expédition hasardeuse, et dans laquelle la balance des pertes peut l'emporter sur celle des profits... Dans ce cas, mon gentilhomme, il ne faudrait pas compter sur moi, je vous en préviens.

JACQUES.

Je vais répondre à toutes vos questions. L'affaire est grave : il y a des chances de bénéfice en dehors de mes propositions; mais, comme il y aura des coups à donner et même à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera, je l'espère, les plus difficiles. D'ailleurs, les chances de perte sont nulles, et celles des profits à peu près certaines...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Alors, développez votre requête, et nous verrons si elle est acceptable.

JACQUES.

Il s'agit d'attaquer l'homme que je vous désignerai, de l'entourer pour qu'il ne puisse fuir, et de le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Cela se peut faire. L'homme est-il jeune?

JACQUES.

Vingt-cinq ans.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Brave?

JACQUES.

Il le dit.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Adroit?

JACQUES.

C'est ce que nous jugerons à la besogne.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je crois qu'il y a du danger.

JACQUES.

Je ne dis pas non.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Combien donnez-vous?

JACQUES.

Vingt philippes d'or à titre d'arrhes; autant quand la chose sera faite.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Nous sommes loin de compte.

JACQUES.

Tant pis! car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit tout de suite mon premier et mon dernier mot. Si vous refusez, je chercherai ailleurs ou ferai la chose moi-même.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Bah! vous ajouterez bien dix écus?

JACQUES.

Pas un denier.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Songez donc qu'il s'agit d'un gentilhomme.

JACQUES.

Il s'agit, non point d'un gentilhomme, mais d'un bâtard.

JACQUEMIN, à part.

Oh! messire Raoul, c'est Dieu qui m'a conduit ici!

FLEUR-D'ÉPÉE, après avoir consulté ses compagnons.

Nous acceptons.

JACQUES.

Voici les vingt écus d'or, tout comptés dans cette bourse.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vérifie, Pilletrousse... Les bons comptes font les bons amis. (A Jacques.) Vous permettez?...

JACQUES.

C'est trop juste.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et à quand l'affaire?

JACQUES.

J'ai tout lieu de croire que, dans dix minutes, notre homme passera sur ce pont.

FLEUR-D'ÉPÉE, resserrant son ceinturon.

Nous sommes à vos ordres; montez, nous vous suivons. Va, Lactance, va!

JACQUEMIN.

Dieu soit loué! Ils ne songent pas à moi, et je pourrai sauver mon maître.

FLEUR-D'ÉPÉE, après avoir parlé bas à Pilletrousse et à Malemort, se retourne vers Jacques, et, voyant qu'il attend.

Je vous suis, je vous suis, mon gentilhomme... Ne faites pas attention : je donne un dernier ordre à mes gens.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, hors JACQUES, LACTANCE et FLEUR-D'ÉPÉE.

PILLETROUSSE, à Jacquemin.

Camarade!

JACQUEMIN, à part.

Aïe! aïe! aïe!

MALEMORT.

Camarade!

JACQUEMIN.

Me voici, mes doux seigneurs.

PILLETROUSSE.

Sais-tu nager?

JACQUEMIN.

Non.

MALEMORT.

Tant mieux.

JACQUEMIN.

Pourquoi cela?

PILLETROUSSE.

Tu vas voir.

MALEMORT, prenant Jacquemin par les jambes, tandis que Pilletrousse le prend par la tête.

Allons, et de l'ensemble !

(Ils le portent vers la rivière.)

JACQUEMIN.

Mes amis ! mes amis ! que voulez-vous faire de moi

PILLETROUSSE.

Attends.

JACQUEMIN.

Au secours ! à l'aide !

MALEMORT et PILLETROUSSE, balançant Jacquemin.

Une !

PILLETROUSSE.

Deux !

ENSEMBLE, le jetant à l'eau.

Trois !

(On entend un cri étouffé et le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau.)

MALEMORT,

Bon voyage, camarade !... Et maintenant, à nos affaires !

## SCÈNE VIII

PILLETROUSSE et MALEMORT s'engagent dans l'escalier ; à mesure qu'ils le gravissent, le pont s'abaisse et se trouve bientôt de niveau avec le théâtre. La maison, à droite du spectateur, est alors complétement en vue. Les deux Bandits rejoignent FLEUR-D'ÉPÉE, JACQUES et LACTANCE, sur le pont.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Où allons-nous ?

JACQUES.

Nous restons ici. Je vous ai dit que notre homme devait passer sur ce pont.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et par où viendra-t-il ?

JACQUES, montrant le côté.

Par là.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous êtes sûr ?

JACQUES.

Il va à la boutique de l'orfévre qui fait le coin de la rue

Saint-Barthélemy et de la rue de la Vieille-Poterie, pour y vendre une chaîne d'or qui vaut plus de trois cents écus.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! diable!

JACQUES.

Vous arrêterez le jeune homme au passage; vous le tuerez et vous lui prendrez sa chaîne.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Comment! la chaîne est pour nous?

JACQUES.

Je vous ai promis des bénéfices inattendus. Vous voyez que je tiens ma parole.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Nous ferons mieux.

JACQUES.

Que ferez-vous?

LACTANCE.

Capitaine, le mieux est l'ennemi du bien.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Nous ne l'arrêterons que lorsqu'il sortira de la boutique de l'orfévre.

LES TROIS BANDITS.

Pourquoi cela?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Parce que, ayant vendu sa chaîne, il aura les écus dans sa poche, et que nous aimons mieux les écus que les bijoux.

PILLETROUSSE.

Le capitaine a raison.

MALEMORT et LACTANCE.

Parfaitement raison.

JACQUES.

Soit! qu'il tombe en allant ou en revenant, pourvu qu'il tombe, c'est tout ce qu'il me faut... Silence! placez vos hommes; j'entends des pas.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Est-ce déjà lui?

JACQUES.

Non, c'est une femme.

FLEUR-D'ÉPÉE, à Malemort.

Toi, là. (Aux trois autres.) Vous, là; moi, ici.

(Ils se cachent.)

## SCÈNE IX

Les Mêmes, LYLETTE. Elle passe et rentre chez elle; une seconde après passe RAOUL, qui traverse le pont.

JACQUES.

C'est lui, cette fois... Camarades, attention lorsqu'il va repasser.

## SCÈNE X

LYLETTE, seule, ouvrant sa fenêtre.

Mon enfant! mon enfant n'est plus dans son lit!... Paulin! cher petit ange! Paulin! mon Paulin! réponds donc à ta mère... Oh! l'on m'aura volé mon enfant!... (Sortant comme une folle.) Quelque bohémienne, quelque sorcière! Mon enfant! qui est-ce qui a mon enfant? (Elle court en se tordant les bras.) Miséricorde! miséricorde!...

(Elle sort.)

## SCÈNE XI

JACQUES et les Bandits, cachés; ODETTE, à sa fenêtre; puis GERTRUDE.

ODETTE.

Gertrude! Gertrude! n'était-ce point la voix de cette pauvre femme qui demeure dans la maison voisine? Il me semble qu'elle appelle à l'aide. Descends donc et informe-toi.

GERTRUDE.

J'y vais, mademoiselle.

## SCÈNE XII

Les Mêmes, RAOUL, revenant et attachant une escarcelle à sa ceinture.

FLEUR-D'ÉPÉE, barrant le chemin à Raoul.

On ne passe pas, mon gentilhomme.

RAOUL.

Qui dit cela?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Pardieu! vous voyez bien que c'est moi.

RAOUL.

Que voulez-vous?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Votre argent, d'abord.

RAOUL.

Savez-vous si j'en ai?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous aviez tout à l'heure à votre cou une belle chaîne; vous sortez de chez un orfévre et la chaîne n'est plus à votre cou; donc, elle est dans votre poche en beaux écus d'or. Sommes-nous bien renseignés?

RAOUL.

Oui; seulement, reste à prendre les écus.

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'est ce que nous allons tâcher de faire.

RAOUL, tirant son épée.

J'attends.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous n'attendrez pas longtemps.

(Ils engagent le fer.)

ODETTE.

Gertrude! Gertrude! on se bat sur le pont. Prends garde!

RAOUL, à Fleur-d'Épée, qui rompt.

Vous savez mal votre métier, mon ami, et ce n'est point là le chemin qu'il faut prendre quand on veut voler les gens.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Peut-être... A moi, camarades!

(Les trois autres Bandits sortent de leur poste et attaquent Raoul.)

RAOUL.

Ah! quatre contre un! Misérables lâches!

ODETTE.

Un assassinat!... Au secours! à l'aide!

JACQUES.

Tais-toi, femme!

ODETTE.

A l'aide! au secours!

JACQUEMIN, dont on entend la voix.

Tenez bon, seigneur Raoul... J'arrive ! j'arrive !

MALEMORT, assenant un coup de masse sur la tête de Raoul.

Tu arrives trop tard.

(Raoul jette un cri, étend les bras, lâche son épée et tombe contre la porte d'Odette ; cette porte s'entr'ouvre.)

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je tiens la bourse !

JACQUES.

Est-il mort ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tout ce qu'il y a de plus mort. Je lui ai passé mon épée au travers du corps, et Malemort lui a fendu la tête d'un coup de masse. Mes amis, tirons chacun de notre côté.

PILLETROUSSE.

Et où le partage ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je l'avais oublié... A l'asile Saint-Jacques.

(Chacun tire de son côté.)

JACQUES.

Ah ! bâtard ! je te l'avais bien dit, que la première fois que nous nous reverrions, ce serait pour ton malheur.

(Il sort.)

ODETTE, tombant à genoux.

O mon Dieu ! ayez pitié ! A l'aide !... au secours !...

(Sa voix faiblit.)

## SCENE XIII

LES MÊMES, JACQUEMIN, accourant.

JACQUEMIN, un bâton à la main et tout trempé d'eau.

Ah ! bandits ! ah ! scélérats !... Plus personne... J'arrive trop tard ! — Mon pauvre maître !... seigneur Raoul ! — Oh ! le voilà ; évanoui, mort peut-être... Où trouver du secours ?... Une litière ! des flambeaux ! des gardes ! (Courant à la litière.) Au secours ! au secours ! Messire Raoul de la Tremblaye vient d'être assassiné !

(Une Femme se montre à la portière de la litière. Jacquemin semble lui expliquer la situation.)

GERTRUDE, à la porte, qu'elle vient d'ouvrir tout à fait.

Mademoiselle, mademoiselle, descendez vite; il n'est que blessé, ce pauvre jeune homme, et peut-être peut-on le sauver.

ODETTE.

Oh! oui, sauvons-le.

(Elle descend.)

LA FEMME DE LA LITIÈRE.

Raoul de la Tremblaye, c'est justement lui!

JACQUEMIN.

Venez, venez, madame!

LA FEMME DE LA LITIÈRE.

Suivez-nous, la Gauchie.

JACQUEMIN.

Par ici! par ici!

ODETTE.

Tirons-le à nous, Gertrude.

(Les deux Femmes tirent Raoul dans la maison, referment la porte et la barricadent.)

## SCÈNE XIV

JACQUEMIN, LA REINE, LA GAUCHIE, Gardes.

JACQUEMIN.

Ici, madame, ici!... Il n'y est plus... La porte est refermée.

LA GAUCHIE.

Vous êtes fou, l'ami.

JACQUEMIN.

Quand je vous dis qu'il était là tout à l'heure, évanoui, blessé, mort peut-être.

LA GAUCHIE.

En ce cas, les maîtres de cette maison seront venus à son aide et l'auront retiré chez eux.

LA REINE.

C'est probable.

LA GAUCHIE.

Je la regarde.

LA REINE.

Es-tu sûr de la reconnaître?

LA GAUCHIE.

Certainement.

LA REINE.

Alors, retirons-nous. (Aux Porteurs.) A l'hôtel Saint-Paul !

JACQUEMIN.

Retirez-vous, si vous voulez ; mais, moi, je reste. J'enfoncerai plutôt la porte.

(Il frappe.)

LA GAUCHIE.

Mon ami, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas mener si grand tapage, ou vous vous ferez arrêter par la garde de nuit.

JACQUEMIN.

Ça m'est bien égal !

(Il frappe.)

LA REINE, aux Porteurs.

A l'hôtel Saint-Paul.

(Elle remonte en litière et se retire avec ses Gardes.)

## SCÈNE XV

JACQUEMIN, continuant de frapper ; puis LE GUET.

JACQUEMIN.

Ouvrez ! ouvrez ! ou j'enfonce la porte !

(Le Guet arrive. Costumes d'archers. Un Sergent et six Hommes.)

LE SERGENT.

Holà ! drôle ! pourquoi ce bruit ?

JACQUEMIN.

Mon maître ! on a volé mon maître !

LE SERGENT.

On ne vole pas dans les rues de Paris.

JACQUEMIN.

Comment ! on ne vole pas ? Non-seulement on l'a volé, mais encore on l'a assassiné.

LE SERGENT.

On n'assassine pas dans les rues de Paris.

JACQUEMIN.

Vous me dites cela, à moi qui ai été jeté à l'eau par les assassins !

LE SERGENT.

Cet homme m'est suspect. Amis, emmenez-le.

JACQUEMIN.

Que l'on m'emmène! et où cela?

LE SERGENT.

Où l'on mène les coureurs de nuit et les troubleurs de sommeil.

JACQUEMIN.

Ah! bon! il ne manquait plus que cela! C'est moi qu'ils arrêtent!... Idiots, brutes, imbéciles!... A la garde! à la garde!

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, FLEUR-D'ÉPÉE, croisant LE GUET.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Voilà, sur ma parole, un impudent coquin! On l'arrête et il crie à la garde!... Mes amis, ne le lâchez pas!

LE SERGENT.

Oh! il n'y a pas de danger!

(Au moment où le Sergent dit ces paroles, Jacquemin glisse entre les mains des Soldats, qui courent après lui en criant: « Arrêtez-le!... arrêtez-le!... »

---

# ACTE TROISIÈME

## QUATRIÈME TABLEAU

Chez Odette. — Un charmant retrait.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

ODETTE, GERTRUDE, RAOUL, évanoui, couché sur des coussins, la tête appuyée à un grand fauteuil.

ODETTE.

Reprend-il ses sens, Gertrude?

GERTRUDE.

Pas encore, mademoiselle.

ODETTE.

Dieu du ciel! avoir sous les yeux une de tes créatures, Seigneur, qui, cinq minutes auparavant, marchait, agissait, pensait, aimait peut-être, et qui, maintenant, n'est plus qu'un cadavre !

GERTRUDE.

Oh ! mademoiselle, il n'est pas mort.

ODETTE.

Pas mort! tu en es sûre, Gertrude?

GERTRUDE.

Tout à l'heure, je lui ai jeté de l'eau au visage, il a tressailli, et, maintenant que je lui fais respirer du vinaigre, voyez, il soupire.

ODETTE.

Oh! oui, je l'ai entendu... Attends, attends. (Elle lui soulève la tête.) Assieds-toi là ; bien ! Maintenant, soutiens-lui la tête ; moi, je vais lui faire respirer du vinaigre.

GERTRUDE.

Il vit, mademoiselle, il vit!

ODETTE.

Gertrude, tâche donc qu'il revienne à lui ; ces grands yeux fermés m'épouvantent.

RAOUL, soupirant.

Ah!...

ODETTE.

Tu entends, Gertrude!... Messire, messire, au nom du ciel, revenez à vous, ne nous effrayez pas plus longtemps.

GERTRUDE.

Le voilà qui se ranime : silence!

(Les deux Femmes demeurent la respiration suspendue.)

RAOUL.

Oh ! les misérables ! les lâches ! les assassins ! Quatre contre un seul homme !

ODETTE.

Il a le délire.

RAOUL, dont les regards peu à peu se fixent sur Odette.

Que s'est-il passé ? Où suis-je? Je rêve sans doute. (Regardant Odette.) Non, ce n'est point un rêve, c'est une vision ; et Dieu m'ouvre le ciel, puisqu'un de ses anges m'apparaît.

ODETTE.

Messire, revenez à vous et reprenez votre raison.

RAOUL.

De quel nom faut-il vous nommer, douce et belle enfant du ciel ?

ODETTE.

Hélas ! messire, je ne suis qu'une fille de la terre, et me nomme simplement Odette.

RAOUL.

Mais comment avez-vous pu m'apporter jusqu'ici ?

ODETTE.

Dieu est fort, et, quand il veut, il donne sa force aux plus faibles mains.

RAOUL.

Oh ! les mains dont Dieu s'est servi, laissez-moi les adorer, les serrer dans les miennes, les toucher de mes lèvres !

ODETTE, jetant un cri.

Ah !

GERTRUDE.

Qu'y a-t-il?

ODETTE.

Rien, messire; vos blessures sont plus graves peut-être que vous ne le croyez, et je crains que la fièvre...

RAOUL.

Oui, n'est-ce pas, vous croyez que c'est la fièvre qui brûle mon sang et qui dicte mes paroles? Vous vous trompez, Odette; mon cœur est brûlant, mais ma tête est froide; mes blessures ne sont rien. Je suis calme, je suis fort, voyez plutôt. (Il se soulève et veut faire un pas.) Oh ! la terre manque sous mes pieds, et je n'y vois plus... Odette !...

(Il retombe.)

ODETTE.

Que Dieu nous soit en aide ! il est mort cette fois... Oh ! le malheureux ! le malheureux !

(Elle se met à genoux près de lui. On frappe à la porte d'en bas.)

GERTRUDE.

Miséricorde ! Entendez-vous, mademoiselle ? On frappe à la porte de nouveau.

ODETTE.

Oh ! ce sont eux, ce sont les assassins ! Ils viennent l'achever, Gertrude.

GERTRUDE.

Fuyons, mademoiselle! cette maison a une sortie sur la rivière.

ODETTE.

L'abandonner dans l'état où il est? Jamais!

GERTRUDE.

Entendez-vous? on frappe encore.

ODETTE.

Regarde par la fenêtre, Gertrude.

GERTRUDE.

Oui, vous avez raison.

ODETTE.

Eh bien, qui frappe?

GERTRUDE.

Un homme... Attendez donc, on dirait...

FLAMEL, du dehors.

Gertrude! Gertrude! ouvrez, c'est moi.

ODETTE.

La voix de maître Flamel! Ouvre, Gertrude, ouvre. C'est Dieu qui nous l'envoie, tout à la fois et comme secours et comme défense.

GERTRUDE, se précipitant dans l'escalier.

J'y cours, mademoiselle, j'y cours.

## SCÈNE II

ODETTE, RAOUL, évanoui.

ODETTE.

Oh! mon Dieu, rendez-lui la vie, et je fais ici le serment solennel d'être à lui... ou à vous.

## SCÈNE III

ODETTE, RAOUL, GERTRUDE, FLAMEL.

FLAMEL.

Et où est-il, ce beau gentilhomme blessé?

GERTRUDE.

Le voilà, maître.

ODETTE.

Oh ! vous qui êtes si savant, sauvez-le, sauvez-le!

FLAMEL.

Quelle ardeur dans ta prière, mon enfant !

ODETTE.

Est-ce un crime, mon père, de prier pour ceux qui souffrent ?

FLAMEL.

Ce serait un crime, que je te le pardonnerais pour ce mot que tu as dit là : « Mon père ! »

ODETTE.

Ne suis-je pas votre enfant ?

FLAMEL.

Oui, mon enfant, ma fille chérie! (Regardant Raoul.) Le jeune homme du Louvre !

ODETTE.

Le connaissez-vous ?

FLAMEL.

Oui.

ODETTE.

Il le connaît, Gertrude. N'est-ce pas, maître, que c'est un brave et loyal gentilhomme ?

FLAMEL.

Oui, bonne Odette, oui, tu l'as dit, c'est un brave et loyal gentilhomme.

ODETTE.

Alors, occupez-vous de lui.

FLAMEL.

Inutile ! le voilà qui revient de lui-même.

ODETTE.

C'est la seconde fois qu'il revient à lui, et s'il allait s'évanouir encore!

FLAMEL, à Raoul.

Là, tenez, appuyez-vous au bras de Gertrude, et passez dans la chambre voisine; vous avez besoin de repos, et, moi, il faut que je parle à cette enfant.

RAOUL, interrogeant Odette.

Odette ?

ODETTE.

Allez.

RAOUL.

Je dois donc obéir?

ODETTE.

Oui.

RAOUL.

Mais je vous reverrai, n'est-ce pas?

ODETTE.

Demandez à maître Flamel.

FLAMEL.

Je vous le promets.

RAOUL.

Alors, béni soit Dieu!

FLAMEL, à Gertrude.

Reste près de lui jusqu'à ce qu'il dorme, Gertrude.

## SCÈNE IV

FLAMEL, ODETTE.

FLAMEL.

Tu ne m'attendais pas ce soir, mon enfant?

ODETTE.

Non; seulement, je vous espérais. Je vous attends rarement, mais je vous espère toujours.

FLAMEL.

Suis-je le bienvenu?

ODETTE.

Oh! oui.

FLAMEL.

Merci.

ODETTE.

Pourtant, laissez-moi vous dire qu'il y a, ce soir, dans votre visage quelque chose de grave, dans le son de votre voix quelque chose de solennel qui m'étonne, qui m'effrayerait presque, si je ne connaissais votre tendresse pour moi.

FLAMEL.

C'est qu'en effet, Odette, la cause qui m'amène est grave; c'est que les paroles que j'ai à te dire sont solennelles... Veux-tu m'écouter?

ODETTE.

Dites sans hésitation ce que vous avez à me dire, médecin du corps et de l'âme.

FLAMEL.

Odette, mon enfant, si Dieu se révélait à toi, s'il te demandait, mais cependant sans te l'imposer, un grand acte d'abnégation, le plus grand peut-être qui ait jamais été accompli par une femme?

ODETTE.

Eh bien?

FLAMEL.

Que répondrais-tu, chère enfant?

ODETTE.

Je répondrais : « Seigneur, votre servante est prête, ordonnez et elle obéira. Montrez-lui la route, et elle marchera. »

FLAMEL.

Odette, je viens à toi de la part de Dieu.

ODETTE.

Alors, je vous réponds, comme je répondrais à Dieu : Parlez ; votre servante attend.

FLAMEL.

Il y a quelque part, mon enfant, tantôt dans un coin du Louvre, tantôt dans quelque cabinet retiré de l'hôtel Saint-Paul, un homme tout-puissant en apparence, mais en réalité plus faible qu'un enfant, plus pauvre et plus abandonné que le plus misérable de ses sujets. Cet homme, Odette, c'est le roi!

ODETTE.

Oh! je l'ai plaint bien souvent, mon père, et, chaque soir, dans mes prières, je demande au Seigneur miséricorde pour lui.

FLAMEL.

Eh bien, Odette, Dieu t'a peut-être entendue, Dieu fera peut-être un miracle, et, de ce miracle, peut-être seras-tu l'instrument.

ODETTE.

Que la volonté de Dieu soit faite, ô mon ami, sur la terre comme au ciel!

FLAMEL.

Ce roi, avant qu'il devînt fou, ma fille, c'était la Providence

du royaume. Par malheur, sa jeunesse fut brûlée à la flamme des passions. A vingt ans, il avait eu deux existences . l'une de guerre civile, l'autre de plaisirs. La tête était fatiguée, le cœur vide, les sens défaillants.

ODETTE.

Pauvre roi!

FLAMEL.

Tu sais comment il devint fou, mon enfant, et comment, depuis ce jour fatal, tantôt la reine pour ses amours, tantôt les ducs de Bretagne et de Bourgogne pour leurs ambitions, l'ont maintenu dans sa folie. On a fait venir de tous les côtés des mires et des docteurs, des médecins et des charlatans. Science et empirisme, rien n'y a fait. Alors, on m'a appelé à mon tour, dans l'espérance qu'à mon tour j'échouerais. Longtemps j'ai hésité; mais, tout à coup, il m'est venu une pensée : c'est qu'à ce grand malheur il fallait un grand dévouement, non-seulement au roi, mais encore au royaume.

ODETTE.

Continuez, mon père.

FLAMEL.

Car, si quelque chose est plus malade, plus agonisant, plus près de la tombe que le roi, c'est le royaume. Cette belle France, elle qui semblait fatalement poussée dans la grandeur, elle qui croissait victorieuse, qui, vaincue, croissait encore, la France, à moitié conquise aujourd'hui, penche à l'abîme... Le roi fou, chacun tire à soi un lambeau de son pouvoir. Le roi reprenant sa raison, chacun obéirait, chacun se rallierait, chacun ferait face au grand, au seul, à l'unique danger du royaume, à l'ennemi... Tout à l'heure, enfant, tu m'appelais médecin du corps et de l'âme. Or, il y a en moi cette conviction que, dans le roi, il faut traiter tout ensemble l'âme et le corps. Eh bien, Odette, ma fille chérie, en te regardant et en pensant que mes regards ne pouvaient se détacher de toi, je me suis dit qu'il y avait dans la femme une mystérieuse puissance, une attraction inconnue, une influence étrange qui n'était pas de l'amour et qui tenait de l'amour. Je me suis dit qu'elle devrait avoir un bien autre pouvoir, la femme près de laquelle un esprit souffrant et une âme malade viendraient chercher le charme des entretiens solitaires et des tendres compassions.

ODETTE.

O mon père! je crois que je vous comprends... et je tremble.

FLAMEL.

Je me suis dit que, si quelque jeune fille douce et pure; que, si quelque blonde et chaste enfant apparaissait tout à coup au pauvre insensé, fût-ce au milieu de ses fureurs, comme un ange au milieu de sinistres fantômes, ce serait pour lui une vision céleste; que ses esprits troublés y reprendraient un peu de calme, et que, pour cette tête perdue, pour ce front découronné, ce calme, si faible qu'il fût, serait un acheminement vers la raison. Alors, chère enfant, alors, ma fille bien-aimée, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le plus doux visage, les yeux les plus beaux, le cœur le plus chaste, l'âme d'un ange dans le corps d'une vierge, et je me suis écrié, triste jusqu'au désespoir: « Odette! O mon Dieu, mon Dieu! il n'y a qu'Odette! »

ODETTE.

Et Dieu ne vous a pas répondu d'écarter de moi ce calice, ô mon père?

FLAMEL.

Dieu m'a montré un Christ au Calvaire, mon enfant, et il m'a dit: « Quand j'ai voulu sauver les hommes, je leur ai donné mon fils. »

ODETTE.

Mais on dit que la folie du roi est farouche et parfois sanglante.

FLAMEL.

C'est vrai.

ODETTE.

On dit que, dans ses accès, il frappe, il déchire, il tue...

FLAMEL.

C'est vrai.

ODETTE.

Mais, alors, c'est à la mort peut-être que vous m'envoyez!

FLAMEL.

Je t'ai dit que c'était au sacrifice; le sacrifice des premiers chrétiens allait jusqu'au martyre.

ODETTE.

Et si ce sacrifice était sans fruit? si ce martyre était inutile?

FLAMEL.

Odette, vous aurez donné votre jeunesse pour sauver le roi; vous aurez donné votre vie pour sauver la France.

ODETTE, s'agenouillant.

Mon Dieu, mon Dieu, inspirez-moi, et, si c'est votre volonté, donnez-moi la force, donnez-moi le courage!

(Elle laisse tomber sa tête dans ses mains.)

FLAMEL.

Que votre esprit divin descende en elle, Seigneur, Seigneur!

ODETTE, se relevant.

Je suis prête.

FLAMEL.

Vous acceptez, Odette?

ODETTE.

Dieu le veut.

FLAMEL.

O noble enfant, tu es grande et sainte!

ODETTE.

Quand me conduirez-vous au Louvre?

FLAMEL.

D'un moment à l'autre. Mais revêts-toi de blanc, ma fille; c'est la seule couleur qui n'irrite pas ses yeux.

ODETTE, souriant.

La victime va se parer pour marcher à l'autel. (Elle fait quelques pas, puis revient.) Mon père!

(Elle regarde la porte par laquelle est sorti Raoul.)

FLAMEL.

Oui, je comprends; sois tranquille.

ODETTE.

Merci!

## SCÈNE V

FLAMEL, seul.

Oh! mon Dieu! qui me dira si ce que je vais faire est une grande action ou un grand crime? Vais-je sauver le roi de France? Vais-je dévouer au plus odieux et au plus stérile de tous les supplices une adorable créature?... C'est l'avenir qui me répondra.

## SCÈNE VI

### GERTRUDE, FLAMEL.

GERTRUDE.

Maître!

FLAMEL.

Ah! c'est toi, Gertrude... Eh bien, notre blessé?

GERTRUDE.

Il est complétement revenu à lui. Il veut revoir ma maîtresse et demande où elle est.

FLAMEL.

Va rejoindre ta maîtresse dans sa chambre, Gertrude, et laisse-moi recevoir ce jeune homme; j'ai à lui parler. (Gertrude sort par où est sortie Odette. Flamel va ouvrir la porte de la chambre de Raoul.) Venez, messire, venez!

## SCÈNE VII

### RAOUL, FLAMEL.

RAOUL, à lui-même, après avoir regardé de tous côtés.

Elle n'y est plus! Ai-je donc rêvé? Non, le rêve laisse une trace dans la mémoire, et voilà tout. (Il met la main sur son cœur.) Moi, la trace est là, au cœur!

(Il reste pensif.)

FLAMEL.

Êtes-vous mieux, mon gentilhomme?

RAOUL, sortant de sa rêverie.

Oui, je vous remercie, quoique ce ne fût guère la peine de me rendre à la vie.

FLAMEL.

Pourquoi cela? la vie d'un loyal gentilhomme est toujours bonne à conserver; car, si elle lui est inutile, à lui, elle peut être utile au royaume.

RAOUL.

Et qui vous dit, maître, que je suis un loyal gentilhomme? qui vous dit que ma vie peut être utile à quelqu'un ou à quelque chose?

FLAMEL.

Nous ne nous sommes trouvés ensemble qu'une seule fois et qu'un seul instant, messire, et cet instant a suffi pour que je sache qui vous êtes, sinon comme homme et comme nom, du moins comme cœur et comme loyauté... C'était ce matin, au Louvre; je vous ai vu fléchir le genou devant le vieux roi sans royaume et lui jurer serment de fidélité. Je sais que vous tiendrez ce serment que tant d'autres ont trahi. Jeune homme, nous marchons dans la même voie, nous combattons pour la même cause, chacun selon notre vocation : vous avec ce glaive de fer qu'on appelle l'épée, moi avec ce glaive de flamme qu'on appelle la pensée. Donnez-moi la main; nous serons vainqueurs ensemble ou vaincus tous deux.

RAOUL.

Expliquez-vous; je vous comprends mal.

FLAMEL.

Plus tard, vous me comprendrez mieux.

RAOUL.

Mais, enfin, qui êtes-vous donc, vous que je ne connais pas et qui me connaissez?

FLAMEL.

Je suis un pauvre rêveur nommé Nicolas Flamel.

RAOUL.

Nicolas Flamel, l'habile écrivain, le profond alchimiste, l'homme qui a fondé quatre hôpitaux et bâti deux églises? Voici ma main, maître.

FLAMEL.

Réunies, je l'espère, ces deux mains feront quelque chose d'utile et de grand pour le royaume.

RAOUL.

Vous avez entendu mon serment, mettez-moi à même de l'accomplir.

FLAMEL.

L'œuvre est dans ma pensée, et, dès ce soir, nous nous mettrons à l'exécution.

RAOUL.

Maintenant, maître Flamel, puisque vous paraissez vous intéresser à moi...

FLAMEL.

Comme à mon fils, messire Raoul.

RAOUL.

Dites-moi, c'est un service que je vous demande.

FLAMEL.

Parlez.

RAOUL.

Où suis-je?

FLAMEL, souriant.

Vous êtes dans la maison du Seigneur; car vous êtes chez un de ses anges les plus purs.

RAOUL.

Une jeune fille, n'est-ce pas?

FLAMEL.

Oui.

RAOUL.

Son nom, maître? Par grâce, dites-moi son nom!

FLAMEL.

Odette!

RAOUL.

Odette? Oh! c'est cela! Odette! Odette! Oh! je n'avais donc pas rêvé!

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, JACQUEMIN, apparaissant à la fenêtre.

JACQUEMIN.

Ouf!

FLAMEL, tirant un poignard.

Qui va là?

JACQUEMIN.

Ami!... Messire Raoul, ayez la bonté de répondre de moi.

RAOUL.

Jacquemin!

JACQUEMIN.

Vous entendez, maître : Jacquemin Gringonneur, poëte, mathématicien, bateleur, philosophe, comédien, pour vous servir. Là, maintenant, puis-je entrer?

RAOUL.

Oui certainement. Seulement, pourquoi entres-tu par la fenêtre?

JACQUEMIN.

Parce que j'ai juré de ne jamais plus frapper aux portes.

FLAMEL.

Cet homme est votre serviteur?

RAOUL.

Il est mieux que cela, maître Flamel, il est mon ami.

FLAMEL.

Il paraît de joyeuse humeur.

RAOUL.

C'est le plus amusant compagnon que j'aie jamais connu.

FLAMEL.

Nous pourrons l'utiliser.

JACQUEMIN.

C'est dit. J'entre, n'est-ce pas?

FLAMEL

Oui, et vous êtes le bienvenu.

JACQUEMIN.

Merci.

RAOUL.

Mais comme te voilà mouillé, mon pauvre Jacquemin D'où sors-tu donc?

JACQUEMIN.

De la rivière.

RAOUL.

De la rivière?

JACQUEMIN.

Oui. Tandis qu'on vous poignardait, on me noyait, moi.

RAOUL.

On te noyait?

JACQUEMIN.

Parfaitement!

RAOUL, souriant.

Ce n'était pas pour te voler, je présume?

JACQUEMIN.

Non, Dieu merci! Mais on me noyait pour autre chose.

RAOUL.

Et pourquoi te noyait-on?

JACQUEMIN.

Pour se débarrasser de moi.

RAOUL.

Quel intérêt avait-on à se débarrasser de toi, mon pauvre ami?

JACQUEMIN.

J'en savais trop long.

RAOUL.

Que savais-tu donc?

JACQUEMIN.

Je savais qu'on allait vous assassiner.

RAOUL.

Comment cela?

JACQUEMIN.

J'avais l'honneur de souper avec les bandits à qui on est venu acheter votre vie. Elle a, par ma foi, été payée vingt philippes d'or, et comptant.

RAOUL.

Et qui faisait cet infâme marché?

JACQUEMIN.

Qui?... Eh! pardieu! c'est facile à deviner : votre voleur d'héritage. Il a peur que le testament ne se retrouve, et il ne serait pas fâché, si l'on retrouve le testament, qu'on ne retrouvât plus l'héritier.

RAOUL.

Oh! le misérable!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, ODETTE, vêtue de blanc et voilée.

ODETTE, à Flamel.

Je suis prête à vous suivre, mon ami.

RAOUL.

Odette!... Oh! plus belle que jamais!

JACQUEMIN, à Raoul.

La charmante image à mettre sur parchemin avec un fond d'or!

RAOUL.

N'est-ce pas qu'elle est belle?

FLAMEL.

Je vous laisse avec votre fidèle serviteur, messire... At-

tendez avec lui dans cette chambre, et, avant un quart d'heure, je reviens vous chercher.

JACQUEMIN.

Tous les deux?

FLAMEL.

Oui. Je suis à la recherche d'un grand secret, et, pour résoudre le problème que je poursuis, il me faut les trois plus purs éléments de la nature : un beau visage, un cœur loyal, un esprit joyeux... Viens, Odette, j'ai le pressentiment que tout ira bien.

ODETTE, à Raoul.

Adieu, messire.

RAOUL.

Adieu! pourquoi adieu? Ne vous reverrai-je donc plus?

ODETTE.

Qui sait?

RAOUL.

Odette! Odette!

ODETTE.

Je prierai pour vous.

RAOUL.

Oh! dites pour *nous*, Odette, afin que Dieu ne nous sépare ni dans sa colère, ni dans son amour.

(Flamel et Odette sortent.)

## SCÈNE X

### RAOUL, JACQUEMIN.

RAOUL.

Oh! je la reverrai, je la reverrai ; car, maintenant, je l'aime, et mieux vaudrait mourir que de ne pas la revoir.

JACQUEMIN.

Vous ne mourrez pas, et vous la reverrez.

RAOUL.

Tu le crois, n'est-ce pas, Jacquemin?

JACQUEMIN.

J'en jurerais sur ma tête.

RAOUL.

Et qui te fait croire à cela?

JACQUEMIN.

Notre étoile. Je dis notre étoile, attendu que j'ai donné congé à la mienne, convaincu que la vôtre est suffisante pour tous deux.

RAOUL.

Pauvre Jacquemin ! Elle est bien voilée cependant.

JACQUEMIN.

Voilée ! mais c'est-à-dire que l'étoile polaire, à la suite de laquelle j'ai fait le tour du monde, n'est qu'un ver luisant, comparée à la vôtre.

RAOUL.

Je voudrais bien que tu me prouvasses cela.

JACQUEMIN.

Rien de plus facile. Je vous crois assassiné, et je trouve que dame Fortune vous a conduit par la main chez une adorable enfant, que vous allez idôlatrer et qui vous le rend déjà. Par ma foi ! si tout cela n'est pas de la chance, messire, Jacquemin Gringonneur ne s'y connaît pas.

RAOUL, souriant.

Heureux Jacquemin, qui voit tout en beau !

JACQUEMIN.

C'est au point que je suis convaincu que vous n'avez qu'à dire, comme dans le conte arabe que j'ai lu à Bagdad : « Sésame, ouvre-toi ! » pour que quelque génie, quelque fée ou quelque enchanteresse apparaisse tout à coup.

RAOUL.

Tu es fou, Jacquemin.

JACQUEMIN.

N'importe, essayez : vous ne le voulez pas ? Je vais le dire pour vous : Sésame, ouvre-toi !

## SCÈNE XI

LES MÊMES, UN PAGE.

RAOUL.

Qu'est cela ?

JACQUEMIN.

Quand je vous le disais ! Voilà le génie demandé.

LE PAGE.

Messire Raoul de la Tremblaye ?

RAOUL.

C'est moi.

LE PAGE.

Très-bien.

RAOUL.

Que me voulez-vous ?

LE PAGE.

Vous remettre trois choses : une lettre, une chaîne, une épée.

RAOUL.

De quelle part venez-vous ?

LE PAGE.

Je ne puis répondre à cette question.

RAOUL.

Ne sachant de qui me viennent ces dons, je les refuse.

JACQUEMIN.

Et moi, je les accepte. Merci, jeune homme.

RAOUL.

Jacquemin !

LE PAGE.

Mon message est accompli. Je me retire.

## SCÈNE XII

### RAOUL, JACQUEMIN.

RAOUL.

Qu'as-tu fait?

JACQUEMIN.

Messire Raoul, je me suis toujours promis, si la Fortune passait à ma portée, de l'arrêter par ses trois cheveux, dussent-ils me rester dans la main. Je me suis tenu parole. Les voilà. Premier cheveu !

RAOUL.

Tu ouvres cette lettre ?

JACQUEMIN.

Elle est à votre adresse. En qualité de votre secrétaire, je l'ouvre donc. Peste ! les armes de France... Brevet de lieutenant dans les gardes du roi !

RAOUL.

Impossible, Jacquemin.

JACQUEMIN.

Par ma foi, lisez vous-même.

RAOUL.

C'est vrai.

JACQUEMIN.

Passons à la chaîne. Second cheveu !

RAOUL.

Jacquemin, cette chaîne est d'or massif.

JACQUEMIN.

Enrichie de rubis. En ma qualité de trésorier, je me charge de veiller à ce qu'il ne lui en arrive pas autant qu'à l'autre.

RAOUL.

Quant à cet épée...

JACQUEMIN.

En ma qualité d'écuyer, c'est à moi de vous la ceindre. Allons, monseigneur, allons. Troisième cheveu !

RAOUL.

Non, non, tant que je ne saurai pas de qui me viennent tous ces dons...

## SCÈNE XIII

Les Mêmes, FLAMEL.

FLAMEL.

Eh bien, messire, comment vous trouvez-vous ?

RAOUL.

Comme un homme qui rêve tout éveillé.

FLAMEL.

Et faites-vous au moins de bons rêves ?

RAOUL.

Jugez-en.

(Il lui montre la lettre, la chaîne et l'épée.)

FLAMEL.

Qu'est-ce que tout cela ?

RAOUL.

Tout cela, c'est mon rêve. Que dois-je faire?

FLAMEL.

Mettez ce brevet dans votre poche, passez cette chaîne à votre cou, bouclez cette épée à votre côté, et partons.

RAOUL.

Où allons-nous ?

FLAMEL.

Revoir Odette.

RAOUL.

Oh ! alors, à l'instant même, partons, partons !

---

## CINQUIÈME TABLEAU

A l'hôtel Saint-Paul. — La chambre du Roi.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

FLAMEL et ODETTE, entrant par une petite porte perdue dans la tapisserie.

FLAMEL.

C'est ici, Odette.

ODETTE.

Ici, dans cette chambre? c'est ici qu'il habite? J'ai vu des tombeaux moins sombres et moins lugubres que cet appartement.

FLAMEL.

C'est cependant la chambre du roi.

ODETTE.

Pauvre roi ! malheureux roi !

FLAMEL.

Oh ! oui, bien pauvre et bien malheureux! Regarde autour de nous, Odette... Tout, dans cette chambre dévastée, indique l'absence des cœurs tendres et des soins affectueux. Pas une aiguille pour recoudre ces lambeaux, pas une main pour remettre à leur place ces fauteuils renversés. A travers ces vitraux brisés sifflent le vent et la pluie. Il est besoin ici d'un doux esprit, qui veille et qui répare. Où seraient donc exilés la compassion et le dévouenent, si on ne les trouvait pas près de cette immense infortune !

ODETTE.

Ne craignez rien, mon père; je comprends maintenant

toute la grandeur du rôle que me gardait la destinée ! Cette royauté qui, au lieu de couronne, porte un voile de deuil ; cette royauté franchissant, éplorée et solitaire, la distance qui nous sépare et réclamant les soins d'une pauvre fille; cette royauté me paraît plus sainte et plus sublime que sur le trône et la couronne au front !... Où est le roi ?

FLAMEL.

Dans le jardin ; il fait sa promenade accoutumée avec ses gardiens, mais ils ne tarderont pas à le ramener dans cette chambre.

ODETTE, tressaillant.

Oh ! mon Dieu !

FLAMEL.

Odette, si tu doutes, il est encore temps ; cette porte nous est ouverte pour sortir comme elle nous était ouverte pour entrer, et personne ne nous aura vus.

ODETTE.

Non, non ; je reste. (Souriant.) Savez-vous à quoi je songe ?

FLAMEL.

Quelque sainte et divine pensée, Odette ; car les anges ne sourient pas plus doucement que tu ne le fais à cette heure.

ODETTE.

Je songe à cette gazelle qu'un jour vous me fîtes voir au Louvre dans la cage d'un lion. Ce lion était le plus féroce de tous ceux que l'on y nourrit ; aucun de ses gardiens n'osait en approcher. On lui jetait des quartiers de chair saignante à travers les barreaux de sa cage. Un jour, la reine Isabeau eut cette cruelle idée de lui donner à dévorer une gazelle vivante. On ouvrit la cage et on y poussa la pauvre petite bête épouvantée... Comment ce lion si féroce pour tous s'adoucit-il pour la gazelle ? Je ne sais ; mais, quand vous me le fîtes voir, la gazelle dormait entre les griffes du lion. — Je reste.

FLAMEL.

Seule, pauvre enfant ; seule comme la gazelle dans la cage du lion !

ODETTE.

Je ne serai pas seule, mon père ; car j'aurai avec moi l'espérance, qui soutient ; la charité, qui rachète ; la foi, qui sauve. Allez, mon ami, allez.

FLAMEL.

Dieu te garde, mon enfant! Je vais dire qu'on ramène le roi.

## SCÈNE II

ODETTE, seule.

Je me suis faite plus forte que je ne suis. Mon Dieu, mon Dieu, voici l'heure venue, l'heure terrible, l'heure du sacrifice, l'heure de la mort peut-être! Je suis résolue, je ne recule pas, je n'hésite pas, je ne regrette pas!... Et pourtant j'ai peur... Mon âme est forte, mon cœur est faible; la pensée plane, mais le corps rampe. C'est que je comprends que cet insensé que je suis, dit-on, appelée à guérir, n'a qu'à me toucher de la main pour me briser comme un de ces meubles dont je foule aux pieds les débris. Mon Dieu! que n'ai-je la harpe de David pour charmer Saül! (S'agenouillant à un prie-Dieu.) Mais, à défaut de l'instrument des séraphins et des anges, donnez-moi, Seigneur, la voix qui charme, l'accent qui console; dites-moi les syllabes magiques avec lesquelles votre Fils bien-aimé chassait le démon des corps dont il s'était emparé; car la folie, c'est un démon... (Écoutant.) Quel est ce bruit? (Se relevant sur un genou.) Mon Dieu! des cris de douleur, de sourdes plaintes, des voix terribles... On vient, on vient, on approche.

FLAMEL, en dehors.

Laissez faire le roi.

ODETTE.

Je suis perdue!

(Elle se jette dans l'angle du lit et s'enveloppe dans les rideaux pour se cacher.)

## SCÈNE III

LE ROI, ODETTE.

ODETTE.

O pauvre roi!... je n'ai plus peur, maintenant; je n'ai plus que pitié. (Étendant les mains vers lui.) Monseigneur!...

LE ROI, se redressant sur ses pieds.

Hein ?

(Il prend la couverture du lit, traverse le théâtre traînant la couverture derrière lui, les yeux fixés sur Odette. Puis il va s'asseoir dans un grand fauteuil près de la cheminée et s'enveloppe de la couverture.)

ODETTE, après un silence.

Monseigneur, que puis-je faire pour vous?

LE ROI, se découvrant le visage peu à peu.

George a froid ; bien froid, bien froid !... Pauvre George !

ODETTE, se traînant à genoux jusqu'au Roi et lui touchant les mains.

Oh ! monseigneur, en effet, vos mains sont glacées... (Elle essaye de les réchauffer.) Eh bien ?

LE ROI.

George a toujours froid... Pauvre George!

ODETTE.

Qui est George?

LE ROI.

Moi.

ODETTE.

Non, monseigneur, non ; vous ne vous nommez pas George. Vous êtes le roi, le roi Charles.

LE ROI, se relevant avec un geste menaçant.

Non, non, pas le roi. Non, pas Charles : George, le pauvre George !

ODETTE.

Excusez-moi, monseigneur... je me trompais... Oui, George... Pauvre George ! Et pourquoi George a-t-il froid?

LE ROI.

Parce que George a eu peur.

ODETTE.

Peur ! lui, si fort, si puissant, si brave !

LE ROI.

George est fort, puissant et brave; et il n'a pas peur des hommes.

ODETTE.

De quoi a-t-il peur, alors?

LE ROI.

Du fantôme !

ODETTE, s'asseyant aux pieds du Roi.

Il est donc bien terrible, le fantôme?

LE ROI.

Oui, parce qu'il est glacé.

ODETTE.

Et il a poursuivi George, ce matin?

LE ROI.

George est sorti parce qu'il brûlait et qu'il avait besoin d'air; il est descendu dans un beau jardin, où il y avait des fleurs... George aime les fleurs; il était bien content: il marchait sur un beau gazon vert, plein de marguerites des prés. Il marcha si longtemps, qu'il fut fatigué... Alors, il se coucha sous l'ombre d'un bel arbre qui avait des feuilles d'émeraude et des pommes d'or. (A Odette, qui fait un mouvement.) Ne t'en va pas.

ODETTE.

Non, non, soyez tranquille.

LE ROI.

George regardait le ciel, qui était tout bleu avec des étoiles de diamant. Tout à coup, il entendit gémir le fantôme, mais loin, loin encore, et il aurait pu se sauver, s'il ne s'était senti attaché à la terre. Alors, le ciel s'obscurcit, les étoiles devinrent toutes rouges, et les fruits d'or se choquèrent comme s'il y avait un grand vent, faisant, chaque fois qu'ils se heurtaient, le bruit que fait une lance en tombant sur un casque. Alors, le fantôme gémit de nouveau, mais plus près; l'arbre trembla jusque dans sa racine, ses feuilles se couvrirent de sueur, et de chaque feuille tomba, goutte à goutte, cette sueur glacée. Alors, le fantôme gémit une troisième fois, et George le sentit qui s'étendait à côté de lui et qui l'enveloppait de son linceul. Aussi George a-t-il froid, bien froid! (Tremblant.) Pauvre George!...

ODETTE.

Mais, s'il consentait à se coucher, peut-être George aurait-il plus chaud.

LE ROI.

Non, George ne veut pas. Aussitôt qu'il est couché, le fantôme entre et s'étend près de lui, et Charles aime mieux mourir.

ODETTE.

Vous avez dit Charles, cette fois, mon cher sire; vous n'êtes donc plus George?

LE ROI.

Chut! (Bas.) Ai-je dit Charles?

ODETTE.

Vous l'avez dit.

LE ROI.

Il ne faut pas répéter ce nom après moi; il ne faut pas m'appeler Charles; il ne faut pas qu'on sache que je m'appelle Charles et que je suis le roi. Chut! je serais obligé de les punir. Je leur dis que je m'appelle George, et ils le croient; je leur dis que mes armes ne sont pas les fleurs de lis de France, mais un lion percé d'une épée, et ils ne le nient point; car cette épée, ce sont eux qui me l'ont enfoncée dans le cœur. Pour toi seule, mon enfant, je serai Charles, je serai le roi; mais, pour les autres, je suis George... Chut!

ODETTE.

Vous avez donc confiance en moi, sire?

LE ROI.

Oui, car je t'ai reconnue, quoique tu aies changé d'âge et de visage; mais tu as toujours la même âme, et c'est à l'âme, et non au visage, que je reconnais mes amis. Tu es Valentine de Milan, la pauvre veuve de mon frère, que le duc Jean a assassinée. Silence! ils m'ont fait signer que j'approuvais l'assassinat; voilà pourquoi je veux être George. Tu ne sais pas, Charles est fou, ils l'ont rendu fou à force de tortures, et, chaque fois qu'il reverra cette femme qui l'a trahi, il redeviendra fou.

ODETTE.

O mon roi! mon roi!

LE ROI.

Oh! je reconnais ta voix, bonne Valentine. Sais-tu ce qu'ils ont dit pour t'éloigner de moi? Ils ont dit que tu me donnais des philtres, que tu me faisais boire du poison. Le philtre, c'était ta voix; le poison, c'était ton regard; doux philtre! poison délicieux! De son temps, je dormais; maintenant, c'est fini, je ne dors plus. Cependant, j'ai bien besoin de repos; cependant, je voudrais bien dormir.

ODETTE.

Mais comment dormiez-vous, alors, sire?

LE ROI.

Attends. (Il s'assied dans le fauteuil, et fait signe à Odette de s'as-

seoir sur le bras du fauteuil.) Assieds-toi là, mets ta main sur mon front, appuie ma tête sur ton épaule. Voilà comme faisait Valentine.

ODETTE.

Charles est-il bien ainsi ?

LE ROI.

Oui, Charles est bien ; Charles est heureux ; mais ne dis pas que je m'appelle Charles, ne dis pas que je suis le roi.

ODETTE.

Non, soyez tranquille... Dormez, mon roi, dormez, et Odette veillera près de vous pour que le fantôme n'entre pas.

LE ROI, s'endormant.

Odette ! qu'est cela, Odette ?... (Avec un dernier mouvement.) Odette !...

(Il s'endort peu à peu.)

ODETTE, chantant.

Dormez, mon roi ! sur vous je veille,
Tandis que Dieu veille sur moi.
Doux comme un murmure d'abeille,
Que mon chant meure à votre oreille;
Dormez, mon roi !

Dormez, mon roi ! La pauvre Odette,
De votre cœur chassant l'effroi,
A vos genoux, fille et sujette,
De l'épouse acquitte la dette.
Dormez, mon roi !

Dormez, mon roi ! votre paupière
Du sommeil a subi la loi ;
Apaisez-vous, bruits de la terre,
Vers le ciel monte ma prière.
Dormez, mon roi !

Oh ! je comprends maintenant l'amour de la fille pour son père, de la mère pour son enfant !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, FLAMEL.

FLAMEL, entr'ouvrant la petite porte et paraissant sur le seuil.

Eh bien?

ODETTE, appuyant un doigt sur sa bouche.

Parlez bas, et regardez.

FLAMEL.

Le roi dort! Dieu t'a bénie, jeune fille, car tu as fait un miracle.

ODETTE.

Un miracle! espérez-vous donc?

FLAMEL.

J'espère que, si tu ne lui rends pas la raison, tu lui conserveras au moins la vie.

(Il va tirer les rideaux du lit.)

ODETTE.

Que faites-vous?

FLAMEL.

Je remets chaque chose à sa place, j'efface les traces du désordre; il faut qu'à son réveil, tout soit calme comme dans son esprit. (Revenant au Roi.) Le sommeil, vois-tu, mon enfant, c'est le bienfaisant dictame pressé sur la bouche des fiévreux par la main réparatrice de la nuit; c'est la coupe immense où s'abreuve l'univers fatigué, où la nature entière prend la force, depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis le lion jusqu'à la fourmi, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant. Dormez, mon roi, dormez, et que nul ne vienne troubler votre sommeil. (Appelant.) Raoul!

ODETTE.

Il est là?

FLAMEL.

Oui... Raoul!

## SCÈNE V

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Me voici.

FLAMEL.

Entrez, messire.

RAOUL.

Que vois-je? le roi dans les bras d'Odette!... la tête du roi reposant sur l'épaule d'Odette!... O mon Dieu!

FLAMEL.

Messire, je quitte le roi pour un instant... Je vais, dans le laboratoire voisin, préparer pour lui un breuvage que je veux lui faire prendre à son réveil. Veillez tous deux sur ce vieillard comme sur un enfant. Écartez de lui tout bruit, toute émotion; ne laissez arriver personne jusqu'à lui; defendez son approche au nom de l'humanité, et, s'il le faut, employez la force. Vous êtes lieutenant des gardes, Raoul, faites votre devoir.

## SCÈNE VI

ODETTE, LE ROI, endormi; RAOUL.

ODETTE, à Raoul.

Eh bien, qu'avez-vous?

RAOUL.

Oh! vous me le demandez!

ODETTE.

Sans doute, je vous le demande.

RAOUL.

Je vous retrouve ici, Odette.

ODETTE.

C'est maître Flamel qui m'y a conduite.

RAOUL.

Seule, dans cette chambre, tenant le roi entre vos bras.

ODETTE.

Eh bien?

RAOUL.

Et vous me demandez ce que j'ai! Mais qu'êtes-vous donc alors au roi, Odette? Sa sœur, sa fille, sa maîtresse?

ODETTE.

Malheureux!... malheureux, je suis sa raison!

RAOUL.

Oh! je comprends, Odette! vous, la raison; moi, l'épée!

vous l'âme, moi la force! à nous deux l'œuvre sublime de la résurrection. Merci, maître Flamel, merci!

ODETTE.

La reine!

## SCÈNE VII

Les Mêmes, LA REINE, FLAMEL.

FLAMEL, à la Reine.

Oh! madame!... au nom du ciel, arrêtez!

LA REINE.

Pourquoi cela? depuis quand m'est-il interdit d'entrer chez le roi?

FLAMEL.

Le roi dort, voyez!

LA REINE.

Il faut que le roi s'éveille.

FLAMEL.

Pourquoi cela? quand chaque minute de sommeil est un jour ajouté à sa vie!

LA REINE.

Il faut que le roi s'éveille, parce que, ce matin, le duc de Bourgogne a quitté Paris en enlevant le dauphin; que le conseil est assemblé, et que, le roi fou, le duc de Bourgogne et le dauphin absents, il faut que je sois reconnue régente.

FLAMEL.

Mais le roi est fou, vous le dites vous-même.

LA REINE.

Qu'importe! pourvu qu'il signe: sa signature est toujours celle d'un roi.

ODETTE.

Oh! madame, par grâce, voyez...

LA REINE.

Ah! qu'est-ce que cette jeune fille? Je comprends maintenant pourquoi l'on veut m'éloigner de la chambre de mon époux.

FLAMEL.

Votre époux! songez-vous au nom que vous prononcez là?

LA REINE.

Laissez-moi passer, maître Flamel.

FLAMEL.

Madame, au nom de la France, ne troublez pas le sommeil du roi.

LA REINE.

Au nom de la France?

FLAMEL.

Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas ce que c'est que la France; mais la France sait bien ce que vous êtes, elle ; car elle vous appelle l'étrangère !

LA REINE.

Arrière, maître Flamel !

(Elle fait un pas vers le Roi.)

ODETTE, se reculant en poussant un cri.

Oh !

LE ROI, se relevant et fixant un regard effaré sur la Reine.

Le fantôme !

LA REINE.

Est-ce donc par votre ordre, sire, que l'on prétend m'empêcher d'arriver à vous ?

LE ROI.

Le fantôme ! le fantôme ! Odette, viens, ne me quitte pas... Fuyons ! fuyons !

(Il entraîne Odette vers la petite porte.)

FLAMEL.

Que vous ai-je dit, madame ? (A Raoul.) Raoul, souvenez-vous !

(Il sort derrière le Roi et Odette.)

## SCÈNE VIII

RAOUL, LA REINE.

LA REINE, à elle-même.

Qui donc est-elle, cette jeune fille qu'on appelle Odette, et qui semble être devenue tout à coup nécessaire au roi? Qui a conduit ici cette autre Valentine de Milan ? Oh ! il faudra bien que je le sache.

(Elle veut suivre le Roi et Odette.)

RAOUL, l'épée à la main, devant la porte.

On ne passe pas, madame.

LA REINE.

Vous vous trompez, messire, je suis la reine et je passe. (Raoul s'incline, mais sans changer de position.) Savez-vous bien que vous résistez à la reine, messire?

RAOUL.

C'est un triste devoir, mais c'est un devoir.

LA REINE.

De qui tenez-vous ces ordres?

RAOUL.

Du roi.

LA REINE.

Le roi est insensé, monsieur! et ne peut commander.

RAOUL.

Le roi, pour moi, madame, c'est toujours le roi.

LA REINE.

Eh bien, à mon tour, j'ordonne; place, messire!

RAOUL.

Je n'obéis qu'au roi.

LA REINE.

L'épée au fourreau, et rangez-vous!

RAOUL.

Vous pouvez me faire tuer à cette porte, et passer par-dessus mon corps; sinon, vous ne passerez pas.

LA REINE.

Prenez-garde, monsieur! si j'appelle, vous êtes perdu.

RAOUL.

Hier, au Louvre, j'ai voué au roi mon épée et ma vie.

LA REINE.

Et cette épée, vous vous en serviriez contre moi?

RAOUL.

Contre tous, madame, du moment que je m'en servirais pour la défense du roi.

LA REINE.

Qu'êtes-vous donc ici?

RAOUL.

Le lieutenant des gardes du roi.

LA REINE.

Mais tu ne sais donc pas, Raoul de la Tremblaye, que ce brevet que tu as dans ta poche, que cette chaîne qui est passée à ton cou, que cette épée que tu portes à la main...?

RAOUL.

Eh bien?

LA REINE.

Tu ne sais donc pas que tout cela vient de moi?

RAOUL.

C'est vrai, madame, je ne le savais pas. Tout cela vient de vous?

LA REINE.

Oui, et c'est mon page qui t'a remis tout cela hier au soir.

RAOUL.

Alors, c'est autre chose. (Tirant le brevet de sa poche et le déchirant.) Voilà le brevet. (Otant la chaîne de son cou et la jetant aux pieds de la Reine.) Voilà la chaîne. (Brisant son épée.) Voilà l'épée. Ai-je encore quelque chose à vous, madame?

LA REINE, furieuse.

Haute trahison! (Allant à la porte.) A moi! à moi! arrêtez ce misérable!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, FLAMEL, paraissant sur le balcon extérieur et ouvrant la fenêtre d'un coup de poing.

FLAMEL.

Par ici, messire Raoul! La tour Saint-Jacques est lieu d'asile. A la tour Saint-Jacques!

(Raoul s'élance et disparaît par le balcon avec Flamel.)

## SCÈNE X

LA REINE, aux ARCHERS, qui accourent.

Tirez sur ces hommes qui s'enfuient, tirez! Cent écus d'or a celui qui me les livrera morts ou vifs

# ACTE QUATRIÈME

## SIXIÈME TABLEAU

Une taverne.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

MALEMORT, LACTANCE, JASMYN TONNEAU, Buveurs.

MALEMORT et LES BUVEURS.

Maître Jasmyn Tonneau ! maître Jasmyn Tonneau !

TONNEAU.

On y va ! on y va !

LACTANCE.

Ne vous impatientez pas, mon compère ; la patience est une des premières vertus du chrétien.

## SCÈNE II

Les Mêmes, FLEUR-D'ÉPÉE, entrant.

Il s'approche d'une table que des Buveurs lui cèdent avec déférence.

LES BUVEURS.

Du vin ! de l'hydromel ! de la bière!

TONNEAU.

On y va ! on y va !

FLEUR-D'ÉPÉE, lui barrant le chemin.

Eh ! bonsoir, mon cher hôte, mon digne ami ! bonsoir, mon excellent petit père Tonneau ! Comment gouvernez-vous, je vous prie, votre précieuse et inestimable santé ?

TONNEAU, brusquement.

Merci, merci, messire capitaine, cela ne va pas trop mal, comme vous voyez ; seulement, faites-moi passage, car on m'attend.

FLEUR-D'ÉPÉE, mélancoliquement et sans laisser passer Tonneau.

Je crois, Dieu me pardonne, que vous m'avez appelé *mes-*

*sire capitaine*... Ne vous ai-je pas dit, non pas une fois, mais dix, mais vingt, mais cent fois, que je désirais me voir avec vous, ô mon inappréciable ami, sur un pied de tendre familiarité, et que vous me désobligeriez de façon mortelle si vous m'appeliez autrement que Fleur-d'Épée, tout court?

TONNEAU.

Tout court! c'est là ce que vous désirez?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui, pardieu!

TONNEAU.

Et si, le faisant, je vous tutoyais?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous combleriez mes désirs les plus chers. Il me semblerait alors, mon cher hôte, qu'entre nous désormais tout doit être commun, et Dieu sait si j'ambitionne cette communauté.

TONNEAU.

Eh bien, mon cher capitaine, je vais vous satisfaire. Fleur-d'Épée, mon garçon, ôte-toi de là, tu me gênes, ou sinon...

(Il lui montre le poing.)

FLEUR-D'ÉPÉE, se dérangeant.

Il est pétri d'esprit! (Il va au buffet et prend un pot vide avec lequel il revient s'asseoir à sa place.) Maître Jasmyn Tonneau!

TONNEAU.

Que voulez-vous?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je veux vous donner le broc vide...

TONNEAU.

Merci.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Attendez donc le complément de ma phrase, maître Jasmyn Tonneau, afin que vous me le rendiez plein.

TONNEAU.

Oh! que nenni.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, refuseriez-vous d'obtempérer à ma demande?

TONNEAU.

Parfaitement.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et pourquoi cet outrage?

TONNEAU

Pour trente-trois raisons.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Dites-les.

TONNEAU.

Vous me devez trente-trois livres tournois; voilà mes trente-trois raisons, une par livre.

FLEUR-D'ÉPÉE.

N'est-ce que cela ?

TONNEAU.

Il me semble que c'est bien assez.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, je devrais à ma dignité outragée de quitter ces lieux où les lois de la sainte amitié sont méconnues; je devrais secouer la poussière de mes sandales sur le seuil de cette porte, en disant : « Tonneau, je ne boirai plus de ton vin. » Mais un fond de tendresse me retient. Je reste et je te dis : réglons nos comptes.

TONNEAU.

Ah bah ! me payeriez-vous, par hasard?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Parbleu !

TONNEAU.

Intégralement ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un homme tel que moi dédaigne les à-compte.

TONNEAU.

Alors, voilà qui va bien, et nous allons faire taille neuve. (Il détache, d'un paquet de tailles suspendu à sa ceinture, celle du Capitaine.) Hum !... Nous avons trente-trois livres trois sous trois deniers; ne parlons que des trente-trois livres : le reste se retrouvera.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, vous voulez m'humilier, mais je refuse. On vous doit trente-trois livres trois sous trois deniers, voilà vos trente-trois livres trois sous trois deniers... Oh ! oh !

TONNEAU.

Eh bien, qu'y a-t-il encore ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il faut que j'aie oublié ou perdu ma bourse : est-ce qu'il y aurait des voleurs ici?

TONNEAU.

Pourquoi ne dites-vous pas qu'on vous l'a volée, capitaine?

FLEUR-DÉPÉE.

C'est encore possible.

TONNEAU.

Alors, capitaine...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Quoi ?

TONNEAU.

Vous ne comprenez pas ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Non.

TONNEAU.

Allez vous désaltérer ailleurs.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonneau, donne-moi à boire aujourd'hui, et, demain, je te payerai.

TONNEAU.

Fleur-d'Épée, paye-moi aujourd'hui, et je te donnerai à boire demain.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! c'est ainsi ?... Eh bien, je ne m'abaisserai pas davantage devant toi... Adieu, ventre de Silène! adieu, panse bouffie! adieu, bedaine gonflée! Je m'en vais, et je te préviens que je ne reviendrai que le jour où tu auras vu tes genoux.

TONNEAU.

Alors, je vais prier Dieu de ne les revoir jamais. Comment! vous n'êtes pas encore parti?

## SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUES DE LA TREMBLAYE, qui est entré depuis le milieu de la scène précédente et qui a écouté.

JACQUES.

Non, et le capitaine ne partira pas.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je partirai, quand il me baiserait les pieds pour me faire rester. Ah! vous ne me connaissez pas, mon gentilhomme.

JACQUES.

Si fait, je vous connais, et je vous dis, capitaine Fleur-d'Épée, restez.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien, soit! mais à une condition.

JACQUES.

Laquelle?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous me direz qui vous êtes et pourquoi vous venez.

JACQUES.

Je viens d'abord pour payer à ce brave homme, sur la somme que je vous dois, les trente-trois livres trois sous trois deniers que vous lui devez, vous.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Vous êtes mon débiteur?

JACQUES.

Allez-vous dire que non?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Pour qui me prenez-vous? Apprenez que je n'ai jamais renié une dette, surtout quand je suis le créancier.

JACQUES.

Et vous ne me ferez pas l'injure de commencer par la mienne. (A Tonneau.) Voici la somme réclamée; grattez votre taille et ouvrez un nouveau crédit au capitaine.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Ah! par ma foi, voilà un honnête homme que je ne m'attendais pas à rencontrer ici.

JACQUES.

Un broc de vin, et de votre meilleur.

TONNEAU.

Vous allez être servis, mes gentilshommes.

(Ils s'assoient à la table.)

JACQUES, à Fleur-d'Épée.

Vous cherchez à me reconnaître, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ma foi, oui. Je désire graver vos traits dans ma mémoire, afin, quand je vous retrouverai, de ne pas commettre l'irrévérence dont je me sens coupable en ce moment en ne vous reconnaissant pas.

JACQUES.

Ne cherchez point, capitaine, vous perdriez votre temps. Vous ne m'avez vu qu'une fois, et, cette fois-là, j'étais masqué.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! vous êtes le gentilhomme du pont au Change! Alors, ce n'est point trente-trois livres tournois que vous me devez, c'est vingt écus d'or.

JACQUES.

Tout beau! rappelez-vous nos conventions. Je vous devais vingt écus d'or dans le cas où vous me débarrasseriez de mon ennemi.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ne vous en ai-je point débarrassé?

JACQUES.

Pas le moins du monde.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Mon gentilhomme, aussi vrai que je m'appelle le capitaine Fleur-d'Épée, votre ennemi est, à l'heure qu'il est, couché le nez en l'air, la tête fendue jusqu'aux dents et la poitrine trouée de part en part.

JACQUES, allant à la fenêtre.

Regardez.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Où cela?

JACQUES.

Dans cette direction... Quel est le gentilhomme qui cause là-bas avec maître Nicolas Flamel?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Corne-de-bœuf! c'est notre homme!

JACQUES.

Silence! voici maître Tonneau.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Allons, approche, maître Jasmyn Tonneau Ier, empereur d'Égypte, roi de Thune, prince d'Argot, duc de Bohême, et tâche que ton vin soit digne de ceux à qui tu as l'honneur de le servir.

TONNEAU.

Goûtez-moi de ce flacon des Canaries, et vous m'en donnerez des nouvelles.

JACQUES.

Merci!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Que faire?

JACQUES.

Parbleu! recommencer. Ce qui ne réussit point une première fois, réussit une seconde.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui; mais il sera sur ses gardes.

JACQUES.

C'est trop juste; ce sera le double.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Soit. Mais je ferai à Votre Seigneurie une petite condition, par-dessus le marché.

JACQUES.

Laquelle?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je devine en vous un haut et puissant personnage.

JACQUES.

En effet, j'ai quelque crédit à la cour.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien, tel que vous me voyez, je suis honnête, au fond.

JACQUES.

Oui, au fond, très-bien.

FLEUR-D'ÉPÉE.

L'existence que je mène m'empêche parfois de dormir.

JACQUES.

Bon! vous avez des remords?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Non! pis que ça, j'ai des craintes.

JACQUES.

Ah! diable!

FLEUR-D'ÉPÉE.

De sorte que... Ma foi, mon gentilhomme, je veux faire une fin.

JACQUES.

C'est trop juste. Reste à savoir seulement la fin que vous voulez faire.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je suis las de la vie d'aventures. Si brave que l'on soit, il peut arriver malheur. J'ambitionne une position honorable

qui m'assure contre la potence et la roue. Je désire mourir dans mon lit. Eh! mon Dieu, je sais bien que, pour un homme d'épée, c'est une faiblesse; mais, que voulez-vous! chacun a la sienne. La vôtre, c'est d'être debarrassé de votre cousin. Eh bien, moyennant quarante écus d'or et une bonne place dans les gens d'armes du roi, je vous en débarrasse.

JACQUES.

Cela tombe à merveille, mon maître : depuis hier, je suis lieutenant aux gardes, poste un instant occupé par mon cousin, et dont il a donné sa démission de manière à me faire croire qu'en servant mes intérêts, vous servirez en même temps ceux de la reine. Votre demande vous est accordée, capitaine Fleur-d'Épée.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Alors, il ne reste qu'un détail insignifiant.

JACQUES.

Lequel?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Les arrhes.

JACQUES.

Les voici.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Maintenant, un dernier mot.

JACQUES.

Dites.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Comment notre homme se trouve-t-il ici?

JACQUES.

Ne vous ai-je pas dit qu'il avait encouru la colère de la reine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Eh bien?

JACQUES,

Eh bien, Saint-Jacques est lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui, mais pas pour ces sortes de crimes.

JACQUES.

Gardez-vous bien de le faire expulser, vous ne l'auriez plus sous la main.

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'est juste. (Réfléchisant.) Si cependant notre homme à en-

couru la colère de la reine, peut-être serait-il plus adroit et moins dangereux de le livrer tout simplement à cette colère.

JACQUES.

Colère de reine, amour de femme! Maître Fleur-d'Épée, rendons Raoul à la reine, et, demain peut-être, c'est moi qui suis abandonné et vous pendu!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Compris! Cette nuit même, nous serons débarrassés de notre homme, et quant au quarante écus d'or restants...

JACQUES.

Présentez-vous demain au Louvre, et demandez le comte Jacques de la Tremblaye, lieutenant aux gardes du roi : c'est moi.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Comte Jacques de la Tremblaye, lieutenant aux gardes du roi, enchanté d'avoir fait, ou plutôt d'avoir renouvelé connaissance avec vous.

JACQUES.

A demain?

FLEUR-D'ÉPÉE.

A demain.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, hors JACQUES.

MALEMORT.

Eh bien, capitaine?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Quoi?

PILLETROUSSE.

Est-ce que nous ne partageons pas?

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'était un gentilhomme ruiné, qui venait pour m'emprunter de l'argent.

MALEMORT.

Et vous lui en prêtez?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je le lui porterai demain au Louvre... (A lui-même.) Je vais donc devenir honnête homme! J'ai toujours senti que c'était ma vocation. (On entend un son de trompette et un bruit de tambour.) Ohé! qu'est-ce que cela?

PLUSIEURS VOIX, au dehors.

Au conseil, l'empire d'Égypte! le royaume de Thune! la principauté d'Argot! le duché de la Grande et de la Petite Bohême! au conseil! au conseil!

TOUS.

Voilà! voilà!

TONNEAU.

Voilà!

FLEUR-D'ÉPÉE.

De quoi s'agit-il?

TONNEAU.

Il s'agit de discuter les droits d'un nouveau venu aux priviléges du lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Ah! ah! c'est sans doute de notre homme qu'il est question...

## SCÈNE V

LES MÊMES, JACQUEMIN, UNE FOULE DE BOHÉMIENS ET DE TRUANDS.

TOUS.

Sur ton trône, Jasmyn! sur ton trône!

TONNEAU.

Silence! et que l'on m'écoute!

TOUS.

Silence! chut! chut! silence!

TONNEAU.

Nous, empereur d'Égypte, roi de Thune, prince d'Argot, duc de la Petite et de la Grande Bohême, tavernier de la Tour Saint-Jacques, déclarons le conseil assemblé et prêt à écouter ce qui lui sera dit pour et contre l'admission du gentilhomme qui sollicite la faveur d'être admis à jouir de nos immunités et priviléges.

TOUS.

Oui, oui, oui!

TONNEAU.

La parole est au serviteur du gentilhomme dont l'admission est proposée.

JACQUEMIN, montant sur un escabeau qui fait tribune, en avant du trône de Tonneau.

Très-honorables membres du très-honorable conseil privé

du royaume d'Argot, je viens, au nom de mon maître, dont la vie est en péril, vous prier de l'admettre aux franchises du lieu d'asile, et acquitter pour lui le droit d'entrée.

UN ÉTUDIANT.

Comment s'appelle-t-il, ton maître?

JACQUEMIN.

Messire Raoul de la Tremblaye.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

C'est bien notre homme.

MALEMORT.

Et de quel crime est-il accusé, ton gentilhomme?

JACQUEMIN.

Il a manqué de respect à la reine Isabeau de Bavière.

PILLETROUSSE.

Haute trahison!

LACTANCE.

Quant à moi, pourvu qu'il n'ait rien à se reprocher à l'endroit des gens d'Église...

PLUSIEURS VOIX.

Haute trahison!... oh! oh!

PILLETROUSSE.

En qualité d'ancien procureur, je m'oppose à l'admission...

FLEUR-D'ÉPÉE.

Bon! et pourquoi cela, maître Pilletrousse?

PILLETROUSSE.

D'abord, ici, nous sommes tous égaux.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et qui vous dit le contraire, maître Pilletrousse? Accusez en votre qualité d'ancien procureur, je défendrai en ma qualité d'ancien avocat.

TONNEAU.

La parole est au procureur Pilletrousse.

PILLETROUSSE.

Très-honorables auditeurs, s'il ne s'agissait que d'une affaire civile ou criminelle de peu d'importance, de quelque bon coup d'épée ou de quelque mauvais coup de couteau, de quelque vol, de quelque filouterie, d'un honnête faux ou de quelque loyale banqueroute, je vous dirais: ouvrez au demandeur les portes du lieu d'asile à deux battants, *dignus est!*... Mais il est question de bien autre chose, honorables

auditeurs : il est question d'un crime d'État, d'un notable outrage commis à l'endroit de madame la reine, et l'asile, évidemment, ne peut pas protéger un coupable de ce genre. Pour un pareil fait, madame Isabeau ferait balayer la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie tout entière, et la bonne et saine politique veut que nous ne nous brouillions qu'avec ceux qui ne sont pas assez forts pour nous faire du mal. J'ai dit.

PLUSIEURS VOIX.

Il a raison ! il a raison !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Je demande à répondre.

PLUSIEURS VOIX.

Oui ! oui ! oui !

TONNEAU.

La parole est à l'avocat Fleur-d'Épée.

TOUS.

Silence ! écoutons !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Très-illustres auditeurs, à entendre des propositions aussi basses et aussi lâches que celles qui viennent d'être formulées par ce robin concussionnaire, on se croirait dans une société d'honnêtes gens et point parmi des Égyptiens, des Argonautes et des Bohémiens. Je me fais fort, moi, Fleur-d'Épée, de trouver assez de bons garçons dans Saint-Jacques-la-Boucherie pour défendre nos priviléges contre la reine elle-même, qui n'est pas la reine tant que nous aurons le bonheur que vive notre roi Charles VI, le bien-aimé. Que la société dont nous sommes bannis existe par la loi, soit, je ne m'y oppose pas ; mais nous autres bons garçons, joyeux vivants, routiers, tirelaines, truands, sabouleux, francs mitous, nous vivons en dépit d'elle et nous ne sommes jamais plus florissants que lorsque nous nous trouvons en opposition avec les mandats, les ordonnances, les édits, les arrêts, les contraintes, les huissiers, les recors, les archers et les baillis. J'ai dit.

PILLETROUSSE.

Les raisonnements abrutis du capitaine Fleur-d'Épée me semblent pitoyables. Mon opinion reste toujours la même... et je vote... (Jacquemin lui met une bourse dans la main) et je vote... pour l'admission.

PLUSIEURS VOIX.

Il a reçu de l'argent!... il est vendu!... Non, non... pas d'admission !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il a reçu de l'argent, le misérable ! et de qui?

JACQUEMIN.

De moi, capitaine.

(Il lui met une autre bourse dans la main.)

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Ame vénale, cache ta honte !

(Il glisse la bourse dans sa poche.)

TOUS.

Qu'il soit admis ! — Non, non ! — Si ! — Délibérons, délibérons !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, FLAMEL, paraissant au milieu du cercle.

FLAMEL.

Silence ici !

PLUSIEURS VOIX.

Qui impose silence ?

FLAMEL.

Moi.

TOUS, avec respect.

Maître Nicolas Flamel.

(Tonneau fait des efforts pour descendre de son trône.)

FLAMEL.

Restez, maître Jasmyn Tonneau. — Vous êtes bien hardis, tous tant que vous êtes, d'oser discuter l'admission d'un gentilhomme amené par moi dans ce lieu d'asile, protégé par moi, présenté par moi, logé chez moi ! Je n'ai qu'une chose à vous dire : que cette admission soit prononcée à l'instant même, ou, je vous en préviens, mon coffre-fort se fermera pour ne plus s'ouvrir. Et, mon coffre-fort fermé, vous le savez bien, c'est la famine.

TONNEAU.

Digne et excellent maître Flamel, ils obéiront aveuglément ; je m'en porte garant pour eux et en leur nom.

FLAMEL.

Ratifiez-vous les paroles du roi d'Argot?

TOUS.

Oui, oui, oui.

TONNEAU.

L'admission du chevalier Raoul est proposée. Acceptez-vous?

TOUS.

Oui! oui!... Vive maître Nicolas Flamel!

TONNEAU.

Le chevalier Raoul de la Tremblaye est admis, à l'unanimité, à jouir des priviléges et immunités du droit d'asile, mais seulement, bien entendu, dans les limites du lieu d'asile.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Le mouton restera dans la gueule du loup. Très-bien!

FLAMEL.

Qu'on ne s'éloigne pas, car ce n'est pas tout.

TOUS.

Nous voici, maître Flamel! nous voici!

FLAMEL.

Un enfant a été volé hier au soir sur le pont au Change. Que celui ou celle qui a commis ce vol sorte de la foule et vienne me parler. (Silence et immobilité.) Eh bien?

UN BOHÉMIEN.

Allons, allons, Marcela...

LA BOHÉMIENNE.

Quoi?

UN BOHÉMIEN.

Il ne s'agit pas de nier ou de garder le silence ici; quand maître Flamel ordonne, il faut obéir. Maître Flamel, voilà la femme qui a pris l'enfant.

FLAMEL.

Tu en est sûr?

LE BOHÉMIEN.

C'est moi qui l'y ai aidée.

FLAMEL.

Viens ici, femme.

LA BOHÉMIENNE.

Me voilà.

FLAMEL.

Est-ce vrai, ce que dit Assan?

LA BOHÉMIENNE.

Oui.

FLAMEL.

Tu rendras l'enfant que tu as pris, et je te donnerai deux écus d'or.

LA BOHÉMIENNE.

Non.

FLAMEL.

Comment, non?

LA BOHÉMIENNE.

L'enfant m'appartient, puisque je l'ai pris. Il est à moi. Je le garde.

FLAMEL.

Tu rendras cet enfant, sinon je te livre à la justice, et demain, tu seras brûlée en place de Grève. Obéiras-tu?

LA BOHÉMIENNE.

Oui. (A part.) Mais je me vengerai!

FLAMEL.

Que cet enfant soit porté dans ma maison avant la nuit.

LA BOHÉMIENNE.

Il le sera.

FLAMEL.

Approche.

LA BOHÉMIENNE.

Qu'y a-t-il encore?

FLAMEL.

Voici deux écus d'or pour te dédommager de la perte que je te cause.

LA BOHÉMIENNE.

Gardez votre argent, maître Flamel. Je vole et ne mendie pas.

(Elle se perd dans la foule.)

FLAMEL.

C'est bien. Et, maintenant, maître Jasmyn Tonneau, voici une bourse dont le contenu doit être employé à payer la bienvenue du chevalier Raoul de la Tremblaye à l'asile de Saint-Jacques-la-Boucherie.

TONNEAU.

Vous entendez, camarades... Garçons, en perce les meil-

leurs tonneaux ! Prenez les brocs les plus larges, les verres les plus profonds, et buvez jusqu'à la lie. (Il tourne le robinet du tonneau sur lequel il est assis.) A la santé de maître Nicolas Flamel !

## SCÈNE VII

LES MÊMES, hors FLAMEL.

TONNEAU, dont le chant succède aux cris.

Asile, asile!
Routier, tirelaine, truand,
Élevons ville contre ville.
La tour Saint-Jacques nous défend.
Asile, asile!
Saint-Jacques est grand.

Clopin-clopant, de dessous terre,
Bandits, juifs et gueux, sortez tous!
Voleurs de nuit, fils du mystère,
Le lieu d'asile est fait pour vous.

(Reprise en chœur avec un effroyable accompagnement de pots, de verres, de chaises et de bancs brisés.)

Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

Ici, l'on engraisse, on prospère.
Venez, sabouleux, francs mitous!
Ici, l'on rit de la misère ;
L'existence n'est point austère,
Et du sort on nargue les coups.
Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

On raille, ici, dame justice
Et ses suppôts vêtus de noir!...
Dans ses doigts tout gaillard qui glisse,
Ou par force ou par artifice,
Parmi nous à droit de s'asseoir !...
Asile, asile!
Routier, tirelaine, etc., etc.

Nous avons les franches ripailles,
Nous avons les folles amours,

Nous avons orgie et batailles,
Longues nuits qui sont nos beaux jours !...
Asile, asile !
Routier, tirelaine, etc., etc.

VOIX, au dehors.

Alarme !... alarme !...

TOUS.

Qu'est-ce que cela ?

RAOUL, entrant.

Le duc de Bourgogne attaque la porte de Bucy avec ses Bourguignons. Qui veut me suivre ?

TOUS.

Moi ! moi !...

RAOUL.

Mauvais Français qui ne vient pas !

TOUS.

Aux armes !... aux Bourguignons !

## SCÈNE VIII

TONNEAU, resté un peu en arrière ; LES BOHÉMIENS.

TONNEAU.

Eh bien, vous ne suivez pas, vous autres ?

UN BOHÉMIEN.

Qu'est-ce que cela nous fait, à nous ? Bourguignons, Armagnacs ou Français, tous sont nos ennemis.

TONNEAU.

Parce que vous êtes les ennemis de tous, race de Satan !

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LYLETTE.

LYLETTE, arrêtant Tonneau.

Mon bon monsieur ! mon bon monsieur !...

TONNEAU.

Quoi ? qu'y a-t-il?

LYLETTE.

Vous n'avez pas vu mon enfant, mon pauvre enfant?

TONNEAU.

Il s'agit bien de votre enfant! les Bourguignons attaquent Paris, entendez-vous? et nous allons nous battre contre eux... Son enfant!

## SCÈNE X

LES MÊMES, hors TONNEAU.

LYLETTE.

Les forces me manquent... Mon pauvre cher petit bien-aimé, où es-tu?

(Elle pleure.)

UN BOHÉMIEN.

C'est la femme du pont au Change, celle dont nous avons volé l'enfant.

LA BOHÉMIENNE, à part.

L'enfant que Flamel m'a fait rapporter chez lui... Je lui ai promis de me venger. Voici l'occasion.

(Elle s'approche de Lylette.)

LA BOHÉMIENNE.

On t'a volé ton enfant, femme?

LYLETTE.

Oui, oui, oui... Et, tenez, j'ai vendu tout ce qui me restait dans ma pauvre maison, tout, excepté son berceau, pour le cas où je le retrouverais. Il y a six pièces d'or dans cette bourse. Eh bien, écoute-moi, femme; écoutez-moi toutes, vous autres. Parmi vous, il y a certainement des mères. Eh bien, je donne cette bourse à qui me dira où est mon enfant.

LA BOHÉMIENNE.

Un petit garçon?

LYLETTE.

Oui, de trois ans, beau comme les amours, un visage d'ange, de grands cheveux blonds de chérubin.

LA BOHÉMIENNE.

On te l'a volé au pont au Change?

LYLETTE.

Oui.

LA BOHÉMIENNE.

Avant-hier, à dix heures du soir?

LYLETTE.

Oui... Vous connaissez donc mon enfant? vous l'avez donc vu? vous savez donc où il est?

LA BOHÉMIENNE.

Je sais où il est.

LYLETTE, avec violence.

Vous allez me le dire! (Suppliante.) Oui, vous me le direz, et je vous bénirai jusqu'au dernier jour de ma vie.

LA BOHÉMIENNE.

Votre enfant est chez maître Nicolas Flamel.

LYLETTE.

Qui le lui a donné?

LA BOHÉMIENNE.

Il l'a acheté à celle qui vous l'avait pris.

LYLETTE.

Acheté!... Pour quoi faire?... Mais parlez donc!

LA BOHÉMIENNE.

Pour faire de l'or, on a besoin du sang d'un enfant...

LYLETTE, haletante.

Et...?

LA BOHÉMIENNE.

Et Nicolas Flamel fait de l'or.

LYLETTE.

Ah!... Mais je le sauverai!... je le reprendrai!...

LA BOHÉMIENNE.

La maison de Nicolas Flamel est solide et se ferme avec des portes de fer.

LYLETTE.

Oh! que m'importe, à moi! une mère qui va sauver son fils entre partout. (Tirant de sa poche un couteau qu'elle ouvre.) J'entrerai! Tiens, voilà ma bourse; montre-moi sa maison.

LA BOHÉMIENNE.

Venez.

LYLETTE.

Ne pleure plus, mon enfant. Me voilà! me voilà!

FLEUR-D'ÉPÉE, quittant le pilier derrière lequel il est resté caché.

Moi aussi, j'ai affaire chez maître Nicolas Flamel, et j'y entrerai aussi, moi!...

## SEPTIÈME TABLEAU

Chez Nicolas Flamel. — Une chambre basse et une chambre haute.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

DAME PERNELLE, seule, écoutant sonner l'heure.

Elle est assise près d'une table et tricote, dans la chambre d'en bas.

Onze heures du soir, et Flamel ne rentre pas. Je vous demande un peu si un honnête bourgeois, un digne propriétaire, ayant pignon sur rue et des écus dans ses coffres, ne devrait pas, au lieu de courir le guilledou dans les rues de Paris à des heures pareilles, être bien tranquillement et bien chaudement dans son lit. Mais non, ce damné Flamel, il est pire qu'un jeune homme, toujours se mêlant de ce qui ne le regarde pas, toujours fourré où il n'a que faire, n'ayant peur de rien. Un beau jour, on me le rapportera avec un bon coup de couteau dans le ventre, et il n'aura que ce qu'il méritait... Ah! cet homme-là, il me fera mourir à petit feu de chagrin et d'inquiétude! (Prêtant l'oreille.) Mais il me semble que l'on ouvre la porte de la rue. Oui, oui, je ne me trompe pas... quelqu'un est entré dans la maison; on suit le couloir, on monte l'escalier. (Allant à la porte, mais sans l'ouvrir.) Flamel! Flamel! est-ce toi?

RAOUL, en dehors.

Non, ma bonne madame Pernelle, non, ce n'est pas votre mari.

DAME PERNELLE.

Et qui donc êtes-vous, vous?

RAOUL.

Votre hôte, Raoul de la Tremblaye, qui regagne son logis et qui vous souhaite le bonsoir.

(Il passe et on l'entend monter à l'étage supérieur.)

DAME PERNELLE, grommelant.

Bonsoir, bonsoir... Singulière manie de Flamel de donner asile chez lui à tous les vagabonds qu'il rencontre par les chemins. Hier, c'est ce jeune homme qu'il ramenait; aujour-

d'hui, c'est un enfant qu'il rapporte. Il est vrai que l'enfant a l'air d'un petit ange, et que le jeune homme me fait l'effet d'un digne garçon ; ce qui ne l'empêche point, à ce qu'il paraît, d'avoir une lourde affaire sur les reins. Enfin, c'est la joie de Flamel de courir toute sorte de risques pour des étrangers. Par bonheur que je suis là, et que, pendant qu'il pèche, moi, je prie.

## SCÈNE II

RAOUL et LYLETTE, dans la chambre d'en haut ; DAME PERNELLE, dans la chambre d'en bas, lisant son livre d'heures et s'endormant peu à peu.

RAOUL, tenant Lylette dans ses bras.

Pauvre femme ! Heureusement, comme je m'en doutais, elle n'est qu'évanouie.

LYLETTE.

Mon enfant ! où est mon enfant?

RAOUL.

Quand je vous ai trouvée évanouie, près de la porte de cette maison, vous étiez seule.

LYLETTE.

Seule ! et où suis-je?

RAOUL.

Vous êtes chez moi.

LYLETTE.

Chez vous? qui êtes-vous?

RAOUL.

Je suis un pauvre gentilhomme, nommé Raoul de la Tremblaye.

LYLETTE.

Vous êtes bon, messire.

RAOUL.

Je me souviens d'une parole divine, et je la mets en pratique, voilà tout : « Fais pour ton prochain ce que tu voudrais que l'on fît à toi-même. » Maintenant, que vous était-il arrivé, et pourquoi étiez-vous évanouie au seuil de cette maison?

LYLETTE.

Les forces m'ont manqué... Depuis deux jours, je cher-

che... depuis deux jours, je cherche mon enfant, et je n'ai pas mangé depuis deux jours.

RAOUL.

Mon Dieu ! pauvre femme ! pauvre mère ! Tenez, buvez ce verre de vin d'abord, puis mangez.

LYLETTE.

Non, non, ce verre de vin suffira. (Elle boit.) Quelle heure est-il ?

RAOUL.

Onze heures viennent de sonner.

LYLETTE, à elle-même.

C'est à minuit que se commettent ces sortes de crimes. J'ai encore une heure devant moi.

RAOUL.

Que dit-elle ?

LYLETTE.

Messire...

RAOUL.

Serait-elle folle ?

LYLETTE.

Connaissez-vous la maison d'un alchimiste nommé Nicolas Flamel ?

RAOUL.

Oui.

LYLETTE.

Où est-elle?

RAOUL.

C'est ici.

LYLETTE.

Comment, c'est ici ?

RAOUL.

C'est-à-dire que cette maison est celle de Nicolas Flamel?

LYLETTE.

Mais ce n'est pas vous qui êtes Nicolas Flamel?

RAOUL.

Non, je suis son hôte.

LYLETTE.

Et lui, où demeure-t-il ?

RAOUL.

Juste au-dessous de moi.

LYLETTE.

C'est bien. Merci, messire.

RAOUL.

Où allez-vous?

LYLETTE.

Où Dieu me mène.

RAOUL.

Voulez-vous que je vous accompagne?

LYLETTE.

Merci, je dois être seule.

RAOUL.

Allez, pauvre femme, et que le ciel vous protège !

LYLETTE.

Merci.

## SCÈNE III

RAOUL, au premier étage; DAME PERNELLE, endormie en bas.

RAOUL.

Pauvre femme ! Oui, que le ciel la protége ! Merveilleuse chose que la religion qui permet que l'on prie pour les autres, quand on a tant besoin de prier pour soi-même. Mais une voix secrète me dit d'avoir confiance dans l'avenir, et que mon étoile, — maître Flamel dit que chacun a la sienne, — si voilée qu'elle soit en ce moment, se dégagera un jour des nuages sombres qui l'obscurcissent et brillera dans un ciel pur. (Se débarrassant de son pourpoint et de son épée, et s'approchant du lit.) Et maintenant, je vais dormir, je l'espère, comme on doit dormir quand le corps est brisé et que la conscience est tranquille.

(Il va se jeter sur son lit et disparaît dans l'alcôve, au moment où Lylette entr'ouvre doucement la porte de la chambre du bas.)

## SCÈNE IV

LYLETTE, entrant sur la pointe du pied; DAME PERNELLE, endormie.

LYLETTE.

M'y voici...

DAME PERNELLE, rêvant.

Flamel!... es-tu là, Flamel?

LYLETTE.

Oh ! une femme... Bon ! elle dort...

DAME PERNELLE.

Hein? tu dis?...

LYLETTE.

Ah ! cette alcôve...

(Elle se jette dans l'alcôve.)

DAME PERNELLE.

Flamel!... Flamel!... c'est trop tard... minuit... (On entend une porte qui se ferme avec bruit. — Dame Pernelle se réveillant.) Ah ! cette fois, c'est lui qui rentre... Des voix dans l'escalier! Qui peut-il donc encore ramener à une pareille heure?

## SCÈNE V

LYLETTE, cachée ; DAME PERNELLE, FLAMEL, JACQUEMIN.

FLAMEL.

Par ici, par ici, mon brave Jacquemin ; nous voilà arrivés à bon port.

JACQUEMIN.

Ma foi, j'ai eu peur un instant de ne pas me trouver au rendez-vous ; cela a chauffé, les Bourguignons ! et, sans messire Raoul, qui s'est battu comme un enragé, je ne sais pas comment les choses auraient tourné ; mais j'espère que les voilà guéris pour quelque temps de la manie de frapper, à dix heures du soir, aux portes de Paris... Madame Pernelle?...

FLAMEL.

Vous connaissez le nom de ma femme.

JACQUEMIN.

Je le crois bien ! il est presque aussi populaire que le vôtre. Madame Pernelle, vous me rappelez une superbe Chinoise que j'ai connue à Pékin.

FLAMEL.

Défiez-vous de maître Jacquemin, ma mie: il est complimenteur comme le serpent qui a perdu Ève.

DAME PERNELLE.

Ah! vous voilà enfin, maître Nicolas!

FLAMEL.

Comme vous voyez. (A Jacquemin.) Il paraît que le temps est à l'orage.

DAME PERNELLE.

Minuit passé; jolie heure pour un honnête homme!

FLAMEL.

Socrate, qui était un sage, disait qu'il rentrait toujours trop tôt quand il trouvait sa femme éveillée.

DAME PERNELLE.

D'où venez-vous, s'il vous plaît?

FLAMEL.

D'où j'avais affaire.

DAME PERNELLE.

Et où aviez-vous affaire?

FLAMEL.

D'où je viens. A-t-on apporté un enfant?

LYLETTE, qui écoute,

Ah! c'est mon pauvre petit.

DAME PERNELLE.

Oui, le dernier fruit de vos déportements, sans doute; mais je vous préviens...

FLAMEL.

Où est-il?

DAME PERNELLE.

Dans ma chambre; mais je vous jure...

FLAMEL.

En avez-vous eu bien soin?

DAME PERNELLE.

Je lui ai donné du pain et du miel; mais cela n'empêche pas...

FLAMEL.

Que fait-il?

DAME PERNELLE.

Il dort; seulement, à son réveil...

FLAMEL.

Assez; c'est tout ce que je voulais savoir...

(Il va au bahut, l'ouvre et en tire trois sacs.)

DAME PERNELLE.

Ah! mon Dieu! trois sacs d'argent.

FLAMEL.

Vous vous trompez : ce sont trois sacs d'or.

DAME PERNELLE.

Mais cet or...

FLAMEL.

M'appartient; je l'ai gagné par mon travail, et je prétends en disposer à ma fantaisie.

DAME PERNELLE.

Cependant, il me semble que j'ai bien le droit de savoir...

FLAMEL.

Ce qui se passe dans votre chambre; allez-y voir, et, si l'enfant crie, donnez-lui une seconde tartine de miel.

LYLETTE.

Il n'a cependant pas l'air d'un méchant homme.

DAME PERNELLE.

Et si je ne voulais pas y aller, dans ma chambre?

FLAMEL.

Vous auriez tort, car vous iriez tout de même.

(Il la prend par la main et la met dehors.)

## SCÈNE VI

JACQUEMIN, FLAMEL.

JACQUEMIN.

Il paraît que madame Pernelle a un caractère...

FLAMEL.

Épineux.

JACQUEMIN.

Je cherchais le mot; vous l'avez trouvé.

FLAMEL.

C'est qu'il y a plus longtemps que vous que je cherche.

JACQUEMIN.

Vous me faites l'effet d'un philosophe d'une qualité tout à fait supérieure, maître Flamel.

FLAMEL.

Ce n'est pas de la philosophie, c'est de la patience.

JACQUEMIN.

Est-ce que cela ne se ressemble pas beaucoup?

FLAMEL.

Autant qu'une vertu païenne peut ressembler à une vertu chrétienne.

JACQUEMIN.

Vous ne passez cependant pas, maître Flamel, pour un très-bon chrétien, entre nous soit dit.

FLAMEL.

L'homme a toujours deux réputations, mon cher Jacquemin : celle qu'il mérite et celle qu'on lui fait; rarement il laisse après lui celle qu'il mérite. Ainsi, moi, je suis un simple médecin, le plus ignorant de tous, peut-être; mais, comme j'aime les découvertes nouvelles, comme je m'occupe de chimie, comme je passe à peu près toutes les nuits dans mon laboratoire, et que, de la rue, on voit, à travers les vitres de ma fenêtre, la réverbération de mes fourneaux, on dit que je suis un sorcier... que j'ai trouvé la pierre philosophale... que je fais de l'or.

LYLETTE.

Si ce n'était pas vrai, cependant !

JACQUEMIN.

Si vous n'avez pas trouvé le secret de faire de l'or, vous avez, au moins, trouvé celui de l'amasser.

FLAMEL.

Oui, comme l'enfant amasse l'eau qu'il puise dans ses mains à la rivière, et qui s'écoule entre ses doigts. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Je vous ai fait venir, Jacquemin, pour autre chose qu'écouter des propos de vieille femme.

JACQUEMIN.

Et me voilà prêt à exécuter ce que vous jugerez à propos de m'ordonner, maître Flamel.

FLAMEL.

Il s'agit de faire parvenir cet or à sa destination.

JACQUEMIN.

Diable! quand cela?

FLAMEL.

Cette nuit même.

JACQUEMIN.

Cette nuit, et à travers l'honorable paroisse Saint-Jacques-la-Boucherie? Voilà des écus, maître Flamel, qui me semblent un peu bien aventurés !

FLAMEL.

Soyez tranquille, mon cher Jacquemin, la mission que je vous destine est moins périlleuse. Il ne s'agit que d'aller de ma part à l'hôtel Saint-Paul, et de prévenir le chef de poste que j'attends les six hommes d'armes dont j'ai besoin pour escorter l'argent du roi. Il est averti. Il vous donnera les six hommes d'armes, et vous les ramènerez avec vous.

JACQUEMIN.

A la bonne heure! de cette façon, la chose me va. Comptez donc que c'est fait; avant un quart d'heure, je suis de retour.

FLAMEL.

Allez, mon cher Jacquemin; que Dieu vous accompagne et vous ramène!

JACQUEMIN.

Ainsi soit-il!

FLAMEL.

Attendez que je vous éclaire.

JACQUEMIN.

Ma foi, ce n'est pas de refus... Embrassez madame Pernelle pour moi.

FLAMEL.

Il faut bien que ce soit pour vous.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII

LYLETTE, seule, passant la tête hors des rideaux.

Maintenant qu'il est seul, sans doute va-t-il aller chercher mon enfant. (Voyant la fenêtre qui s'ouvre.) Qu'est-ce que cela?

(Elle rentre vivement dans l'alcôve.)

## SCÈNE VIII

LYLETTE, cachée ; FLEUR-D'ÉPÉE.

FLEUR-D'ÉPÉE, entrant par la fenêtre.

Me voilà dans la place! Corne-de-bœuf! ce n'est pas sans peine. J'ai dû attendre qu'il n'y ait plus de lumière. Sans

doute mon gentilhomme vient de l'éteindre pour se mettre au lit. Orientons-nous... Ouais! voici la lumière qui revient.

(Il se cache derrière un bahut.)

FLAMEL, dehors.

Vous y êtes?

JACQUEMIN, dehors.

Oui.

FLAMEL.

Bon voyage!

JACQUEMIN.

Merci.

(Flamel rentre, mais s'arrête sur le seuil.)

## SCÈNE IX

LYLETTE, dans l'alcôve; FLEUR-D'ÉPÉE, derrière le bahut; FLAMEL, sur le seuil; RAOUL, couché à l'étage supérieur.

FLAMEL, appelant.

Messire Raoul!

RAOUL, se soulevant sur son lit.

Hé! qui m'appelle?

FLAMEL.

Moi, Flamel. Si vous êtes couché, ne vous levez pas; je monterai vous trouver.

RAOUL, sautant à bas de son lit.

Non pas, me voici.

(Il passe une robe de chambre de velours noir.)

FLAMEL.

Je vous attends pour vous faire de la lumière.

FLEUR-D'ÉPÉE, à part.

Brute que je suis! je me suis trompé d'étage!

RAOUL, qui est descendu.

Que me voulez-vous, mon excellent ami, mieux que cela, mon protecteur, mon sauveur?

FLAMEL.

Et d'abord, pardon de troubler ainsi votre repos. Mais j'ai une excuse: il s'agit du secours du roi, du bonheur de la France.

RAOUL.

Parlez, maître, parlez vite!

FLAMEL.

J'ai de bonnes nouvelles à vous communiquer, messire.

RAOUL.

Raison de plus.

FLAMEL.

Monseigneur le dauphin s'est échappé des mains de monseigneur le duc de Bourgogne.

RAOUL.

Dieu le garde!

FLAMEL.

C'est ce que Dieu fait; car le jeune prince s'est, en effet, réfugié sous la garde de Dieu.

RAOUL.

Où cela, messire?

FLAMEL.

A l'abbaye de Saint-Denis: les caveaux qui abritent pour l'éternité les rois de sa race lui servent d'asile; les morts veillent sur le vivant.

RAOUL.

Et que compte faire Son Altesse?

FLAMEL.

Rentrer dans Paris, et profiter du retour du roi à la raison pour prendre ses droits, en écartant d'une main le duc de Bourgogne, de l'autre le comte d'Armagnac, et en faisant face aux Anglais.

RAOUL.

Je suis à vos ordres, maître Flamel.

FLAMEL.

J'y ai bien compté, mon noble Raoul.

RAOUL.

Qu'ai-je à faire, maître?

FLAMEL.

Dans les entreprises du genre de celles que poursuit le dauphin, l'argent est une des conditions de réussite. Voici dans ces trois sacs trente mille francs en or, dix mille dans chacun. (On voit la tête de Fleur-d'Épée qui passe derrière le bahut.) Six hommes d'armes vont être mis à votre disposition. Jacquemin les est allé querir à l'hôtel Saint-Paul. Avec ces six hommes d'armes, vous porterez cet argent à Saint-Denis. Ce reli-

quaire vous servira de signe de reconnaissance; vous serez introduit par l'abbé près du jeune prince, vous lui remettrez cet argent et vous prendrez ses ordres.

RAOUL.

Quand cela, maître Flamel?

FLAMEL.

Le plus tôt possible. Je vous ai dit que Jacquemin était allé querir les hommes d'armes qui devaient vous servir d'escorte; d'un moment à l'autre, il sera ici.

RAOUL.

Alors, il s'agit de ne pas vous faire attendre. Je monte prendre mon pourpoint et mon épée, et je redescends.

FLAMEL.

Allez.

(Raoul sort. Flamel entre chez sa femme.)

## SCÈNE X

LYLETTE, FLEUR-D'ÉPÉE.

LYLETTE.

Où va-t-il ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Et moi qui me manquais de respect, en m'appelant brute, pour m'être trompé d'étage. C'est le diable en personne qui m'a conduit ici par la main. Voilà trente mille livres qui courent grand risque de ne pas arriver à leur destination.

(Fleur-d'Épée avance sur la pointe du pied. Raoul rentre chez lui et s'apprête à passer son pourpoint. — Quand Fleur-d'Épée a fait deux pas, on entend la voix de Flamel.)

FLAMEL.

Je vous dis, dame Pernelle, qu'il est tout fait inutile que vous me suiviez ; vous ne saurez pas un mot de plus de ce qui s'est passé cette nuit, que ce qu'il me conviendra de vous en dire demain matin.

(Il reparaît, portant l'enfant dans ses bras.)

## SCÈNE XI

### FLAMEL, FLEUR-D'ÉPÉE, LYLETTE.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah! Flamel! Flamel! c'est ton mauvais génie qui te ramène si vite.

FLAMEL, entrant dans l'alcôve et plaçant l'enfant sur son lit.

Dors, pauvre enfant! je te reporterai demain moi-même à ta mère.

LYLETTE, qui a fait un mouvement pour frapper Flamel, se retire en arrière.

Que dit-il ?

(Fleur-d'Épée, pendant ce temps, s'est approché l'épée nue. Il souffle la lampe.)

FLAMEL, surpris par l'obscurité, se retournant brusquement.

Qu'y a-t-il, et que se passe-t-il ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

Il y a que tu vas mourir.

LYLETTE, sautant sur son enfant.

Mon enfant ! (L'enfant, réveillé en sursaut, veut crier.) C'est moi, ta mère, tais-toi !

(Elle lui met la main sur la bouche.)

FLAMEL.

Au meurtre ! à l'assassin ! A moi, messire Raoul !

(Lutte entre Flamel et Fleur-d'Épée. — Flamel tombe en poussant un cri.)

RAOUL.

Ces cris?... Vous m'appelez? (Saisissant son épée.) Me voilà !

FLEUR-D'ÉPÉE.

Oui, mais tu arriveras trop tard.

(Il s'échappe par la fenêtre.)

## SCÈNE XII

### RAOUL, FLAMEL, mort ; LYLETTE cachée.

RAOUL, qui est descendu.

Tenez bon !... Plus rien ! la nuit !... Où êtes-vous ?

DAME PERNELLE.

Au secours ! au meurtre ! On assassine Flamel !

## SCÈNE XIII

RAOUL, l'épée à la main près du corps de FLAMEL ; DAME PERNELLE, entrant avec un flambeau ; LYLETTE, cachée ; puis JACQUEMIN et LES HOMMES D'ARMES.

MADAME PERNELLE, désignant Raoul.

Arrêtez l'assassin ! arrêtez-le!

RAOUL.

Moi ! moi, l'assassin de Flamel?

JACQUEMIN.

Messire Raoul ?... Impossible ! ne le touchez pas.

MADAME PERNELLE, désignant toujours Raoul.

Je vous dis, moi, que c'est cet homme qui l'a tué ; voyez, il a encore du sang plein les mains.

(Raoul, qui, en effet, en soulevant Flamel, s'est ensanglanté les mains, voit le sang, pousse un cri et laisse tomber son épée. La chambre s'est emplie de monde. Les Archers et les Assistants arrêtent Raoul. Jacquemin les regarde faire consterné.)

LYLETTE, pâle de terreur, se glissant au milieu de tout le monde, et regagnant la porte.

Que m'importe! tout cela m'est égal, j'ai retrouvé mon enfant !

(Elle sort.)

---

# ACTE CINQUIÈME

## HUITIÈME TABLEAU

A l'hôtel Saint-Paul, la même chambre que l'on a déjà vue.

—

## SCÈNE PREMIÈRE

ODETTE, seule et agenouillée.

O mon Dieu ! mon Dieu! recevez dans votre miséricorde

celui qui n'avait fait que du bien en ce monde, et qu'un crime envoie à vous longtemps avant l'heure où il devait y paraître, mon Dieu!

## SCÈNE II

### ODETTE, GERTRUDE.

GERTRUDE, entrant.

Oh! mademoiselle, mademoiselle! quel affreux malheur!

ODETTE.

Je le sais, Gertrude. Flamel est mort!

GERTRUDE.

Ce n'est point tout.

ODETTE.

Mais qu'y a-t-il donc encore?

GERTRUDE.

Eh bien, le meurtrier, c'est ce jeune gentilhomme auquel nous avons sauvé la vie, le soir même où maître Nicolas Flamel est venu vous chercher pour vous conduire chez le roi.

ODETTE.

Raoul? Tu es folle! (Riant d'un rire nerveux.) Raoul, que maître Flamel protégeait, avait retiré chez lui, Raoul enfin?...

GERTRUDE.

Je vous dis, mademoiselle, qu'il a été arrêté près du cadavre, l'épée à la main et les mains pleines de sang.

ODETTE.

Oh! mon Dieu! voilà bien un autre sujet de peines et de miséricordes; car, vous le savez, il est innocent!

GERTRUDE.

A vos yeux, mademoiselle, à vos yeux, mais point aux yeux de tout le monde, et la preuve, c'est qu'arrêté cette nuit, ce matin il a été conduit devant les juges; de sorte qu'aujourd'hui même, probablement, la sentence sera rendue et exécutée.

ODETTE.

Et par qui sais-tu tout cela?

GERTRUDE.

Par Jacquemin, qui était là quand on l'a arrêté, et qui est venu me dire tout cela pour que je vous le répète.

ODETTE.

Et que fait-il?

GERTRUDE.

Il ne quittera pas le tribunal avant que la sentence soit prononcée, et, quelle qu'elle soit, il sera aussitôt ici pour vous le dire. Ah ! le voilà.

## SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUEMIN, pâle et consterné.

ODETTE, courant à lui.

Eh bien ?

JACQUEMIN.

Condamné !

ODETTE.

Impossible !

JACQUEMIN.

Je vous dis qu'il est condamné; mais il y a un dernier espoir.

ODETTE.

Dieu ! lequel ?

JACQUEMIN.

Le droit de grâce. Quand les juges ont condamné, le roi peut absoudre.

ODETTE.

Mais, vous le savez bien, le roi est fou.

JACQUEMIN.

Qu'importe ! qu'il signe !

ODETTE.

Essayons donc.

JACQUEMIN.

J'ai préparé ce parchemin ; que le roi mette sa signature au bas de cet acte, et messire Raoul est sauvé.

ODETTE.

Signera-t-il? signera-t-il?

JACQUEMIN.

Cela vous regarde, Odette ; la vie de celui que vous aimez est entre vos mains.

ODETTE.

Ne me dites pas cela, vous m'épouvantez. Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez avec les bons contre les méchants. Mon Dieu! mon Dieu ! soyez avec nous !

JACQUEMIN.

Gertrude, descendez, tenez-vous au courant de tout; venez tout nous dire.

GERTRUDE.

J'y vais.

(Elle sort.)

ODETTE.

Voici le roi... De la force, ô mon Dieu!

## SCÈNE IV

Les Mêmes, LE ROI.

ODETTE.

Venez, venez, mon roi!

LE ROI.

Charles n'est pas roi. On n'abandonne pas un roi, on ne laisse pas un roi seul.

ODETTE.

Odette était là, sire.

LE ROI.

Non, Odette aussi a abandonné le pauvre Charles. Odette n'est plus ma fille.

ODETTE.

O mon roi bien-aimé, ne dites pas cela.

(Un rayon de soleil pénètre dans la chambre.)

LE ROI.

Oh! le soleil! Charles aime le soleil. Le soleil vient de Dieu; il ranime, il réchauffe, il sourit. Charles aime le soleil.

ODETTE.

Alors, il n'aime plus Odette?

LE ROI.

Si... toujours. Seulement, il a cherché sa fille, et sa fille n'était pas là; il a appelé sa fille, et sa fille n'a pas répondu. Charles aime toujours Odette; c'est Odette qui n'aime plus le roi.

ODETTE.

Oh! ma vie est à vous, sire.

LE ROI, souriant.

Ah! voilà la chaleur qui me revient. Charles aime Odette

autant que le soleil (avec une profonde tendresse), plus que le soleil!

ODETTE.

Et, si Odette lui demandait quelque chose, lui accorderait-il sa demande?

LE ROI.

Charles ne peut rien accorder; il est pauvre, il est faible. (Il se lève.) Ce sont les rois qui accordent. Charles n'est plus roi; Charles n'est rien.

ODETTE.

Mais enfin, s'il pouvait faire ce que désire Odette?

LE ROI.

Il serait bien heureux.

ODETTE.

Il le ferait donc?

LE ROI.

Il le ferait. Que veut ma fille?

ODETTE, lui appuyant les deux mains sur le front.

Écoutez bien, mon roi, et fixez les paroles de votre enfant dans votre esprit.

LE ROI.

Oh! laisse tes mains sur mon front, elles me font du bien.

ODETTE.

Écoutez! écoutez!

LE ROI.

J'écoute.

ODETTE, à Jacquemin.

Quel est ce bruit?

JACQUEMIN, à la fenêtre.

C'est le peuple qui court vers la Grève, mon enfant.

ODETTE.

Mon Dieu! pourvu que je ne devienne pas folle, moi-même!

JACQUEMIN.

Courage! Il faut qu'il passe sous les fenêtres de l'hôtel Saint-Paul.

ODETTE.

Oh! je le reverrai donc encore une fois au moins.

JACQUEMIN.

Voyons, ne perdez pas de temps.

ODETTE.

Tu as raison !... Sire, Odette a un ami qui est aussi l'ami de Charles, et il va mourir !

LE ROI.

Heureux celui qui va mourir!

ODETTE.

Oui. Mais Odette ne veut pas que son ami, que l'ami de son roi meure. Elle ne veut pas ; elle supplie. Il est trop jeune encore pour mourir.

LE ROI.

Et quel est cet ami d'Odette et de Charles?

ODETTE.

Raoul de la Tremblaye.

LE ROI.

De la Tremblaye ?... Attends. Charles se souvient; seulement, ce n'est point Raoul qu'il se nomme, c'est Réginald ; ce n'est pas un jeune homme, c'est un vieillard. Charles sauvera la Tremblaye.

ODETTE, à part.

O mon roi! mon roi !

LE ROI, allant à un bahut qu'il ouvre et dans lequel il prend un parchemin.

Attends...

ODETTE.

Que va-t-il faire? (Haut.) Pourquoi le roi se lève-t-il? Ce n'est point là qu'il doit aller. Voici le parchemin.

LE ROI.

Pas celui-là... Attends.

ODETTE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu !

JACQUEMIN.

Ne le contrariez pas.

LE ROI.

Qu'Odette donne cela à l'ami de Charles, et l'ami de Charles sera sauvé.

ODETTE.

Qu'est-ce que cela?

LE ROI.

Lis.

ODETTE.

Un testament! « Je reconnais Raoul de la Tremblaye pour mon fils unique et mon seul héritier. » Oh ! ce n'est pas

cela, sire; ce n'est pas d'un titre, ce n'est pas d'une fortune que Raoul a besoin ; c'est de la vie, c'est de la vie!

(Elle jette l'acte.)

LE ROI, se rasseyant.

Charles ne comprend pas.

ODETTE.

Signez, signez, signez, mon roi!

LE ROI.

Quand Charles était roi, il savait écrire. Il n'est plus roi, il ne sait plus écrire.

ODETTE.

Signez! au nom du ciel, signez !

LE ROI.

Non ! Charles a trop signé. Un jour qu'il était fou, il signa que le duc Jean de Bourgogne avait bien fait de tuer son frère. Il ne signera plus.

ODETTE.

Oh! une fois, encore une fois ! la dernière!

LE ROI.

Charles ne veut pas signer. (Il jette la plume.) Voilà le soleil. Le soleil appelle Charles; Charles veut aller au soleil.

ODETTE.

Non, non, vous n'irez pas, vous ne vous éloignerez pas; vous resterez ici, à cette table. (Rumeurs.) Mon Dieu, est-ce lui?

JACQUEMIN, à la fenêtre.

Non, pas encore; c'est le bourreau avec ses aides.

ODETTE.

Oh! Raoul est perdu! (Jacquemin tire des cartes de sa poche et le jette sur la table.) Que faites-vous ?

JACQUEMIN.

Une dernière ressource!

ODETTE.

Vous n'avez pas perdu tout espoir?

JACQUEMIN.

Dieu est grand! Priez, Odette, priez!

ODETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu! Comment veux-tu que je prie, Jacquemin? Je ne trouve pas les mots.

LE ROI.

Oh! les belles images ! A quoi servent-elles?

JACQUEMIN.

Sire, c'est un jeu que j'ai inventé pour amuser Votre Altesse.

LE ROI, vaguement.

Merci... Qu'est-ce que cela?

JACQUEMIN.

Tenez, sire, voici le roi Apollon.

LE ROI.

Pourquoi a-t-il une couronne de fleur de lis?

JACQUEMIN.

Parce que c'est le portrait d'un roi de France dans sa jeunesse, quand ce roi de France avait de beaux cheveux blonds pareils aux rayons du soleil.

LE ROI.

Charles ressemblait au roi Apollon quand il était jeune.

JACQUEMIN.

Dieu vous seconde, Odette; il reconnaît les cartes. Voici le roi Corsube.

LE ROI.

On dirait mon cousin Henry d'Angleterre.

JACQUEMIN.

Voici la reine Tromperie.

LE ROI.

Oui, oui, je la reconnais. Reine Tromperie! (Bas.) C'est madame Isabeau, n'est-ce pas?

JACQUEMIN.

Madame Isabeau, qui proscrit son fils, sire; qui vend le royaume à l'étranger ; qui veut faire Henry de Lancastre roi, à la place du roi Charles VI.

LE ROI.

Oui, elle le veut; mais Dieu le veut-il, lui?

JACQUEMIN.

Non, car il envoie la dame Loyauté au secours du roi Apollon.

LE ROI.

Oh! je la reconnais, c'est Odette.

ODETTE.

Oui, sire! oui, c'est moi. Oh! mon cher seigneur, continuez.

JACQUEMIN.

Elle espérait en effet vous sauver, sire, et voilà le paladin Roland qu'elle avait rangé à votre cause et qui devait combattre pour vous. Mais la reine Tromperie a prévu le coup, et le paladin Roland va périr victime d'une fausse accusation.

LE ROI.

Oh! si j'étais roi, je le sauverais!

ODETTE.

Vous l'êtes, sire! vous l'êtes!

LE ROI.

Ils le tueront malgré moi.

ODETTE.

Non, si vous dites que vous voulez qu'il vive.

LE ROI.

Je le veux. Je ne puis cependant faire grâce que si je sais à qui et pourquoi je la fais.

ODETTE.

Sire, vous la faites au fils de votre vieil ami Réginald de la Tremblaye.

LE ROI.

Ah!... (Cherchant.) A Raoul, alors?

ODETTE.

Oui, oui. Oh! il se souvient.

LE ROI.

Mais enfin, de quoi est accusé ce jeune homme? Je veux qu'on me le dise.

JACQUEMIN.

Sire, il est accusé d'avoir tué Flamel.

ODETTE.

Mais c'est imposible. Vous comprenez bien, sire? un gentilhomme, un chevalier!...

LE ROI, avec mélancolie.

Oui, c'est vrai; mon pauvre Flamel a été assassiné, et je porte malheur à tout ce qui m'entoure. Odette! Odette! prends garde à toi!

ODETTE.

Oh! je ne crains rien pour moi-même, sire. Ma vie, à moi, est si peu de chose! Un souffle de moins parmi les vivants, une âme de plus parmi les morts! Mais c'est lui... lui... Raoul! Grâce pour Raoul, sire!

LE ROI.

Pauvre Flamel! Science, argent, trésors, il mettait tout à ma disposition.

ODETTE.

Oui, sire, tout, jusqu'à sa vie!

LE ROI.

Tu le vois bien! Jamais je ne ferai grâce à l'assassin de Flamel.

ODETTE.

Oh! mon Dieu!

LE ROI.

C'est pour cette fois, Odette, qu'on dirait que je suis fou; c'est pour cette fois qu'on dirait bien pis; c'est pour cette fois qu'on dirait que je suis ingrat.

(Il s'assied.)

ODETTE.

Sur mon âme, sire, sur ma vie, sur mon dévouement pour vous, héritage sublime que m'a laissé mon père, messire Raoul de la Tremblaye n'est point l'assassin de Flamel.

LE ROI.

Qui te dit cela, mon enfant?

ODETTE.

Qui me dit cela? Mais tout: ma raison, mon cœur, mon amour. Est-ce que Dieu permettrait que j'aimasse encore un homme qui aurait tué mon père?

LE ROI.

Que l'on prouve à Charles que Raoul est innocent, et à l'instant même Raoul sera mis en liberté.

ODETTE.

Seigneur, Seigneur, faites un miracle! Seigneur, il ne tient qu'à vous de le faire! Seigneur, j'ai la foi que vous le ferez!

## SCÈNE V

LES MÊMES, GERTRUDE, entrant vivement.

GERTRUDE.

Mademoiselle! mademoiselle!... Oh! le roi!

JACQUEMIN, à Odette.

Ce sont des nouvelles.

ODETTE.

Parle, Gertrude, le roi le permet.

GERTRUDE.

Une pauvre femme, votre voisine, vous le savez, celle à qui l'on avait volé son enfant, et que vous aviez recommandée à maître Flamel...

JACQUEMIN.

Eh bien?

GERTRUDE.

Il paraît qu'elle était chez maître Flamel au moment du meurtre, et qu'elle a vu le meurtrier.

ODETTE.

Sire ! sire ! c'est le miracle que je demandais à Dieu. Dieu nous l'envoie.

LE ROI.

Que l'on fasse entrer cette femme.

ODETTE, *criant.*

Entrez, Lylette! le roi le permet.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LYLETTE.

LYLETTE.

Oh! sire, sire, justice! on va tuer un innocent.

LE ROI.

Femme, explique-toi, ne tremble pas... Je ne suis plus fou.

LYLETTE.

Sire, on m'avait volé mon enfant; je le cherchais partout; on m'avait dit qu'il était chez Flamel, que Flamel avait besoin du sang d'un enfant pour faire de l'or. C'était messire Raoul qui m'avait fait entrer, bon jeune homme! j'étais donc là quand l'assassin est entré; je l'ai vu, j'ai vu le crime, j'ai tout vu.

LE ROI.

Alors, vous reconnaîtriez le coupable?

LYLETTE.

Oh! oui, fût-ce dans dix ans, fût-ce dans vingt ans! Ce n'est point le chevalier Raoul de la Tremblaye.

LE ROI.

Tu le jures?

LYLETTE.

Oui.

ODETTE.

Oh! le roi entend, le roi entend!

LE ROI.

Femme, pourquoi n'as-tu rien dit de cela aux juges?

LYLETTE.

Écoutez-moi, sire, et pardonnez à une pauvre femme qui ne sait rien qu'être mère; pardonnez-lui, si quelque chose blesse la dignité royale dans ce qu'elle va vous dire. On assure, sire, que c'est une main puissante qui pousse ce jeune homme à l'échafaud, la main d'une femme dont il a dédaigné l'amour.

LE ROI.

Oh! je comprends! (Bas.) La reine Tromperie!

LYLETTE.

Eh bien, sire, j'ai eu peur, si je parlais, non pas pour moi, grand Dieu! mais pour mon enfant... Mais j'ai eu comme une révélation; une voix m'a dit: « Prends garde, si tu laisses périr l'innocent pour le coupable, il arrivera malheur à ton enfant! »

ODETTE.

C'était ma prière qui montait à Dieu.

LYLETTE.

Alors, sire, je suis venue.

ODETTE.

Et tu as bien fait, Lylette; tu le vois, le roi entend, le roi comprend, le roi fait grâce.

LE ROI.

On m'avait montré un parchemin.

JACQUEMIN.

Inutile, sire.

(Bruit.)

ODETTE.

Mon Dieu! quel est ce bruit?

JACQUEMIN.

Sire, c'est le condamné qui va passer sous vos fenêtres; on le mène à l'échafaud.

ODETTE, montrant le balcon au Roi.

Sire, paraissez; votre vue seule est la grâce, votre vue seule est la vie.

LE ROI.

Oui, oui, mes amis.

(Jacquemin et Odette conduisent le Roi au balcon. — Lylette et Gertrude ouvrent la fenêtre.)

ODETTE et JACQUEMIN, criant.

Le roi! le roi!

LA FOULE, dans la rue.

Le roi! le roi! Vive le roi!

LE ROI, sur le balcon.

Faites monter le chevalier de la Tremblaye; je veux lui parler.

LA VOIX DE FLEUR-D'ÉPÉE.

Mais, sire...

LE ROI.

Hein! qui donc hésite à obéir, en bas, quand le roi ordonne?

LA FOULE.

Vive le roi! vive le roi!

LE ROI.

Faites monter le chevalier Raoul.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, RAOUL, FLEUR-D'ÉPÉE, ARCHERS.

RAOUL.

Odette, Jacquemin, aux deux côtés du roi, deux anges sauveurs!

LYLETTE, regardant Fleur-d'Épée.

Mais je ne me trompe pas!... (Sautant à la gorge de Fleur-d'Épée.) Sire, voilà l'assassin!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Ah çà! femme, vous êtes folle!

LYLETTE

Oh! non, non, je ne suis pas folle; j'ai vu ton visage au moment où tu as soufflé la lampe, et je te reconnais! Sire, c'est l'assassin! sur la vie de mon enfant, c'est l'assassin!

FLEUR-D'ÉPÉE.

Mais lâchez-moi donc !

LYLETTE.

Oh ! non ; brise-moi les mains si tu veux, mais je ne te lâcherai pas.

LE ROI.

Silence!

JACQUEMIN.

Laissez parler le roi.

ODETTE.

Oui ! oui !

LE ROI.

Déliez le prisonnier.

JACQUEMIN, s'élançant.

C'est fait, sire.

LE ROI.

Raoul de la Tremblaye, vous avez été un instant capitaine de mes gardes, je vous rends votre ancien poste; faites arrêter cet homme et livrez-le au peuple comme le vrai coupable le peuple en fera ce qu'il voudra.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Un instant, sire; puisque nous en sommes là, le vrai coupable, ce n'est pas moi.

LE ROI.

Qui est-ce donc ?

FLEUR-D'ÉPÉE.

C'est le cousin du chevalier Raoul ; c'est le comte Jacques de la Tremblaye ; c'est le lieutenant des gardes de la reine.

LE ROI.

Tout un procès à faire, cela regarde le parlement : que l'on conduise cet homme au Châtelet.

JACQUEMIN.

Vous avez entendu les ordres du roi : désarmez cet homme.

LE ROI.

Vous, Raoul, vite une épée! même celle du traître : entre vos mains, elle redeviendra loyale... Attendez.

ODETTE.

Sire...

LE ROI.

Oh! pourvu que ce soit la raison qui l'emporte; pourvu

que je ne redevienne pas fou avant d'avoir achevé l'œuvre que j'ai à faire!

ODETTE.

Mon Dieu! donnez le calme, la raison à cette noble tête royale.

(Elle abaisse ses mains sur la tête du Roi. — Silence, pendant lequel la physionomie de Charles passe de la tristesse au sourire.)

LE ROI.

Merci, mon enfant; il est dit que tout bien me viendra de toi.

LYLETTE.

Sire...

LE ROI.

Femme, ta mission est accomplie, retourne auprès de ton enfant, et sois bénie par un roi qui n'a que sa bénédiction, hélas! à te donner.

ODETTE.

Lylette, ma bonne Lylette! tu me reverras!

(Lylette sort.)

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, hors LYLETTE.

LE ROI, se souvenant.

Raoul!...

RAOUL.

A vos ordres, sire.

LE ROI.

Ton père, Réginald, quelque temps avant sa mort, m'avait envoyé, pour le soumettre à mon approbation, un testament.

RAOUL.

Oh! sire!

JACQUEMIN.

Je savais bien que ce testament existait, du moment qu'il n'avait pas voulu jurer sur mon rosaire.

LE ROI, cherchant dans le bahut.

Eh bien, qu'est-il devenu?... Il était là...

ODETTE, à genoux.

Sire n'est-ce point ce parchemin que vous cherchez?

LE ROI.

Oui.

ODETTE, joyeuse.

Oh !...

LE ROI.

Prends ce testament, Raoul ; il te fait comte de la Tremblaye et propriétaire des domaines, terres et châteaux de ton père Réginald.

RAOUL.

O mon roi, merci, merci ! Maintenant, ordonnez ; mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai dévoué ma vie et mon épée.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, UN PAGE annonçant.

LE PAGE.

Son Altesse la reine.

RAOUL.

La reine !

ODETTE.

Ah ! sire, du courage, de la force !

LE ROI.

J'en aurai... Toi, Odette, avec Jacquemin, dans cette chambre ! Toi, Raoul, dans celle-ci !... Maintenant, introduisez la reine.

## SCÈNE X

LE ROI, LA REINE, JUVÉNAL DES URSINS, CONSEILLERS.

LA REINE.

Entrez, messieurs, et prenez place autour de cette table. Vous avez préparé le traité proposé par Henry d'Angleterre, maître Juvénal ?

JUVÉNAL DES URSINS.

Oui, madame ; mais ce traité est tellement onéreux pour la France et déshonorant pour la royauté, que je doute que la reine et son conseil, en l'absence du dauphin et de monsei-

gneur le duc de Bourgogne, puissent en prendre la responsabilité.

LA REINE.

Aussi, la reine et le conseil ne signeront-ils qu'après que le roi aura signé.

JUVÉNAL.

J'ai rédigé le traité parce que je devais obéir aux ordres de la reine ; mais ma conscience me défend de mettre ma signature au bas d'un pareil acte, et permettez que je me retire.

(Le Roi le retient par sa robe. — Juvénal le regarde avec étonnement.)

LA REINE.

Restez, maître, je le veux.

JUVÉNAL, après avoir échangé un regard avec le Roi, à la Reine.

Puisque Votre Altesse l'ordonne...

## SCÈNE XI

Les Mêmes, un Page.

LE PAGE.

Madame, le héraut du roi d'Angleterre fait prevenir Votre Altesse qu'il a eu l'honneur de se rendre à votre invitation.

LA REINE.

Qu'il attende ; dans un instant, nous lui remettrons le traité signé.

(Le Page sort pour rendre à l'Envoyé du roi d'Angleterre la réponse d'Isabeau.)

## SCÈNE XII

Les Mêmes, hors le Page.

LA REINE.

Déposez ce traité devant le roi, mettez-lui une plume à la main, et qu'il signe.

LE ROI, à Juvénal.

Lisez le traité.

JUVÉNAL.

Madame, permettez que, pour la régularité, l'acte soit lu...

LA REINE.

Eh bien, lisez !...

JUVÉNAL, lisant.

« Article premier : Il y aura paix et amitié entre le roi d'Angleterre et le roi de France... »

LE ROI, répétant.

Il y aura paix et amitié entre le loup et l'agneau !

JUVÉNAL, continuant.

« Article deuxième : Sa Majesté le roi de France donnera en mariage, à Sa Majesté le roi d'Angleterre, madame Catherine, sa fille, avec la Guyenne et la Normandie pour dot... »

LE ROI.

Perle et diamant !

JUVÉNAL, continuant.

« Article troisième : L'Anjou et la Touraine suivront comme dépendances de la Bretagne... »

LE ROI.

Saphirs et rubis !

JUVÉNAL.

« Article quatrième : Le dauphin Charles, ayant renoncé à tous ses droits à la couronne en quittant la ville de Paris, est déclaré indigne de succéder. »

LE ROI.

Le dauphin Charles a de beaux et longs cheveux, le roi d'Angleterre enverra son barbier pour les lui couper.

JUVÉNAL, continuant.

« Article cinquième : Les fils du roi d'Angleterre et de madame Catherine seront aptes à succéder au lieu et place du dauphin, à la couronne de France. »

LE ROI.

Et, comme ils succèderont du chef de leur mère, ils porteront une quenouille au lieu d'un sceptre.

JUVÉNAL, continuant.

« Article sixième : La reine Isabeau recevra deux mille livres de pension chaque mois, lesquelles lui seront garanties par le roi d'Angleterre. »

LE ROI.

Et le roi Charles VI un bonnet à grelots qu'on renouvellera chaque fois qu'il sera usé : le bonnet à grelots, c'est la couronne des fous.

JUVÉNAL.

« Signé à Paris, le 25 février de l'an de grâce 1418. »

LA REINE.

Vous avez entendu, sire?

LE ROI.

Charles entend quelquefois, mais il ne comprend pas toujours.

LA REINE.

N'importe; signez...

LE ROI.

Charles ne sait plus comment on écrit son nom.

LA REINE.

Soit; on lui conduira la main.

LE ROI.

Qui cela?... Est-ce vous, maître Jean Juvénal? Est-ce vous, messire de Morvilliers? Est-ce vous, comte Hélion de Jacqueville?

TOUS, avec étonnement.

Il nous reconnaît!

LA REINE.

Non, ce sera moi, sire.

LE ROI, joyeux.

Ah! c'est ma reine bien-aimée, ma chère Isabeau, ma très-bonne, très-chaste et très-fidèle épouse. Voyons, venez.

LA REINE.

Voici la plume.

LE ROI.

Je la tiens.

LA REINE.

Posez votre main là.

LE ROI.

Elle est posée.

LA REINE.

Maintenant, écrivez votre nom.

LE ROI.

Je ne sais pas.

LA REINE.

Attendez, alors.

(Elle lui prend la main.)

LE ROI.

Infâme !...

LA REINE.

Hein !

LE ROI.

Ah çà ! mais vous ne vous apercevez donc pas, tous tant que vous êtes ici, que je ne suis plus fou ?

TOUS.

Le roi a sa raison !

LA REINE.

Messires, n'en croyez rien. Le roi est plus insensé que jamais.

LE ROI.

Insensé, moi? Hélas! non; pour le moment du moins. Je n'ai pas ce bonheur, et la preuve, c'est que, comme vous le disiez tout à l'heure, je vous reconnais tous. Voilà maître Jean Juvénal des Ursins, mon fidèle conseiller, mon ami, l'ami de la France. — Vous voilà, monsieur de Morvilliers, l'ami des Anglais. — Vous voilà, monsieur Hélion de Jacqueville, l'ami du duc de Bourgogne. — Vous voilà, vous, Isabeau de Bavière, mon ennemie et l'ennemie de la France.

LA REINE.

Sire, prenez garde ! Il y a quelque danger à parler ainsi.

LE ROI.

Quelque danger. Attendez... Raoul!

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, RAOUL, HOMMES D'ARMES.

LE ROI.

Gardez les portes. Il y a des traîtres ici ! Maintenant, faites entrer le hérant du roi d'Angleterre.

RAOUL.

Que le héraut du roi d'Angleterre entre. Le roi de France l'attend ?

## SCÈNE XIV

### Les Mêmes, JARRETIÈRE.

JARRETIÈRE.

J'attends depuis trois jours, et mon maître ne m'avait donné que vingt-quatre heures.

LE ROI.

Je regrette ce retard, maître Jarretière; mais vous n'aurez rien perdu pour attendre.

JARRETIÈRE.

Celui qui m'envoie, le roi Henry d'Angleterre désire une réponse précise, sans ambage ni double sens.

LE ROI.

Tant mieux! il va l'avoir telle qu'il la désire. Dites à celui qui vous envoie, au roi d'Angleterre, qu'il peut, par la force des armes, arracher violemment la couronne de la tête du roi de France, mais que jamais, volontairement du moins, tant qu'il aura sa raison, le roi de France n'ôtera la couronne de la tête de son fils pour la mettre sur celle d'un étranger. Dites enfin au roi Henry d'Angleterre qu'il peut épouser ma fille, mademoiselle Catherine, avec une dot d'argent, si cela lui convient; mais ma fille Catherine, devenue reine d'Angleterre, donnera des rois à l'Angleterre seulement. Allez.

JARRETIÈRE.

Sire, cette réponse, c'est la guerre, et le roi d'Angleterre tient déjà le quart de la France.

LE ROI.

En tînt-il la moitié, en tînt-il les trois quarts, la tînt-il tout entière, excepté les six pieds de terre que je me réserve pour mon tombeau ; n'eussé-je pour dernier défenseur du royaume de Charlemagne, de saint Louis et de Philippe-Auguste, qu'une bergère avec sa houlette, j'aurais l'espoir

qu'avec sa houlette, cette bergère reconquerrait le royaume et chasserait l'ennemi de la France. Allez.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, hors JARRETIÈRE.

LE ROI.

Messire de Morvilliers, messire de Jacqueville, suivez le héraut de Sa Majesté le roi d'Angleterre, et remerciez Dieu que j'aie trop de choses à faire en ce moment pour vous envoyer au Châtelet. Allez.

(Ils sortent.)

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, hors LES DEUX CONSEILLERS.

LE ROI.

Maître Juvénal, vous êtes non-seulement mon conseiller, mais encore mon ami : vous venez de le prouver en refusant d'apposer votre signature au bas de cet acte qui vendait la France. Eh bien, au bas de cet acte même, j'écris l'ordre d'arrêter la reine et de l'enfermer, pour le reste de ses jours, dans un couvent, si pareille proposition était de nouveau faite par elle.

LA REINE.

Sire, vous oubliez...

LE ROI.

Au contraire, madame, je me souviens. C'est vous qui oubliez qu'il n'est ici question que de la reine traître au roi, et que, tout en vous condamnant à une détention perpétuelle, je vous sauvegarde la vie; mais il pourrait me prendre un jour l'envie de punir la femme traître à l'époux. Rappelez-vous Marguerite de Bourgogne étranglée, la nuit, dans son cachot, et courbez la tête devant celui qui a tout à la fois le malheur d'être votre roi et votre époux.

LA REINE.

Sire, grâce!...

LE ROI.

Grâce vous est faite une fois encore, madame. Allez.

(La Reine sort.)

## SCÈNE XVII

### LE ROI, JUVÉNAL DES URSINS.

JUVÉNAL.

Sire, quel bonheur que Dieu vous ait rendu la raison !

LE ROI.

Juvénal, mon bon ami, nous n'avons pas de temps à perdre.

JUVÉNAL.

Ordonnez, sire.

LE ROI.

J'attends le dauphin.

JUVÉNAL.

Le dauphin?

LE ROI.

Oui. Il s'est sauvé des mains du duc de Bourgogne, qui l'avait enlevé. Il s'est réfugié à Saint-Denis. L'abbé le ramènera. Dans une heure, il se présentera à la porte de la Bastille et fera sa rentrée dans Paris. Je l'attendrai là, sur ce balcon, afin que le peuple voie bien que le père aime le fils, que le fils respecte le père. Maître Juvenal, allez au-devant de lui et protégez-le. Si Dieu me reprenait ma raison, conseillez-le.

JUVÉNAL.

Sire, vos ordres seront exécutés avec la religion du dévouement.

LE ROI.

Allez, mon ami, allez.

(Il lui tend la main. — Juvénal sort. — Le Roi va chercher Odette, qui entre suivie de Jacquemin.)

## SCÈNE XVIII

LE ROI, RAOUL, ODETTE, JACQUEMIN.

LE ROI.

Odette! Odette!

ODETTE.

Me voilà, sire; j'attendais vos ordres.

LE ROI.

Viens, mon enfant. Venez, Raoul.

RAOUL.

Sire, nous voici près de vous.

LE ROI.

Vous allez partir tous deux.

ODETTE.

Vous quitter, sire?

RAOUL.

Nous?

LE ROI.

Vous ne serez jamais assez loin de celle qui vient de sortir d'ici?

ODETTE.

Si notre vie est utile au roi, nous restons.

RAOUL.

Oh! oui, sire, gardez-nous!

ODETTE, se jetant à son cou.

O mon roi! mon cher roi!

LE ROI.

Chers enfants de mon cœur, qui m'avez rapporté ma raison perdue, soyez bénis! (A Raoul.) Raoul, te voilà comte, te voilà riche, te voilà puissant. Tu as un château fort qui a des murailles de granit et des portes de fer; retourne dans ton château, réunis tes vassaux, et, cessant d'être le gardien du roi, deviens un des gardiens du royaume... Et maintenant, je te la donne, Raoul, je te donne ma vraie fille, l'enfant de mon cœur, celle que je ne donnerais pas au roi d'Angleterre; prends-la, emmène-la, veille sur elle!

RAOUL.

Mais vous allez donc rester seul?

JACQUEMIN, s'approchant.

Vous n'avez plus besoin de moi, messire, vous êtes heureux. Je reste près du roi.

LE ROI.

Vous voyez bien que je ne reste pas seul. Partez! partez!

ODETTE et RAOUL.

Adieu, sire, adieu!

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIX

### LE ROI, JACQUEMIN.

LE ROI.

Adieu, têtes chéries! (Éclatant de rire et finissant par un sanglot.) Ah! ah! ah!... Mon Dieu! mon Dieu! que je souffre! que je souffre!...

JACQUEMIN.

Qu'avez-vous, sire?... Votre Majesté pâlit!... Votre Majesté chancelle!...

LE ROI, tombant dans un fauteuil.

Le pauvre George a froid, bien froid! bien froid!...

JACQUEMIN, levant les mains au ciel.

Dieu ait pitié de la France!... Son roi est redevenu fou!

---

## NEUVIÈME TABLEAU

L'entrée du Dauphin dans Paris. — A droite, la façade de l'hôtel Saint-Paul Au fond, la porte Saint-Antoine et la Bastille.

—

## SCÈNE UNIQUE

LE ROI, au balcon de l'hôtel Saint-Paul, avec JACQUEMIN; LE DAUPHIN, entrant, à cheval, escorté de PAGES, D'ARCHERS et D'ARBALÉTRIERS; FOULE DE PEUPLE, criant Noël.

LE DAUPHIN.

Mon père! mon père!...

LE ROI.

Toi qui seras Charles VII, en mon nom et au nom de la France, je te bénis!

TOUS.

Vive le dauphin!...

FIN DU TOME VINGTIÈME

# TABLE



ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



